

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LETTRES

PAR
TANIA GRÉGOIRE

CRITIQUE SOCIALE ET PROCESSUS UTOPIQUE DANS *LE SILENCE DE LA CITÉ* ET
CHRONIQUES DU PAYS DES MÈRES D'ÉLISABETH VONARBURG

JUIN 2015

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

D'abord, une gratitude toute particulière à Hélène Marcotte, professeure et directrice de recherche, dont les commentaires toujours pertinents m'ont permis d'approfondir ma réflexion de même que mes connaissances. Je voudrais aussi exprimer ma reconnaissance à tous les professeurs du Département de lettres et communication sociale de l'Université du Québec à Trois-Rivières pour leur passion des études littéraires, qu'ils continuent à transmettre à chaque jour et à chaque étudiant. Enfin, il va sans dire que la réalisation de ce mémoire a été grandement facilitée par le soutien constant de ma famille et de mes amis proches.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
INTRODUCTION.....	1
 CHAPITRE 1. De deux situations dystopiques dans <i>Le silence de la Cité</i> : la vie dans les Chefferies et dans la Cité	15
1.1 Les Chefferies : barbarie post-apocalyptique	16
1.1.1 Précarité des conditions de vie à « l'Extérieur » : misère, totalitarisme et hégémonie masculine	17
1.1.2 Ignorance, superstition et vulnérabilité.....	20
1.2 La Cité : cauchemar dans la tour d'ivoire	22
1.2.1 Les artifices de la technologie et la déshumanisation de l'être humain	23
1.2.2 Détresse et déviance.....	25
1.2.3 Puissance et mégalomanie ou quand l'homme se prend pour Dieu	31
1.2.4 L'être humain instrumentalisé	32
1.3 Les relations entre la Cité et les communautés de l'Extérieur : portrait d'un impérialisme	34
 CHAPITRE 2. Le renversement des situations dystopiques : révolution et émancipation dans <i>Le silence de la Cité</i>	38
2.1 Révolution dans les Chefferies : d'opprimées à oppresseurs	39
2.1.1 Quand la tyrannie appelle la révolte	40
2.1.2 Le baptême du sang de Judith ou le refus de la paix.....	43
2.1.3 La voie de la violence et ses conséquences.....	50
2.2 L'émancipation d'Élisa ou le deuil de la légèreté de l'enfance	51
2.2.1 La prise de conscience laborieuse d'Élisa ou la résistance au changement	52
2.2.2 La rébellion d'Élisa ou quand le changement est inévitable	57
2.2.3 Élisa et la conquête de son libre arbitre ou l'acceptation du changement	60
 CHAPITRE 3. De deux situations eutopiques dans <i>Le silence de la Cité</i> et <i>Chroniques du Pays des Mères</i> : la vie dans la communauté de Bois-du-Lac et au Pays des Mères	64
3.1 Modération	65
3.1.1 Simplicité volontaire et culture de l'indépendance au Pays des Mères.....	66

3.1.2 Vie pastorale et ascétisme à Bois-du-Lac	71
3.2 Harmonie	74
3.2.1 Ordre, obéissance civile et pacifisme au Pays des Mères	75
3.2.2 Recherche de la sérénité à Bois-du-Lac	78
3.3 Unité et but existentiel commun	80
3.3.1 Le Pays des Mères : tous pour la préservation des Lignées !	80
3.3.2 Bois-du-Lac : tous pour la réalisation du Projet !	84
 CHAPITRE 4. La fin de l'utopie. Ouverture au changement dans <i>Le silence de la Cité</i> et <i>Chroniques du Pays des Mères</i> : vers une société dynamique et vers l'utopie critique	89
4.1 Critique du genre canonique de l'utopie classique : fermeture, bonheur collectif et souffrance individuelle.....	90
4.1.1 Bonheur collectif et souffrance individuelle au Pays des Mères : Service ou sacrifice ?	91
4.1.2 Bois-du-Lac : une enclave géographique et idéologique	96
4.2 Vers l'ouverture au changement et vers l'utopie critique	100
4.2.1 Ouverture au changement au Pays des Mères.....	101
4.2.1.1 La quête de vérité d'Antoné : la science contre la superstition	101
4.2.1.2 La quête de vérité de Lisbeï : déchiffrer le passé pour mieux comprendre et transformer le présent.....	105
4.2.1.3 L'ouverture de Lisbeï aux hommes : acceptation de la différence et contestation des traditions	107
4.2.2 Ouverture au changement à Bois-du-Lac.....	112
4.2.2.1 La quête de vérité d'Abra-Abram et des enfants : connaître les sources de la société afin d'en examiner les fondements.....	112
4.2.2.2 Le départ d'Abram et la prise de conscience d'Élisa : action citoyenne et responsabilisation de l'État.....	115
4.2.2.3 Changement profond de vision sociale à Bois-du-Lac : vers une maturité étatique et citoyenne	118
4.2.3 Kélys et les relations entre le Pays des Mères et Bois-du-Lac : réflexion sur les modalités d'une évolution sociale	119
 CONCLUSION.....	122
BIBLIOGRAPHIE.....	130

INTRODUCTION

Le genre utopique, dont les origines ne font pas l'objet d'un consensus, a connu au fil du temps nombre de transformations, tant dans sa forme que dans sa définition et sa réception. Les utopies anciennes ou pré-utopies – mythe de l'Âge d'or, Arcadie, millénarisme et Pays de Cocagne – associent la vie idéale à la bienveillance d'une force supérieure ou encore à un passé révolu. De son côté, ce que Raymond Trousson appelle l'utopie traditionnelle ou classique, et dont le texte fondateur est *L'Utopie* de Thomas More (1516), propose un « modèle idéal¹ » et statique de société, dans lequel l'harmonie naît de structures sociales mises en place par l'homme. L'apparition, dans les récits utopiques, du héros « problématique », que Trousson situe au XVIII^e siècle, permet toutefois aux utopies modernes de mettre en lumière le caractère totalitaire de l'utopie traditionnelle. Cette tendance favorise l'émergence des anti-utopies des XIX^e et XX^e siècles dans lesquelles on assiste à une vision cauchemardesque du monde plutôt qu'à un modèle social idyllique. Depuis les années 1960, on observe le retour d'une écriture utopique plus

¹ TROUSSON, Raymond, *D'Utopie et d'Utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 33.

positive que celle des anti-utopies, que Tom Moylan nomme « critical utopia² », qui entremêle souvent eutopie et dystopie³ et qui a su donner un nouveau souffle au genre utopique. Comme le soulignent Krishan Kumar et George Woodcock, « l'utopie est née de l'inquiétude face à l'évolution de la société, tant sur le plan politique et économique que sur le plan social et culturel⁴ ». Ceci implique un lien étroit entre utopie et critique sociale. Plusieurs chercheurs considèrent que l'écriture utopique origine d'un malaise face à la société dans laquelle évolue son auteur. Pour Bronislaw Baczko, elle est « une vision globale de la vie sociale qui est radicalement opposée à la réalité sociale existante et, par conséquent, radicalement critique⁵ ». C'est justement de cette ligne de pensée qu'émerge la problématique de notre mémoire. C'est pourquoi nous nous proposons d'examiner la manière particulière dont la critique sociale est exprimée dans ce type de récit et, pour ce faire, nous nous intéresserons à deux utopies critiques québécoises contemporaines : *Le silence de la Cité*⁶ (1981) et *Chroniques du Pays des Mères*⁷ (1992), d'Élisabeth Vonarburg.

L'action du *Silence de la Cité* se déroule dans un futur éloigné, sur une Terre où les catastrophes climatiques et nucléaires ont provoqué la décadence de l'homme. Ceux qui ont survécu au Déclin sont touchés par une série de mutations génétiques, dont une diminution considérable du nombre des naissances d'individus de sexe masculin. Avec le Déclin, une quantité importante de connaissances ont été perdues et la civilisation a régressé jusqu'à la

² MOYLAN, Tom, *Demand the Impossible. Science Fiction and the Utopian Imagination*, Methuen, New York and London, 1986, 242 p.

³ Ici, l'eutopie concerne les aspects du récit utopique qui sont représentés comme étant meilleurs que la société de l'auteur, tandis que la dystopie se rapporte à une société fictive plus pénible que la réalité.

⁴ Cités dans, TAYLOR, Sharon C., « Dystopies et eutopies féminines : L. Bersianik, É. Vonarburg, E. Rochon » (thèse de doctorat), Montréal, McGill University, 2002, p. 25.

⁵ BACZKO, Bronislaw, *Lumières de l'utopie* (1971), cité dans TROUSSON, Raymond, *D'Utopie et d'Utopistes*, *op. cit.*, p. 24.

⁶ VONARBURG, Élisabeth, *Le silence de la Cité*, Beauport, Alire, 1998, 325 p.

⁷ VONARBURG, Élisabeth, *Chroniques du Pays des Mères*, Beauport, Alire, 1999, 625 p.

barbarie. Les femmes, trop nombreuses, sont traitées comme du bétail à l'intérieur de structures sociales appelées Chefferies. Toutefois, un échantillon de la grandeur humaine passée subsiste, replié dans les Cités souterraines. Ces dernières abritent des gens qui bénéficient d'une technologie avancée leur permettant de prolonger considérablement leur vie. Dernière enfant née dans sa Cité, Élisabeth souhaite venir en aide aux barbares qui vivent à l'extérieur afin de mettre un terme à la violence et à la souffrance. Son intervention favorisera d'ailleurs une révolution sanglante, qui portera les femmes au pouvoir. Quant à la fin de la souffrance, rien n'est moins certain.

De son côté, l'histoire des *Chroniques du Pays des Mères* se déroule quelque 500 ans après la fin de l'ère des Chefferies, aussi connues sous le nom de Harems, auxquelles ont succédé les Ruches pendant quelques décennies de guerre et de contrôle populaire radical. Dégoûtées par tant de violence, les femmes ont fondé le Pays des Mères et ont remplacé la brutalité des Harems et des Ruches par la quiétude des Capteries. Ces dernières sont au cœur de l'organisation sociale du pays. Ainsi, chacune d'entre elles est à la fois une agglomération et le berceau d'une Lignée héréditaire dont la progéniture dépend d'un système d'échange de matériel génétique, sous forme humaine, les mâles et les pupilles, et de la pratique de l'insémination artificielle. Depuis que les femmes sont au pouvoir, les hommes ont été marginalisés et les rapports hétérosexuels ont disparu. Seule la dirigeante de chaque Capterie ou Famille, la Mère, conçoit ses enfants directement avec le mâle, conformément aux croyances religieuses. Enfin, dans leur fièvre de faire table rase de l'hégémonie masculine passée, les femmes des Ruches ont effectué une féminisation du langage, qui a persisté jusqu'à l'époque du Pays des Mères. Dès l'enfance, Lisbeï, née dans une région particulièrement traditionnaliste, commence à questionner la convenance du système des Capteries ainsi que l'idéologie qui y est prônée. Pour ce faire, elle explore les

fondements de la culture et de l'organisation sociale du Pays des Mères à travers l'Histoire, officielle ou pas, et par le biais de ses découvertes archéologiques et de ses voyages.

À travers ses personnages, Vonarburg nous livre matière à réflexion sur nombre d'enjeux humains, tels que l'accès à la connaissance, la justice sociale, les conséquences du développement technique, la simplicité volontaire, l'épanouissement émotionnel, ainsi que les tabous sociaux et religieux. Ses écrits, qui n'ont été l'objet que d'un nombre limité de travaux, ont notamment été analysés sous l'angle de la sémiotique, de la narratologie et de l'approche féministe, qui est indubitablement la plus sollicitée, en relation d'ailleurs avec l'utopie. Les travaux traitant de l'œuvre de Vonarburg qui nous semblent les plus prometteurs, en fonction de notre projet, sont ceux de Carine Tremblay et de Sharon C. Taylor. Le mémoire de maîtrise élaboré par Carine Tremblay⁸ traite des deux romans du corpus en regard de la représentation de thèmes sociaux variés, tels que les rapports de force, l'éducation, les relations homme/femme et la maternité. Aussi nourrira-t-il notre réflexion concernant les nombreux sujets à caractère social présents dans les œuvres qui nous intéressent ainsi que sur la manière dont ils sont traités. La thèse de doctorat de Sharon C. Taylor, *Dystopies et eutopies féminines : L. Bersianik, É. Vonarburg, E. Rochon*⁹, a, pour sa part, constitué le point de départ de notre réflexion. Dans cette thèse, Taylor étudie « l'identité sexuelle¹⁰ » et le langage ainsi que leurs manifestations à travers le processus de transformation individuelle et sociale. Pour ce faire, elle « commence par l'examen de la situation initiale — dystopique — de l'individu vivant en société ; [et passe] ensuite à l'analyse du

⁸ TREMBLAY, Carine, « Les dispositifs de sexe/genre dans l'œuvre de deux auteures de science-fiction québécoise : É. Vonarburg et E. Rochon » (mémoire de maîtrise), Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2004, 184 p.

⁹ Sharon C. Taylor, *op. cit.*

¹⁰ Selon Guy Bouchard, « [l']adjectif " sexual/sexuelle " désigne ce qui a trait à la différence entre les sexes, sans connotation spécifiquement sexuelle » (« Les modèles féministes de société nouvelle », *Philosophiques : revue de la société de philosophie du Québec*, 21-2, 1994, p. 485, note 12). Cité dans TAYLOR, Sharon C., *ibid.*, p. 50. Cette notion est « constituée de trois éléments de l'identité individuelle : le sexe biologique de l'individu en tant que catégorie, son orientation sexuelle, et son rôle dans la société » (Taylor, *ibid.*, p. 51).

processus de transformation à caractère eutopique dans lequel il s'implique¹¹ ». Pour terminer, Taylor analyse « le traitement chez [ses] auteurs du rôle du langage dans la construction sociale de l'individu¹² ». Nous utiliserons la méthode de Taylor en ce qui a trait à l'analyse successive des situations dystopiques et du processus d'évolution vers une situation meilleure pour étudier le processus de changement social. Cependant, contrairement à cette dernière, nous n'adopterons pas l'approche féministe et nous ne nous pencherons pas sur l'identité sexuelle, mais plutôt sur un ensemble plus vaste de thèmes sociaux comme l'hégémonie, les superstitions, les tabous sociaux, l'éducation, l'eugénisme, la violence, les relations affectives et les inégalités sociales. C'est surtout pour son utilisation de la théorie sur les « utopies critiques » de Tom Moylan¹³ que nous comptons nous appuyer sur l'étude de Taylor. En effet, le caractère imparfait et dynamique des sociétés dépeintes dans les utopies critiques marque une différence importante avec les récits utopiques antérieurs. Contrairement à ces derniers, les romans utopiques contemporains placent leur critique sociale dans l'action et la recherche incessante d'un nouvel équilibre plutôt que dans la description d'une harmonie perpétuelle. À l'instar de Taylor, nous pensons que, dans les utopies critiques, il y a une relation dialectique entre la société et le citoyen; c'est dire que le changement social dépend des transformations individuelles et que celles-ci peuvent être favorisées par une évolution collective. Nous envisageons d'exploiter cette caractéristique des nouvelles utopies lors de l'analyse de notre corpus.

¹¹ *Ibid.*, p. 6-7.

¹² *Ibid.*, p. 7.

¹³ Tom Moylan, *op. cit.*

Parallèlement aux études qui concernent directement Vonarburg, certains travaux sur l'utopie, notamment ceux de Pierre-François Moreau¹⁴, d'Alexandre Cioranescu¹⁵ et de Raymond Trousson, nous portent à croire qu'une observation de notre corpus sous l'angle des caractéristiques thématiques et idéologiques de l'utopie classique et de l'anti-utopie favoriserait une analyse de la représentation de nouveaux thèmes présents dans les œuvres du corpus, tels que la manipulation du savoir au service de l'idéologie dominante, le dirigisme étatique et le bonheur collectif au détriment de l'épanouissement individuel. À la suite de Moylan et de Taylor, nous pensons que c'est dans les articulations du processus de transformation sociale qui est au cœur des utopies critiques que s'expriment les réflexions sur la société actuelle. C'est donc en examinant les divers éléments de ce processus que nous tenterons de mettre en lumière les différents niveaux de la critique sociale sous-jacente au récit. Pour ce faire, nous devons identifier la séquence narrative élémentaire qui constitue le passage d'une situation dystopique à une société améliorée. Cela nous permettra d'examiner chacune des constituantes de cette séquence et de comprendre de quelle manière particulière la critique sociale s'y manifeste.

Suivant les périodes et les auteurs, le terme « utopie » s'est vu attribuer diverses acceptions. Selon Alexandre Cioranescu, il peut évoquer, entre autres, un projet irréalisable, un genre littéraire ou encore une méthode¹⁶. Étant donné la nature de notre travail, c'est à l'utopie en tant que création littéraire, en tant qu'image que nous nous intéresserons. C'est pourquoi nous utiliserons les expressions « utopie narrative », « utopie littéraire », « utopie fictionnelle » et « récit utopique », que nous emploierons comme des synonymes, en référence aux œuvres

¹⁴ MOREAU, Pierre-François, *Le récit utopique : droit naturel et roman de l'État*, Paris, Presses universitaires de France, 1982, 182 p.

¹⁵ CIORANESCU, Alexandre, *L'avenir du passé : utopie et littérature*, Paris, Gallimard, 1972, 298 p.

¹⁶ Selon Alexandre Cioranescu, la « méthode utopique » est un « procédé qui consiste à représenter un état de choses fictif comme effectivement réalisé, afin d'en supputer et d'en déduire les dérivations et les conséquences dernières ». *Ibid.*, p. 22.

littéraires se rattachant au genre utopique. Ce genre étant vaste et complexe, il sera utile de dégager quelques notions qui seront mises à profit au cours de ce mémoire. Évidemment, notre intention n'est pas d'effectuer une typologie complète des nombreuses variantes du genre utopique, mais bien de poser un cadre terminologique opératoire pour l'analyse de notre corpus en regard de nos objectifs de recherche. Dans son texte « Utopie, eutopie, dystopie et anti-utopie¹⁷ », Corin Braga affirme que le « genre utopique comporte une dichotomie interne importante : celle entre l'utopie positive et l'utopie négative¹⁸ ». Il ajoute qu'il existe une panoplie de termes associés aux diverses variantes du genre, ceux-ci étant parfois « utilisés comme de simples synonymes¹⁹ ». Aussi, l'anti-utopie est-elle, selon certains, synonyme de dystopie et de contre-utopie, alors que pour d'autres, elle s'en distingue. En ce qui nous concerne, nous limiterons notre classification des variétés du genre utopique à trois groupes : l'utopie, l'eutopie et la dystopie. Ainsi, nous utiliserons les termes « utopie » et « utopique » afin de désigner « le genre utopique entier ». Suivant John Carey²⁰, nous diviserons ce premier ensemble en deux groupes, soient les utopies positives, que nous nommerons aussi « eutopies » (bons lieux), ainsi que les utopies négatives (dystopies, mauvais lieux). Cette simplification de la terminologie utopique nous permettra de considérer le caractère négatif ou positif des différentes sociétés dépeintes dans les œuvres de Vonarburg. Enfin, dans un but pragmatique, nous associerons la dimension eutopique du corpus aux utopies littéraires classiques, aussi nommées traditionnelles ou normatives, telles que définies par Raymond Trousson. Ces dernières étant présentées comme meilleures que la société contemporaine de leur auteur, nous les placerons dans le groupe des utopies positives. Dans un même ordre d'idées, nous associerons la dimension dystopique des

¹⁷ BRAGA, Corin, « Utopie, eutopie, dystopie et anti-utopie », *Metabasis. Rivista di filosofia* [En ligne], n° 2, septembre 2006. Consulté le 2 décembre 2014, URL : http://www.metabasis.it/articoli/2/2_Braga.pdf.

¹⁸ *Ibid.*, p. 1.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ CAREY, John (éd.), *The Faber Book of Utopias*, London, Faber and Faber, 1999, p. XI. Cité dans BRAGA, Corin, *ibid.*, p. 18.

romans de Vonarburg aux anti-utopies, celles-ci ayant un caractère majoritairement négatif. Bien que quelque peu simpliste, cette terminologie nous permettra de mettre en relief le processus de changement social illustré dans le corpus par le passage d'un « mauvais lieu » à un « bon lieu ». À notre défense, mentionnons que ce n'est pas dans un but purement typologique que nous utiliserons les notions liées au genre utopique, mais plutôt pour décrire le caractère des diverses situations romanesques qui constituent notre corpus. Comme nous l'avons mentionné plus haut, l'utopie littéraire s'est considérablement transformée depuis ses débuts, tout comme sa façon d'exprimer la critique sociale. Si cette dernière se manifeste par la représentation de modèles sociopolitiques idéaux dans les récits utopiques traditionnels, aujourd'hui « un grand nombre d'utopistes [...] rejettent l'image de l'utopie positive parfaite et fixe pour la remplacer par la représentation du *processus utopique*²¹ ». Chez Vonarburg, ce processus est au cœur de l'intrigue et de la réflexion sociale, ce qui contribue à situer ses œuvres parmi celles que Tom Moylan appelle les « utopies critiques²² ».

C'est au cours des années 1970 que Tom Moylan situe l'apparition des « utopies critiques », qu'il définit ainsi :

"Critical" in the Enlightenment sense of *critique* — that is expressions of oppositional thought, unveiling, debunking, of both the genre itself and the historical situation. As well as "critical" in the nuclear sense of the *critical mass* required to make the necessary explosive reaction.

A central concern in the critical utopia is the awareness of the limitations of the utopian tradition, so that these texts reject utopia as blueprint while preserving it as dream. Furthermore, the novels dwell on the conflict between the ordinary world and the utopian society opposed to it so that the process of social change is more directly articulated. Finally, the novels focus on the continuing process of

²¹ Sharon C. Taylor, *op. cit.*, p. 40-41. Nous soulignons.

²² Tom Moylan, *op. cit.*

difference and imperfection within utopian society itself and thus render more recognizable and dynamic alternatives.²³

C'est par cette idée d'éternelle perfectibilité que ces récits innove par rapport aux anciennes utopies fictionnelles. C'est là que se situe leur force critique, dans leur refus d'imposer un modèle figé (« blueprint ») ou d'affirmer une intouchable vérité. Chez Vonarburg, même les situations sociales (provisoirement) eutopiques qui remplacent d'anciennes situations dystopiques sont montrées comme imparfaites, et donc sujettes à engendrer un nouveau changement. En proposant un monde dans lequel les structures sociales diffèrent largement de celles qu'il observe dans la réalité, l'auteur du récit utopique remet en question le fonctionnement de sa collectivité. À l'instar d'autres écrivains d'utopies critiques, Vonarburg va au-delà de ce premier niveau de critique sociale en allant jusqu'à questionner les fondements des communautés qu'elle met en œuvre dans ses deux romans. Ainsi, la Cité de Paul, le Pays des Mères et même le Projet de communauté d'Élisa sont montrés avec leurs « défauts, leurs inconsistances et leurs problèmes et c'est dans la persistance de l'exploitation et de la domination dans ces " meilleurs lieux " »²⁴ que Vonarburg exprime une critique du genre même auquel ses deux œuvres appartiennent, reniant ainsi l'existence d'un modèle parfait et mettant en évidence l'importance de perpétuer le mouvement social afin d'éviter les pièges d'un absolutisme, par définition, totalitaire et contraignant. C'est donc dans l'optique particulière de l'inadéquation entraînant un processus de transformation sociale que nous utiliserons la théorie des utopies critiques de Moylan afin d'aborder les deux

²³ « " Critique " dans le sens de *critique* des Lumières, qui exprime une pensée oppositionnelle, dévoilant et discréditant le genre utopique lui-même ainsi que la situation historique. De plus, « critique » dans le sens nucléaire de la *masse critique* nécessaire à la réaction explosive. Une préoccupation centrale des utopies critiques est la conscience des limites de la tradition utopique, ce qui fait que ces textes rejettent l'utopie en tant que modèle à calquer et la préservent en tant que rêve. De plus, ces romans reposent sur l'illustration du conflit entre la société d'origine et la société utopique qui s'y oppose, ce qui fait que le processus de transformation sociale est plus directement articulé. Finalement, ces romans mettent l'accent sur la persistance de la différence et de l'imperfection au sein même de la société utopique, produisant ainsi des alternatives plus facilement reconnaissables et dynamiques. » Tom Moylan, *ibid.*, p. 10-11. Nous traduisons.

²⁴ « Furthermore, in each of the new utopias the society is shown with its faults, inconsistencies, problems, and even denials of the utopian impulse in the form of the persistence of exploitation and domination in the better place. », Tom Moylan, *op. cit.*, p. 44. Nous traduisons.

romans de Vonarburg. Aussi nous attacherons-nous à mettre en contraste les situations dystopiques illustrées dans notre corpus et les situations eutopiques qui sont appelées à les remplacer, tout en étudiant le processus d'évolution sociale qui mène de l'une à l'autre.

Puisque c'est à travers les actions et l'évolution des personnages et de leur collectivité que s'exprime la critique sociale des œuvres du corpus, l'utilisation des concepts élaborés par Claude Bremond dans *La logique des possibles narratifs*²⁵ nous permettra de porter un regard attentif aux constituantes principales de la trame narrative. En s'inspirant des travaux de Vladimir Propp sur les caractéristiques structurales des contes russes, Bremond propose d'en élargir les « perspectives » afin de générer « un assouplissement de la méthode²⁶ », qui permettrait d'appliquer celle-ci à une plus grande variété de récits. Ainsi, à l'instar de Propp, Bremond considère qu'un « premier groupement de trois fonctions engendre la *séquence élémentaire* » de tout récit et que cette « triade correspond aux trois phases obligées de *tout* processus²⁷ ». La première phase permet d'ouvrir « la possibilité du processus », tandis que la deuxième fonction « réalise cette virtualité » et que la dernière « clôt le processus²⁸ ». Cependant, contrairement à Propp, Bremond précise que chacune des phases n'appelle pas nécessairement la suivante, ce qui implique que le processus peut avorter ou être dévié pour former un réseau de séquences complexes qui constitue le cycle narratif. Ce cycle s'appuie sur un « projet humain²⁹ » que les éléments du récit peuvent favoriser ou contrarier. Ainsi, lorsque le récit présente une situation initiale satisfaisante, il y a « dégradation possible », ce qui amène l'éventualité d'un processus de dégradation. À l'inverse, une situation initiale insatisfaisante a le potentiel d'engendrer un

²⁵ BREMONT, Claude, « La logique des possibles narratifs », *Communications*, vol. 8, 1966, p. 60-76.

²⁶ Claude Bremond, *op. cit.*, p. 60.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*, p. 62.

processus d'amélioration. Étant donné que l'utopie critique se démarque de son homologue classique par son caractère plus narratif que descriptif, il est possible d'y retrouver des cycles narratifs complets dont le principal constitue le processus de changement social. En suivant la logique de Bremont, nous considérons que ce « processus eutopique³⁰ » est un processus d'amélioration suivant le schéma de base : amélioration à obtenir, processus d'amélioration, amélioration obtenue. Puisque, dans le cas des utopies critiques, le projet humain est la quête d'une société améliorée, la séquence narrative élémentaire concerne des événements à caractère sociétal. C'est pourquoi la situation initiale insatisfaisante s'apparente à la dystopie, alors que le processus d'amélioration mène à une société plus eutopique. Selon Moylan, toute utopie critique dépeint non seulement un monde amélioré, mais aussi son ancêtre imparfait, ce qui permet une réflexion sur les systèmes sociaux illustrés, en les comparant entre eux ou avec la société actuelle. C'est dans cette optique que la théorie sur les utopies traditionnelles, majoritairement eutopiques, et sur les anti-utopies, plutôt dystopiques, est pertinente. En effet, on peut supposer que les éléments du corpus qui s'apparentent à une société dystopique favorisent une critique sociale similaire à celle retrouvée dans les anti-utopies, tandis que ceux plutôt analogues à un monde eutopique impliquent une critique semblable à celle présente dans les utopies classiques. C'est ainsi que l'étude des systèmes sociétaux qui constituent la situation de départ ainsi que la situation améliorée de la séquence élémentaire du corpus nous permettra de mettre en lumière une première couche de la critique sociale qui sous-tend le récit. Dans un même ordre d'idées, l'étude du processus d'amélioration sociale, qui concerne les personnages et leurs actions, pourrait souligner une deuxième couche de la critique sociale latente, en s'attardant non plus aux systèmes, mais bien à la manière dont les changements s'opèrent.

³⁰ Sharon C. Taylor, *op. cit.*

Enfin, notre étude de la critique sociale présente dans les deux romans de Vonarburg sera aussi guidée par la méthode d'analyse à trois niveaux proposée par Moylan. Nous nous en inspirerons afin de choisir les éléments à observer dans nos textes et afin d'obtenir des pistes de réflexion quant aux liens possibles entre ces éléments et une critique de la société contemporaine. Dans son ouvrage *Demand the impossible*, Tom Moylan identifie trois systèmes d'opérations à l'œuvre dans le texte utopique : la société alternative, le protagoniste et les contestations idéologiques³¹. Selon cet auteur, ces trois opérations correspondent à différents registres (« registers ») à travers lesquels elles se manifestent. Ainsi, les structures et les caractéristiques de la société alternative sont illustrées à l'intérieur du « iconic register », tandis que les personnages et leurs actions évoluent dans ce que Moylan appelle le « discrete register ». De leur côté, les contestations idéologiques opèrent sur le plan du « ideological register ». Notons que l'auteur emprunte la terminologie de Juri M. Lotman³² en ce qui concerne les deux premiers registres. En regard de ces considérations, Moylan propose une méthode d'interprétation des utopies critiques suivant trois niveaux qui coïncident avec les opérations et leur registre. Or, l'emploi de ces trois niveaux d'analyse nous sera d'une grande utilité afin de mettre en relief les manifestations de la critique sociale dans notre corpus. Pour le premier niveau d'étude, Moylan propose d'observer les contrastes, les contradictions, les antinomies illustrées par l'opposition des sociétés dystopiques et eutopiques et aussi par les débats qui subsistent dans le monde meilleur. Selon Moylan, ces observations montrent les questionnements soulevés par le texte concernant la structure et les institutions de la société réelle :

What in history cannot yet be worked out in the realm of theory and practice is provisionally organized and unknotted in the antinomies, or binary oppositions,

³¹ « In examining the utopian text, three operations can be identified : the alternative society, [...] the protagonist specific to utopias [...] and the ideological contestations [...]. » Tom Moylan, *op. cit.*, p. 36. Nous traduisons.

³² LOTMAN, Juri M., « The Discrete Text and the Iconic Text : Some Remarks on the Structure of Narrative », *New Literary History*, n° 6, hiver 1975, p. 8-333.

produced in the formal operations and figures of the text. In particular, the societies, utopian and originary, generated in the iconic register are described in terms of the deep contradiction which is the concern of so many utopias [...] that is, the structure and institutions of society itself.³³

Nous utiliserons donc ce niveau d'analyse principalement dans les chapitres 1 et 3, lors de l'examen des systèmes sociaux dystopiques et eutopiques. Le deuxième niveau d'interprétation mis au point par Moylan se situe dans l'étude des actions posées par les personnages afin de changer l'état des choses. Ce type d'analyse permet de mettre en relief les questionnements et les réflexions contenus dans le texte en ce qui a trait à la manière dont survient le changement social. Ceci nous sera particulièrement utile dans notre analyse des processus de transformation sociale, effectuée majoritairement dans les chapitres 2 et 4. Enfin, Moylan propose un troisième niveau d'analyse qui consiste à étudier l'autoréflexivité du texte et sa critique de la tradition utopique. Ce niveau d'analyse nous sera particulièrement utile lors des chapitres 3 et 4, concernant l'imperfection des systèmes sociaux à prétentions eutopiques.

C'est donc à travers la relation dialectique entre individu et société ainsi qu'à travers la relation entre dystopie et eutopie que nous comptons observer le processus de changement social illustré dans notre corpus. Après avoir identifié les séquences narratives élémentaires du processus eutopique, nous en examinerons les systèmes — les situations dystopiques et eutopiques — ainsi que la manière dont ils se succèdent — les processus d'amélioration. C'est donc à la fois la manière dont les sociétés sont dépeintes, les réflexions des personnages, leur questionnement de l'idéologie dominante et de la tradition, leurs tentatives afin d'améliorer leur

³³ « Ce qui ne peut encore être modifié dans la théorie et la pratique de la société actuelle est provisoirement organisé et éclairci à travers les antinomies produites par les opérations formelles du texte. Plus particulièrement, les sociétés, utopique et originelle, générées dans le registre iconique, sont présentées comme étant en profonde contradiction, ce qui met de l'avant le souci de nombreuses utopies concernant les institutions sociales. » Tom Moylan, *op. cit.*, p. 47. Nous traduisons.

sort ainsi que les conséquences de celles-ci sur le cheminement de leur collectivité qui nous aideront à mettre en lumière la critique sociale dans *Le silence de la Cité* et *Chroniques du Pays des Mères* d'Élisabeth Vonarburg.

CHAPITRE 1

DE DEUX SITUATIONS DYSTOPIQUES DANS *LE SILENCE DE LA CITÉ* : LA VIE DANS LES CHEFFERIES ET DANS LA CITÉ

Ce qui différencie les utopies critiques de leurs doubles traditionnels, comme nous l'avons mentionné en introduction, c'est que ces récits illustrent en détail le processus de changement social qui mène au monde eutopique. Or, rappelons-le, selon Claude Bremond, à l'intérieur d'un récit « *tout processus* » est composé de « trois phases obligées », correspondant au « groupement de trois fonctions [qui] engendre la *séquence élémentaire*³⁴ ». Ainsi on peut considérer que, dans les utopies critiques, l'une des séquences élémentaires principales correspond au cycle narratif suivant : « amélioration à obtenir » (situation dystopique), « processus d'amélioration » (changement social) et « amélioration obtenue³⁵ » (situation eutopique). Afin d'étudier la transformation sociale mise en scène dans *Le silence de la Cité* et *Chroniques du Pays des Mères* et de mettre en relief la critique sociale sous-jacente, il est donc primordial de se pencher sur

³⁴ BREMONT, Claude, « La logique des possibles narratifs », *Communications*, vol. 8, 1966, p. 60-76.

³⁵ *Ibid.*, p. 62.

chacune des constituantes du cycle narratif utopique, en débutant par la première : la situation dystopique de départ. Or, celle-ci est principalement illustrée dans *Le silence de la Cité*, auquel nous nous intéresserons dans ce chapitre. Étant donné que deux sociétés distinctes, bien que liées, sont illustrées dans les œuvres de notre corpus, deux situations dystopiques seront étudiées, à savoir la vie dans les communautés à l'extérieur des Cités et celle à l'intérieur de l'une de ces dernières. L'examen de ces situations, que Tom Moylan associe au registre iconique du texte, permettra d'identifier les éléments de chaque société qui seront, par la suite, abolis ou transformés par le processus eutopique. Enfin, comme, selon plusieurs auteurs, « [l']utopie négative est une mise en garde³⁶ », l'analyse effectuée dans ce chapitre permettra d'identifier contre quelles caractéristiques de la société actuelle la composante dystopique du corpus nous met en garde. Ainsi, nous serons en mesure de mieux comprendre la première articulation du message critique des œuvres, puisque « la négation est le commencement de l'affirmation³⁷ ».

1.1 Les Chefferies : barbarie post-apocalyptique

Après les catastrophes qui ont mené au « Déclin » de l'humanité, les survivants situés à l'extérieur des « Cités » souterraines ont dû bâtir une nouvelle société à partir de ruines. En effet, le Déclin, survenu trois siècles avant le début de l'action du *Silence de la Cité*, a non seulement occasionné d'importantes pertes matérielles, mais aussi l'anéantissement de connaissances issues de millénaires d'élaboration des techniques et de construction de la pensée. Cette dégradation de la civilisation a, bien sûr, entraîné maintes conséquences. Ainsi, les dommages matériels combinés à la détérioration des savoirs scientifiques et moraux ont conduit à des conditions de vie misérables, tant sur le plan physique que psychologique.

³⁶ CIORANESCU, Alexandre, *L'avenir du passé. Utopie et littérature*, Paris, Gallimard, 1972, 298 p.

³⁷ *Ibid.*, p. 248.

1.1.1 Précarité des conditions de vie à « l'Extérieur » : misère, totalitarisme et hégémonie masculine

Si la somme des connaissances accumulées par l'espèce humaine est demeurée intacte dans les Cités souterraines, il n'en est pas de même « Dehors », dans les Chefferies, ces communautés composées principalement de femmes et néanmoins dirigées uniquement par les hommes. Confrontés à la dégradation de l'environnement ainsi qu'à un grand nombre de mutations, les habitants de la surface se sont retrouvés dans un contexte de survie, ce qui les a conduits à oublier les détails historiques du Déclin ainsi que l'existence même des Cités. Laisée à elle-même, leur société a régressé vers un état relativement primitif. Voici en quels termes Paul, habitant d'une Cité, parle des Chefferies : « Tu as vu comment c'est, Dehors, n'est-ce pas ? La vie est très différente d'ici. Les gens sont encore sauvages, Dehors. Je t'ai expliqué pourquoi...³⁸ » Ce primitivisme, loin de la pastorale, a principalement des effets négatifs sur la société représentée, qui apparaît dystopique. En effet, les conditions de vie dans les Chefferies relèvent du cauchemar en de nombreux points. D'abord, les ressources des communautés de l'Extérieur sont particulièrement archaïques. Ainsi, les rares bâtiments habitables sont en ruines et les objets utilitaires ainsi que les matériaux sont rudimentaires, comme le montrent bien ces passages :

La salle haute et large, de forme hexagonale, a dû être le hall principal d'une banque ou d'une grande société. Les comptoirs ont disparu, et des fenêtres ont été percées dans le mur (étroites et hautes, obturées par un verre épais, à peine translucide ; toute la lumière est prodiguée par des lampes à l'huile et d'énormes chandeliers). (SC, p. 48)

La plate-forme est faite de blocs de béton brisés et jure atrocement avec le carrelage noir et blanc, intact et lisse, du plancher. On a dû le sentir, car on a jeté sur elle des peaux et des tapis, et il n'en apparaît que des morceaux là où les tapis ne se recouvrent pas. (SC, p. 49)

³⁸ VONARBURG, Élisabeth, *Le silence de la Cité*, Beauport, Alire, 1998, 325 p., p. 36. Les références ultérieures à cet ouvrage seront indiquées dans le texte, entre parenthèses, après l'extrait cité.

Derrière les hommes, Élixa peut apercevoir un rectangle surélevé, entouré de bancs de bétons ornés de mosaïque bleue : une ancienne fontaine décorative, maintenant vide ; mais il y a du sable dedans, avec des jouets d'enfants : vieux morceaux de plastique décolorés, bouts de bois, balles, boîtes. (SC, p. 100)

Ces trois extraits illustrent bien la désolation matérielle des Chefferies en la mettant en contraste avec les vestiges plus raffinés de la civilisation disparue. La « salle haute et large », synonyme de puissance, fait donc face au verre grossier des fenêtres tandis que les « blocs de béton brisés » jurent « atrocement » avec la finesse du carrelage ancien. L'écart est tout aussi marqué entre l'ornementation sophistiquée de la fontaine antique et la rusticité des jouets qui s'y retrouvent. Ces antithèses ont pour effet de mettre en relief l'état de pauvreté dans lequel évoluent les communautés de l'ère des Chefferies. De plus, l'insertion, dans ces passages, d'artefacts témoignant de la grandeur de l'ancienne civilisation constitue un rappel de ce qui a été perdu. Étant donné qu'il est possible de considérer que l'action du *Silence de la Cité* représente un futur fictif de notre société actuelle, l'accent mis sur la déchéance tient lieu d'avertissement en suggérant l'éventualité de conséquences négatives associées à notre mode de vie. D'ailleurs, certains éléments de ce mode de vie sont clairement ciblés :

Grand-Père aussi, Desprats, lui a expliqué, souvent. Les *accidents nucléaires* accumulés, les *pollutions*, les petites *guerres* partout, et trop de gens, et juste assez à manger, et la Terre elle-même qui se fâche, les tremblements de terre, les *volcans* réveillés, les *climats* qui changent, les *famines*, les *épidémies* et enfin les grandes *marées*, qui ont changé l'aspect des *continents*. (SC, p. 36)

Ici, ce sont des dangers potentiels d'une expansion sans bornes de l'espèce humaine et de sa consommation excessive, épuisant les ressources naturelles, qu'il est question. D'ailleurs, certains des mots mis en italique dans le texte original font référence à des effets déjà connus de la surconsommation ainsi que de la surproduction industrielle qui l'accompagne, tels que la pollution, les changements climatiques qu'elle entraîne et la hausse du niveau des océans qui en résultent. De plus, les accidents nucléaires ainsi que les guerres dont il est question sont aussi des

problèmes connus de la société d'aujourd'hui. Cette accentuation est donc un moyen de mettre en relief les composantes de la situation actuelle qui pourraient bien, dans l'un des futurs possibles, dégénérer, si les actions adéquates ne sont pas posées. De plus, dans le *Silence de la Cité*, les contrecoups de la détérioration massive de l'environnement ne se limitent pas à l'aspect physique de la vie. La précarité des conditions de vie, en monopolisant les forces et l'attention des individus, n'est pas sans faire obstacle à leur investissement dans un processus de changement social long et complexe en vue d'améliorer leur sort. Ainsi, les habitants des Chefferies subissent les conséquences de la tyrannie des chefs de guerre sans broncher, tandis que les femmes n'osent s'élever contre l'hégémonie masculine.

En effet, dans les communautés de l'Extérieur, le pouvoir est détenu par une minorité d'hommes qui le conservent par la force. D'abord, les chefs de guerre règnent en despotes sur les habitants. Ils exigent des tributs aux communautés vaincues et n'hésitent pas à éliminer les opposants par des « purges » (SC, p. 49). Leur quête de pouvoir les conduit à guerroyer sans cesse et cette violence maintient la collectivité dans un état de terreur paralysant. C'est ce que constate Élisabeth lors d'une visite du clan de Viételli à l'époque où le capitaine Malverde contrôle les territoires du sud :

Élisabeth regarde autour d'elle ; l'atmosphère est pesante : la peur y est aussi tangible que la chaleur. En demi-cercle autour de la porte, une dizaine d'hommes munis de fusils, de haches et de couteaux à longue lame. Un peu plus loin d'autres hommes, une vingtaine, également armés, également terrifiés. (SC, p. 99-100)

Ce passage traduit bien le climat de tension qui résulte de la politique totalitaire mise en place par les chefs de guerre de l'Extérieur. Parallèlement à la tyrannie exercée sur l'ensemble de la population, une partie de celle-ci est condamnée à un sort encore plus misérable. Effectivement, en raison d'un virus persistant qui a réduit de façon importante le nombre de naissances

d'individus masculins, ces derniers sont considérés comme supérieurs, alors que « les femmes sont... gaspillables » (SC, p. 117). Concrètement, ce caractère jetable se traduit par l'élimination d'un certain nombre de fillettes dès la naissance et par la mise à mort de femmes pour des raisons comme l'infertilité et la désobéissance. Impuissantes devant les hommes qui ont le monopole des armes, les femmes des Chefferies sont donc « [a]u mieux des esclaves dans des harems, au pire des esclaves dans les cuisines, les champs et les mines » (SC, p. 95), et peu importe si elles y sont « tu[ées] à la tâche » (SC, p. 282). Ce portrait cauchemardesque d'un système patriarcal extrémiste constitue une mise en garde contre les dangers éventuels d'un laisser-aller sur le plan de la répartition des pouvoirs dans une collectivité. Enfin, les mauvais traitements infligés aux habitantes de l'Extérieur ne sont pas seulement légitimés par leur trop grand nombre, mais aussi par un tissu de croyances superstitieuses résultant d'un manque de connaissances.

1.1.2 Ignorance, superstition et vulnérabilité

Ayant perdu la majeure partie des savoirs accumulés par l'humanité lors du Déclin, les survivants ont comblé les trous avec des mythes et des légendes. Le peuple, privé des ressources nécessaires à un certain jugement critique, adhère à ces mythes et légendes qu'il considère comme vrais, ce qui n'est pas sans influencer sa manière d'appréhender le monde. Dans certaines régions, ce sont les femmes qui sont tenues pour responsables des malheurs de l'humanité :

Dans le Nord et l'Ouest, ce sont elles qu'on rend responsables du Déclin ; elles se sont alliées avec Satan, et ce sont elles, et elles seules, que Dieu a châtiées dans leur descendance, non les hommes. Au temps des Abominations, elles ont refusé de donner la vie, elles ont voulu changer leur corps pour pouvoir être les égales des hommes, et Dieu les a justement punies en les condamnant à produire beaucoup de filles qui seront esclaves comme elles le sont devenues elles-mêmes. (SC, p. 117)

Cette version du mythe religieux explique et justifie l'esclavage des femmes et il y a donc « validation idéologique religieuse de [la] domination masculine³⁹ », comme le souligne Carine Tremblay. Dieu lui-même a décidé de leur sort, qui ne peut donc être que mérité : le destin des pécheresses est scellé. Peut-on y voir un clin d'œil ironique au péché originel chrétien ? Sans doute. C'est aussi un avertissement face aux conséquences néfastes de tout fanatisme religieux sur la vie des individus. D'ailleurs, Élisabeth réalise bien l'existence de ces effets sur le quotidien des femmes de l'ère des Chefferies : « Ainsi mis côte à côte, le mythe présent et sa source lointaine semblent presque également dépourvus de substance à Élisabeth. Mais un être réel se tient devant elle, qui subit tous les jours les conséquences réelles du mythe... » (SC, p. 118) Cet extrait donne aussi à réfléchir sur la portée des mots, sur la manière dont le discours social peut influencer la pensée et l'action des êtres humains. Ainsi, le fait que le mot « serviteur » ait disparu du langage des habitants de l'Extérieur, contrairement à son pendant féminin, ne contribue-t-il pas à la vision que ceux-ci ont des femmes : « [i]nférieures, esclaves, objets qu'on manipule à sa guise... » (SC, p. 118) ?

Les femmes ne sont pas les seules à souffrir de la naïveté provoquée par l'ignorance généralisée. Dans certaines régions, « les infirmités dues aux radiations » précipitent les gens « dans des frénésies d'exorcisme » (SC, p. 101), ce qui exprime bien le sentiment de frayeur qui peut découler d'une absence d'explications scientifiques aux phénomènes observés. La crédulité et la crainte des gens de l'Extérieur, Paul en profite, du fond de sa Cité technologique. Il se sert de ses connaissances afin de manipuler les clans à sa guise, en fournissant des ommachs, robots ultra perfectionnés d'apparence humaine, au capitaine Malverde : « — Tout le monde sait bien qu'il

³⁹ TREMBLAY, Carine, « Les dispositifs de sexe/genre dans l'œuvre de deux auteures de science-fiction québécoise : É. Vonarburg et E. Rochon » (mémoire de maîtrise), Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2004, p. 33.

[Malverde] a fait un pacte avec le Diable ! [...] Il lui donne nos filles, et il a des démons en échange pour son armée » (SC, p. 104). Face à ces soldats immortels, que peuvent donc les pauvres barbares, sinon fléchir ? Ils sont paralysés par la peur de ce qu'ils ne comprennent pas, et pour cause puisque « leur porte est épaisse, mais elle ne résisterait pas longtemps à un ommach décidé à entrer » (SC, p. 101). Ainsi, leur manque de connaissances et de moyens les rend vulnérables face aux plus grandes puissances et certains individus des Cités en profitent de manière éhontée, comme nous le verrons plus en détail vers la fin de ce chapitre. Ce tableau n'est pas sans faire penser à l'échiquier mondial actuel, où l'important déséquilibre entre les moyens des pays riches et ceux des régions moins développées fait de ces dernières des proies faciles à contrôler et à exploiter.

1.2 La Cité : cauchemar dans la tour d'ivoire

Alors que le Déclin de l'humanité était imminent, une poignée d'élus ont eu la chance d'échapper aux cataclysmes et aux radiations en se terrant dans les Cités souterraines. Ces dernières ont été construites dans le but de préserver les trésors des hommes, sciences, arts et sagesse, dans leurs banques de données immenses. Leurs habitants, qui devront perpétuer l'espèce jusqu'à l'estompement des radiations, jouissent d'une expertise technologique inimaginable leur permettant de prolonger considérablement leur durée de vie. Alors que les générations se succèdent rapidement à la surface, passant « des tribus primitives aux chefs de guerre » (SC, p. 60), la vie semble se dérouler hors du temps dans la Cité où naîtra Élixa, quelque trois cent vingt ans après que celle-ci et les autres Cités furent dissimulées au monde extérieur. Mais, les apparences sont trompeuses : le calme de la Cité cache une profonde souffrance. En effet, devant les possibilités presque infinies de la technologie qui est à leur disposition, ses habitants ont

perdu une partie de leur humanité et ont sombré dans la détresse psychologique, la déviance et la mégalomanie, ce qui les a parfois conduits à agir avec une grande cruauté.

1.2.1 Les artifices de la technologie et la déshumanisation de l'être humain

Les Cités souterraines, dont celle où vivent les protagonistes et qui nous intéresse donc plus particulièrement, sont dotées de merveilles technologiques qui les rendent complètement autonomes d'un point de vue matériel. Chaque Cité est, en quelque sorte, un microcosme en parfait état de stase. Ainsi, il ne suffit que d'une commande à l'ordinateur central pour modifier, au gré de l'humeur, « faux parcs, faux ciel, fausses pluies [...] » (SC, p. 28) et les robots font le reste. Contrairement aux gens vivant à la Surface, ceux qui peuplent les Cités bénéficient d'une grande opulence ainsi que de nombreuses commodités. Au premier abord, une telle aisance peut paraître enviable, mais est-ce vraiment le cas lorsqu'elle repose sur des artifices ? L'épisode de la fête du baptême d'Élisa montre bien, dans une sorte de mise en abyme de la mascarade qu'est la vie dans la Cité, l'importance de cette question. C'est à travers les réflexions de Paul que s'effectue la critique du caractère factice de l'univers des Cités et, de manière sous-jacente, la critique du culte de l'apparence qui sévit dans la société actuelle.

Afin de célébrer le baptême de la petite Élisa, les derniers survivants de la Cité ont organisé une fête costumée. Étant donné que les convives possèdent des masques synthétiques ainsi que des avatars robotisés d'un grand réalisme, cela décuple les possibilités de mystification, ce qui donne une saveur parodique à l'épisode :

Séréna avance à la rencontre de Paul, vraiment royale, et il s'incline avec cérémonie. Elle se met à rire, et c'est le rire de Sibylle Horner. Paul se redresse en se forçant à demeurer impassible. Une soirée de têtes, alors ? Et il est sans doute le seul à porter la sienne. [...] Il faut bien leur laisser leurs jeux absurdes, ils n'ont

que cela, après tout. Chacun est masqué ? La belle affaire. Ils le sont tous depuis longtemps. Des masques derrière des masques derrière des masques. Une apothéose du mensonge. Le thème de cette fête est plutôt une très bonne idée. Mieux encore : c'est la vérité. C'est ce qu'ont toujours été les Cités. (SC, p. 28)

Paul est d'abord agacé par la puérilité d'une telle mascarade. Cependant, en y réfléchissant, il réalise que ce tableau grotesque représente bien la réalité de la vie dans la Cité : une vie de mensonges, d'artifices et de frivolité. Une vie sans but, puisqu'il n'est point besoin de travailler pour subsister, une vie sans aboutissement, puisque tout est déjà acquis. Une vie longue et vide de sens, où les ventres artificiels remplacent le ventre maternel, où les robots remplacent les parents et où les parents remplacent les amants. Devant ce triste tableau, Paul se demande avec ironie : « Qui sait s'il n'y a pas même des humains déguisés en machines, ici ? Ce serait tout à fait dans le ton » (SC, p. 29). Cette réflexion met en relief l'importance qu'a prise la tendance à la dissimulation et à l'artifice pour les habitants de la Cité, qui préfèrent l'excellence froide des machines à l'imperfection qui fait partie de l'essence humaine. Le déroulement de la jeunesse et de l'éducation d'Élisa témoigne de la déshumanisation qui sévit dans la Cité.

Pendant son enfance, Élisa n'a de contacts quotidiens qu'avec un être : « Grand-Père. Elle l'appelait Grand-Père. Elle ne savait pas que c'était un homme-machine » (SC, p. 1). Même si c'est un homme de chair et d'os qui contrôle le robot à distance, il n'empêche que la relation interpersonnelle la plus importante dans la vie de la fillette manque d'authenticité et de chaleur humaine. D'ailleurs, de manière générale, les contacts humains de la jeune fille sont considérablement limités : « Élisa apprend à parler directement avec l'ordinateur central que Papa appelle " la Cité ". [...] Élisa apprend à se servir des machines à apprendre » (SC, p. 35). Pendant les premières années de sa vie, Élisa appréhende avec une certaine candeur le caractère factice de son univers, le seul qu'elle connaît. Ainsi, lorsqu'elle apprend que ses concitoyens préfèrent

cacheur leur corps vieillissant dans leurs appartements pendant que « la machine qui leur ressembl[e] vi[t] à leur place dans la Cité » (SC, p. 23), l'absurdité de la situation est mise en relief par la réflexion de la fillette. C'est avec la spontanéité de sa jeunesse qu'Élisa pose la question essentielle, celle de la prépondérance de l'authenticité sur les apparences, en ce qui a trait aux relations humaines : « [...] Sibylle et Maxime, dont elle ne connaissait rien, en réalité, puisqu'elle comprenait qu'elle n'avait rien vu d'autre que leur machine. Les machines étaient jeunes, comme Papa, Sibylle blonde et rose, Maxime brun et trapu. *Mais eux, comment étaient-ils, eux ?* » (SC, p. 23. Nous soulignons.) Ici, on comprend que, malgré la qualité visuelle des robots, ils ne valent pas les gens qu'ils représentent aux yeux de la fillette. La répétition du terme « eux » met l'accent sur l'importance de l'être humain derrière la machine, de la personne derrière les apparences. Or, cette importance s'est noyée dans les artifices de la Cité et ses habitants préfèrent montrer à leurs concitoyens un masque, plutôt que leur vrai visage. Ils choisissent de laisser une machine vivre à leur place dans le but de dissimuler les failles de leur corps vieillissant, car avec la possibilité de vivre plus longtemps vient aussi une plus grande difficulté à accepter la réalité de leur sénescence. Il y a sans doute un parallèle à faire avec la quête de jeunesse, de beauté et de perfection qui hante la société actuelle. Si nous possédions les moyens de paraître jeunes indéfiniment, au détriment d'une existence faite de relations humaines sincères, saurions-nous résister aux attraits des artifices de l'apparence ? L'être humain, tel qu'il est aujourd'hui, en serait-il capable ?

1.2.2 Détresse et déviance

Dans la Cité, les artifices omniprésents de la technologie ont remplacé les valeurs humaines, ce qui a entraîné un cycle de détresse psychologique et de comportements déviants.

D'abord, on l'a vu, l'enfance dans la Cité n'est pas naturelle. En conséquence, les jeunes souffrent du manque d'affection parentale : « " Tu n'as pas de père, toi. Et je n'ai pas de mère. Ils avaient un caprice, ils allaient à la banque [génétique], et ils se faisaient fabriquer un enfant sur commande. [...] Je suis contente que Sernikov ait tout démoli " » (SC, p. 21). Séréna et Paul s'entendent sur le fait que les conditions de leur enfance les ont rendus malheureux. Malgré cela, Paul s'apprête à répéter les mêmes erreurs avec Élisabeth : « — [...] Si j'en juge par les robots d'Alghéri aujourd'hui, il est tout à fait capable de lui fabriquer des petits compagnons de jeu très réalistes. Cette petite aura sans doute un enfance plus *normale* que la nôtre, Séréna. Et de toute façon... » (SC, p. 33) Ici, le mot « normale » mis en italique dans le texte original pose justement la question de cette normalité, la met en doute. On peut se demander si Paul n'est pas conscient de ce qu'il impose à la fillette : des robots en guise de camarades et une carence en rapports humains. Bref, une vie de solitude. D'ailleurs, lors d'une conversation avec un robot, Élisabeth « se rend compte qu'elle parle au simulacre comme si c'était une personne réelle ; mais comment faire autrement ? » (SC, p. 88) Comment faire autrement, effectivement, puisqu'elle ne côtoie que très peu d'êtres humains ? Ainsi est-elle prise au dépourvu lorsque cela se produit : « Élisabeth n'arrive pas à décider si elle doit répondre, et quoi. Elle a perdu l'habitude parler avec quelqu'un d'autre que Paul — ou la Cité ». (SC, p. 57) Ici, une simple conversation devient une tâche malaisée, ce qui met bien en relief le manque d'expérience de la jeune fille et la tristesse de sa situation.

Son manque d'expérience relationnelle place Élisabeth dans un état de vulnérabilité face à Paul, son « père », son créateur. Il n'est donc pas surprenant qu'elle développe des sentiments romantiques à l'égard de celui qui est, par la force des choses, le centre de son univers. D'ailleurs, Paul réalise qu'il était prévisible, dans cette situation, qu'Élisabeth entretienne des fantasmes à son égard : « Et comment l'en empêcher ? Il n'y a personne d'autre ! » (SC, p. 40) Or il choisit de

répondre positivement au désir de la jeune fille, et ce, malgré la grande souffrance que lui a apportée sa propre relation incestueuse avec sa mère : « Paul à quinze ans, dans les bras de Marquande, et quand elle est partie, se lavant frénétiquement plusieurs fois, en pleurant de rage » (SC, p. 72). Avec le temps, la rage de Paul se transforme en résignation, comme c'est souvent le cas lorsque perdure un tourment. C'est pourquoi, quelques années plus tard, il jette un regard blasé sur sa relation avec sa mère : « Elle passe les bras autour du cou de Paul en réitérant sa question avec un petit bruit de gorge interrogateur et câlin, et Paul lui prend la taille avec obéissance, en se demandant avec un mélange d'ironie et d'inquiétude s'il sera encore capable de fonctionner cette fois-ci. Mais on ne repousse pas Marquande de Styx. Surtout quand on est son fils » (SC, p. 8). Paul a donc renoncé à s'opposer aux avances de sa mère et il subit la situation, malgré la souffrance que cela lui apporte. D'ailleurs les « convoitises incestueuses » (SC, p. 27) semblent être acceptables dans la Cité, où le nombre restreint d'individus combiné à la déficience de relations familiales saines forment un terrain favorable à ce comportement. Pour sa part, Élisabeth n'a pas de mère et, jusqu'à l'âge de douze ans, elle croit que Paul est son père, malgré le fait qu'ils ne vivent pas ensemble et qu'ils se voient seulement une fois par semaine. Le seul autre être humain avec qui elle a des contacts réguliers est Richard Desprats, qu'elle appelle Grand-Père et qui, la plupart du temps, la visite par l'entremise de son avatar robotisé. Après la mort de Desprats, la jeune fille se retrouve seule avec Paul, qui est pour elle une figure ambiguë : « Élisabeth travaille au laboratoire avec *Paul*. Elle a douze ans et il vient de lui apprendre qu'il n'est pas du tout son père, mais que c'est à cause de lui qu'elle est là, et qu'il l'aime quand même » (SC, p. 35). L'italique du prénom de Paul souligne ici l'hésitation d'Élisabeth quand au statut de leur relation. Paul est la seule figure parentale qu'elle connaît, mais aussi la seule figure masculine qu'elle côtoie en devenant une femme. Or, c'est lui qui a choisi de ne pas mener d'autres embryons à terme et de contraindre Élisabeth à vivre dans l'isolement, faisant d'elle un être particulièrement malléable. Se

retrouvant en position de faiblesse, Élisabeth subit les humeurs de Paul, qui lui donne de l'attention quand il le veut bien, ce qui lui apporte plus de peines que de joies :

Qu'est-ce qu'elle sait de l'amour ? [...] Elle connaît seulement l'amour de Paul, ce qu'elle a perçu chez Paul et qu'elle a toujours interprété comme de l'amour, le même amour que celui qu'elle ressent pour lui. Mais ce n'est pas forcément le même. Il l'aime peut-être comme... comme elle aimait sa poupée, quand elle était petite, ou les divers petits animaux qu'on lui a donnés. Ou comme elle *aime* son travail, au laboratoire, lorsqu'elle sait qu'il est bien fait. Elle ne veut plus penser, c'est trop douloureux. (SC, p. 71-72)

Avec le temps, Élisabeth réalise que Paul l'aime en tant que sa création, son travail, sa « poupée », mais le mal est fait, car elle s'est déjà investie émotionnellement.

Élisabeth n'est pas la seule à souffrir de solitude dans la Cité, puisque tout y favorise l'isolement. En effet, la majorité des habitants ne communiquent entre eux que par l'entremise de leur robot ou du réseau de communication relié à l'ordinateur central. Ainsi, malgré son désir de relations humaines, Sibylle ne sort jamais de chez elle en personne et ce n'est que très rarement qu'elle ose intervenir dans la vie de ses pairs : « " Oui, je sais, je ne me manifeste pas souvent. Mais ça ne m'empêche pas d'être là, de vous suivre de loin en loin. Et de réfléchir. " Elle a un petit rire, qui sonne triste : " Je n'ai pas grand-chose d'autre à faire, tu sais. " Avec un mélange de malaise et de pitié, Élisabeth pense au corps immobile qui dirige de loin le simulacre » (SC, p. 59). C'est la tristesse due à une grande solitude qui ressort de ce passage. Élisabeth se désole du sort de Sibylle, dont le supplice a été prolongé par les traitements de « réjuvenations », car si ces derniers permettent d'augmenter la durée de vie, ils font de même avec la fin de vie, étirant l'agonie indéfiniment.

Cette représentation négative d'une vie trop longue pose la question de l'acharnement thérapeutique qui, dans la société actuelle, va parfois de pair avec les progrès de la médecine

moderne. Une question éthique se pose : faut-il nécessairement prolonger la vie à tout prix, parce qu'on en a la possibilité ? L'être humain étant le seul animal qui vit avec la conscience de sa mortalité, les tentations sont grandes lorsqu'il est question de repousser l'échéance. Mais, est-ce toujours souhaitable ? La souffrance est-elle préférable à la mort ? À cette question, le texte n'offre pas de réponse, mais des pistes de réflexion. Ainsi, Paul est conscient de la déchéance de Marquande, qui s'accroche à une vie dont l'expiration a été depuis trop longtemps dépassée : « Il sait, et elle sait, que ce corps impeccable est maintenant une enveloppe usée par trop de réjuvenations, un mince vernis prêt à craquer d'un seul coup et sous lequel attendent les horreurs artificiellement retardées de la décrépitude » (SC, p. 8). Dans un même ordre d'idées, les habitants de la Cité semblent porter un regard amer sur la durée de leur vie. En effet, lors du baptême d'Élisa, ils reconstituent une version humoristique de l'épisode du baptême de la Belle au bois dormant et leur représentation de l'intervention de la mauvaise fée donne à réfléchir : « " [...] quand elle aura vingt ans, elle se piquera le doigt, et elle vivra éternellement " » (SC, p. 31). Ce passage est ironique, car, dans la version originale du conte, le cadeau de la méchante fée est censé être une malédiction. La vie éternelle serait donc une malédiction selon ceux-là même qui bénéficient d'une incroyable longévité ?

On l'a vu, le mode de vie des habitants de la Cité met en place des conditions favorables à une certaine détresse psychologique qui, elle-même, entraîne des comportements malsains tels que l'inceste, qui n'est en aucun cas une nécessité, puisque la Cité contient tout le matériel essentiel à la reproduction in vitro. L'existence d'un réseau omniprésent de caméras encourage, quant à lui, une tendance au voyeurisme. En effet, les habitants, ayant accès à ce réseau ainsi qu'aux banques de données, ont la possibilité d'épier la vie intime de leurs concitoyens. C'est ainsi qu'Élisa assiste à des moments très personnels du passé de Paul : « Paul et Séréna pleurant dans

les bras l'un de l'autre, jurant de se tuer ensemble. Paul devant le corps de Séréna, qui s'est suicidée le jour de ses quatre-vingt-onze ans, après une terrible dispute avec lui » (SC, p. 72). En fait, les habitants de la Cité, terrés dans leurs appartements et ayant beaucoup de temps à perdre, sont soumis à la tentation de vivre par procuration en suivant de près la vie des autres sur leurs écrans : « La Cité, qui voit tout, tout le temps, a enregistré d'autres images aussi [...] Élisabeth nue devant un miroir, caressant ses seins de seize ans et se demandant si Paul la regarde » (SC, p. 38). Et il la regarde effectivement, mais il n'est pas le seul. En observant le reste de la Cité, il surprend une situation qui a lieu au même moment :

Le crâne chauve et rosâtre de Maxime, sous son réseau de tubes et de fils, et devant lui des écrans allumés. *Devant lui des écrans allumés : des corps blancs étendus par terre, le même corps vu sous plusieurs angles différents ; le bras droit va et vient entre les cuisses levées, la tête roule de droite à gauche, entraînant les cheveux frisés qui voilent et dévoilent alternativement le visage aux yeux fermés, la bouche entrouverte qui gémit : " Paul, oh Paul ! " Paul reste un moment pétrifié, puis sa main s'abat sur le clavier et les écrans s'éteignent. " Si puritain, Paul ? " grince la voix ironique de Sibylle Horner.* (SC, p. 40)

Le lecteur assiste donc à un tableau de voyeurisme en série : Sibylle qui regarde Paul qui regarde Maxime qui regarde Élisabeth, qui espère que Paul la regarde. L'ironie de la situation met en relief son caractère grotesque. Pourtant, l'intervention de Sibylle, qui se moque de la pudeur de Paul, montre bien que le voyeurisme est monnaie courante dans la Cité. Cela ne signifie pas, en revanche, que ce soit agréable pour autant. La partie mise en italique dans le texte original met l'accent sur le malaise que Paul éprouve lorsqu'il réalise que Maxime reluque Élisabeth. En écho à cette scène, vient en tête une image de la société actuelle : celle du citoyen s'abreuvant à son écran de télévision, épiant des vies fictives et réelles; ou celle de l'individu avide de magazines à potins, qui s'inquiète de la vie amoureuse des célébrités, délaissant parfois la sienne. Se pose alors la question de la solitude humaine dans une société individualiste.

1.2.3 Puissance et mégalomanie ou quand l'homme se prend pour Dieu

La qualité de vie dans la Cité est donc questionnable à plusieurs égards, surtout concernant l'épanouissement affectif de ses habitants. Pourtant, Paul, qui parle lui-même de « la folie des Cités » (SC, p. 35), se croit en droit de la perpétuer avec son « Projet » eugénique. En effet, il s'est donné pour mission de créer une race humaine améliorée, selon ses critères. Or, étant donné qu'il dispose de connaissances et de moyens technologiques lui permettant de réussir dans cette entreprise improbable, la tentation de se considérer comme un être tout-puissant est forte. Ainsi, malgré la souffrance qu'il a vécue, à l'instar de Séréna, à cause de la mégalomanie des créateurs des Cités, il considère qu'il a de bonnes raisons de continuer dans la même voie qu'eux :

Elle comprendra. Une nouvelle race, capable de survivre dans un monde transformé. Des êtres humains qui ne craindront ni blessures, ni maladies, ni radiations. La régénération cellulaire, et tout au bout, la maîtrise totale des processus vitaux. Pas l'immortalité, sans doute : le rêve maléfique des Cités mourra avec leurs derniers habitants. Mais une vie longue et saine, une mort sans décrépitude. Séréna comprendra la grandeur du Projet, et les sacrifices nécessaires. (SC, p. 22)

Paul ne voit pas que son Projet partage de nombreux points communs avec ce qu'il nomme, lui-même, le « rêve maléfique des Cités ». Sa mégalomanie ne lui permet de discerner que la « grandeur » de son dessein. De son côté, Séréna n'est pas dupe et elle comprend que c'est plus par arrogance que par grandeur d'âme que son ami agit : « — [...] Le problème c'est qu'on s'habitue à être un dieu. Tu aimes ça, n'est-ce pas ? [...] " Je [Paul] veux améliorer ce qui est. Il fut un temps où tu étais d'accord. — Tu te moques pas mal d'améliorer quoi que ce soit. Tu t'es trouvé une bonne raison de continuer à vivre, voilà tout » (SC, p. 34).

Contrairement à Séréna, Élixa ne perçoit pas tout de suite la folie des grandeurs de Paul et, selon elle, « [i]l est tout-puissant. Il refera le monde » (SC, p. 37). C'est pourquoi elle « décide de travailler deux fois plus fort pour être digne de lui et de la confiance qu'il lui accorde » (SC, p. 37). Elle n'est encore qu'une enfant que Paul a modelée à sa guise dans un but purement

utilitaire, « [e]lle est à lui, il l'a faite » (SC, p. 72). D'ailleurs, il la considère plus comme une de ses œuvres que comme une personne à part entière et il ne peut s'imaginer qu'elle puisse posséder un esprit critique, une personnalité, un point de vue unique. Conséquemment, il ne la prend pas au sérieux et ne la croit pas capable de s'opposer à lui. Du haut de sa toute-puissance, il ne se méfie pas de sa création « aimante, naïve, celle qu'il a toujours manipulée à sa guise » (SC, p. 132). C'est pourtant cet aveuglement qui causera sa perte, en l'empêchant d'anticiper le geste meurtrier d'Élisa, ce qui explique « l'expression stupéfaite qu'il a emportée dans la mort. [...] Il n'a pas *pensé* qu'elle l'attaquerait » (SC, p. 146), lui, Lui, son créateur.

1.2.4 L'être humain instrumentalisé

Persuadé de la grandeur de son Projet, Paul se croit donc tout permis. Sa mégalomanie le pousse à considérer les êtres humains comme des accessoires, comme le montre cette question que lui pose Desprats à la naissance d'Élisa : « " [...] Vas-tu le décortiquer bientôt, celui-ci ? " » (SC, p. 15) En effet, l'enfant n'est guère plus qu'un objet pour Paul, un élément de son « *chef-d'œuvre...* » (SC, p. 14), « un prototype » (SC, p. 33). Pourtant, Élisa est bien humaine et elle le considère comme son père, subterfuge qu'il encourage pendant plusieurs années, faisant fi de la sensibilité de la fillette. C'est qu'il ne se préoccupe pas des émotions d'une personne qu'il ne considère pas comme valable et il assume l'utilitarisme dont il fait preuve : « — Ce n'est *pas* ma fille, et ce que je souhaite, c'est qu'elle soit viable et fonctionnelle. » (SC, p. 34) D'ailleurs, en parlant du bébé, il emploie des mots qui sont généralement associés à des objets, comme « viable » et « fonctionnelle ». De plus, le terme en italique suggère que l'accent est mis sur la négation de la relation parent-enfant. Cette négation est, en quelque sorte, nécessaire à Paul puisque, dans le cadre de ses expériences, il doit traiter Élisa comme un véritable cobaye : « Élisa

et Paul regardent repousser jour après jour le petit doigt d'Élisa que Paul a amputé » (SC, p. 37). Ainsi, malgré tout l'amour qu'elle lui porte, Paul ne peut s'empêcher de continuer à considérer la jeune fille comme « un sujet d'expérience. Un sujet. D'expérience » (SC, p. 71). C'est la raison pour laquelle, il tente de la récupérer lorsqu'elle s'enfuit à l'Extérieur : « " [...] Tu es mon projet — une partie importante de mon projet, au moins. J'ai passé des années et des années à te mettre au point. Et maintenant que tu révéles des possibilités merveilleuses, tu crois que je vais te laisser ? [...] " » (SC, p. 132).

Élisa n'est pas le seul être humain que Paul juge bon d'instrumentaliser, dans sa mégalomanie. Bien avant la naissance de cette dernière, il a commencé ses expériences avec les habitants des communautés de l'Extérieur, sans se soucier des conséquences que cela pourrait avoir sur leur vie. Ainsi, il a causé des souffrances considérables, comme Élisa le constate :

Élisa éteint l'écran. *De la routine*. [...] [U]n homme et une femme marqués depuis l'enfance comme du bétail, ont été enlevés, drogués, amenés à la Cité. Paul a prélevé les ovaires de la femme, le sperme de l'homme, et a renvoyé les deux sujets à l'Extérieur, sans un seul souvenir de ce qui leur est arrivé. [...] La routine. Comme c'était (c'est ?) la routine de faire procréer le plus tôt possible les sujets choisis, chacun de son côté, avant de prélever les ovaires de la femme, bien entendu, et de marquer leurs enfants, pour que leurs gènes se perpétuent à l'Extérieur, constituant la prochaine réserve de *matériau*. La routine. (SC, p. 69-70)

Ici, la répétition de l'expression « la routine » et sa mise en italique renforcent le contraste, le choc entre l'horreur des gestes posés et la banalité que Paul leur attribue. De plus, le choix du terme « matériau » et son accentuation montrent la vision utilitaire que ce dernier a des gens de l'Extérieur, qu'il considère comme de la matière pour ses expériences. D'ailleurs, la dynamique de la relation entre les habitants des Cités, possédant richesse, puissance et connaissance, et ceux de la Surface, vivant dans la misère, favorise ce type de comportement utilitariste.

1.3 Les relations entre la Cité et les communautés de l'Extérieur : portrait d'un impérialisme

S'il est possible d'identifier de nombreux éléments de critique de la société actuelle dans les représentations dystopiques des deux mondes précédemment analysés, c'est dans la dynamique particulière de leurs rapports que, selon nous, s'inscrit la plus importante critique. En effet, le tableau d'ensemble de la situation de départ de la Cité, des communautés de l'Extérieur et de leur relation se fait, en plusieurs points, le miroir de l'échiquier mondial actuel. Ainsi, la Cité et son mode de vie individualiste et superficiel, son accès à une technologie avancée, ses nombreuses commodités, la facilité de la vie de ses habitants et leur éducation développée n'est pas sans évoquer la situation des pays riches de la société actuelle. Face à cette abondance, il y a la pauvreté, le manque d'éducation, la violence et les inégalités sociales de l'Extérieur, qui font écho à la situation critique de plusieurs pays du Tiers-Monde. D'un côté, nous retrouvons donc une critique des maux qui rongent sournoisement les grandes puissances mondiales et de l'autre, une critique des problèmes matériels et sociaux qui sévissent de manière évidente dans les pays sous-développés. Pour compléter le tableau, les rapports de force entre les communautés des Cités et celles de la Surface présentent de nombreux traits communs avec la relation impérialiste qu'ont les grandes puissances actuelles avec les pays plus défavorisés.

Pour Paul, les communautés de l'Extérieur ne sont ni plus ni moins qu'une réserve de matériaux génétiques pour son Projet eugénique. Il les utilise donc dans une optique de productivité et, à l'instar de plusieurs compagnies multinationales, ne se soucie que de son profit, sans se préoccuper des répercussions sociales de ses actes. Les êtres humains de la Surface sont, pour lui, équivalents à du bétail, ce qui transparaît à travers son choix de vocabulaire. Lorsqu'il pense : « *Ces femelles du Nord ont un bon rendement* » (SC, p. 4), l'emploi du terme « femelles »

montre qu'il associe ces gens à des animaux. De plus, le mot « rendement » est généralement lié à la productivité, ce qui exprime bien les intentions utilitaristes de Paul. Enfin, « spécimens » (SC, p. 6) et « matériau » (SC, p. 69) sont aussi des expressions à connotation pragmatique que Paul associe aux habitants des communautés de l'Extérieur. Paul puise donc sans vergogne dans les ressources de l'Extérieur, mais cela, sans courir le danger de s'exposer aux « barbares ». Il se sert plutôt de la technologie qui est à sa disposition afin de soumettre ces derniers à distance. Ainsi, il envoie des robots spécialisés recueillir des échantillons humains dans les collectivités impuissantes et effrayées : « " Que demande l'ommach ? " La voix du vieux chef essaie de ne pas trembler. " Rassemblez les enfants. [...] Déshabillez-les " » (SC, p. 4). Cette situation n'est pas sans faire penser à la manière dont les pays riches exploitent les ressources naturelles — pétrole, diamants, minéraux — et les ressources humaines — « cheap labor » et « child labor » — des pays moins développés, sans égard pour le bien-être des populations locales. Paul considère les êtres humains de la Surface comme du bétail, mais aussi comme les pièces d'un jeu, des éléments de divertissement. C'est ainsi qu'il s'amuse à manipuler l'échiquier politique de l'Extérieur, favorisant tel chef de guerre au détriment de tel autre. Il prend plaisir à « surveiller tous ces petits royaumes » (SC, p. 76) afin de choisir comment il interviendra. Toutefois, lorsqu'il intervient ce n'est pas dans le but d'améliorer les conditions de vie de ces communautés, mais plutôt pour se divertir, comme l'illustre ce commentaire qu'il fait à Élisabeth : « " Non, est-il en train de poursuivre, toutes ces petites histoires avec les barbares n'ont été en fait qu'un passe-temps en attendant que tu reviennes, Élisabeth. [...] " » (SC, p. 125). D'ailleurs, il confie à cette dernière qu'il trouve « que l'ingénierie sociale est aussi passionnante que les manipulations génétiques [...] " » (SC, p. 125).

Toutefois, Paul n'est pas le seul habitant de la Cité impliqué dans cette dynamique impérialiste. S'il est la contrepartie fictive des grandes compagnies qui exploitent les pays sous-

développés, ses concitoyens représentent, quant à eux, la population des pays riches. En effet, les habitants de la Cité connaissent la situation précaire des gens de l'Extérieur. Ils ont accès à des informations concernant ces derniers grâce aux banques de données et aux écrans de leur réseau de surveillance, tout comme la population des pays riches a accès à de nombreuses sources d'informations sur la situation problématique des peuples défavorisés. Pourtant, ils n'interviennent pas, malgré toutes les ressources dont ils disposent; ils se terrent dans le *silence* de leur tour d'ivoire. Le titre du roman, *Le silence de la Cité*, fait d'ailleurs écho à cette attitude. Au sens figuré, le silence peut faire allusion à l'indifférence et c'est bien ce que ressentent les habitants de la Cité pour les gens de la Surface, comme le montrent ces propos que Sibylle tient à Éliisa : « " [...] Mais ils sont trop différents de nous. C'est difficile de se sentir vraiment concerné. [...] " » (SC, p. 63). Comment, en effet, se sentir concerné lorsque le lien entre la Cité et l'Extérieur est intangible, virtuel ? Les citoyens voient la misère de l'Extérieur à travers des écrans et des données statistiques, ils s'indignent un instant, puis retournent à leur vie. Les habitants des Cités sont ainsi graduellement désensibilisés au malheur de l'Extérieur :

Éliisa ne ressent plus qu'une douleur sourde. Plus d'horreur, plus de désespoir comme au début, mais une sorte d'accablement diffus. Elle se dit même que d'une certaine façon, Paul ne pouvait guère procéder autrement. Des centaines d'embryons sacrifiés, des dizaines de femmes vouées à une vie misérable à cause de leur stérilité, mises à mort parfois, après leur disparition et leur retour inexplicables ? Mais ce n'est pas la faute de Paul si les barbares... sont des barbares. Et les embryons n'étaient pas des êtres humains. Ne l'étaient-ils pas ? L'un d'eux est devenu Éliisa. (SC, p. 70)

Ici, non seulement Éliisa cesse de s'indigner, mais elle excuse les actions utilitaristes de Paul et rejette la faute sur la prétendue barbarie des gens de la Surface. Cela lui permet, en quelque sorte, de se dégager de toute responsabilité et de ne rien entreprendre pour changer les choses. Toutefois, dans l'esprit d'Éliisa, germe une idée, celle de l'être humain derrière le « matériau ». Plus tard, elle comprendra aussi que le fait de ne pas agir est une action en soi, un choix, tout

comme le fait de ne pas changer ses habitudes : « Agir ou ne rien faire, c'est toujours faire quelque chose, elle s'en est bien rendu compte, hier, quand elle a décidé de laisser les Viételli et leurs alliés se battre contre Malverde en ne leur disant pas que la bataille n'était plus vraiment nécessaire. » (SC, p. 147-148) C'est ainsi qu'Élisa commencera à agir. Cette réflexion sur l'agir, ici l'agir d'Élisa, nous amène maintenant à nous attacher aux actions que poseront les protagonistes dans le but de transformer les deux systèmes sociaux dystopiques en sociétés plus eutopiques.

CHAPITRE 2

LE RENVERSEMENT DES SITUATIONS DYSTOPIQUES : RÉVOLUTION ET ÉMANCIPATION DANS *LE SILENCE DE LA CITÉ*

Dans le chapitre précédent, l'examen de la première constituante du cycle narratif, c'est-à-dire la situation à améliorer, a permis de mettre en relief la critique de deux systèmes sociaux inadéquats. Afin d'amener l'analyse vers un second niveau d'interprétation, celui que Moylan associe au registre discret du texte, le présent chapitre sera orienté vers une « réflexion sur l'action plutôt que sur le système⁴⁰ », ce que permet la forme particulière des utopies critiques puisqu'elles s'articulent autour d'une transformation sociale. C'est donc en étudiant les étapes des « processus d'amélioration⁴¹ » mis en œuvre par les personnages du *Silence de la Cité* que nous serons en mesure de faire ressortir la deuxième articulation du message critique, celle concernant les différents modes d'action visant à renverser les structures sociales dominantes. Pour ce faire, il

⁴⁰ MOYLAN, Tom, *Demand the Impossible. Science Fiction and the Utopian Imagination*, New York et Londres, Methuen, 1986, 242 p. « meditation on action rather than on system » (p. 49). Nous traduisons.

⁴¹ BREMONT, Claude, « La logique des possibles narratifs », *Communications*, 8, 1966, p. 60-76.

sera pertinent de poursuivre l'analyse des deux séquences élémentaires identifiées lors du premier chapitre, ce qui nous permettra d'examiner la représentation du processus de changement social différents, puisque résultant de situations de départ dissemblables. En conséquence, nous nous pencherons d'abord sur les moyens utilisés par Judith, une habitante de l'Extérieur et instigatrice de la révolte des « femmes libres », dans le but de renverser le « régime phallocratique⁴² » des Chefferies. Ensuite, nous examinerons le cheminement personnel effectué par Élisabeth afin de se libérer des pratiques culturelles et sociales ayant cours dans la Cité souterraine où elle a grandi.

2.1 Révolution dans les Chefferies : d'opprimées à oppresseurs

Comme nous l'avons déjà mentionné, les conditions de vie dans les communautés de l'Extérieur sont rudes sur plusieurs plans. Les femmes, trop nombreuses en raison des mutations génétiques et considérées par plusieurs comme étant à la source des maux qui rongent l'humanité, subissent un sort plus misérable encore que celui des hommes. En effet, leur statut d'inférieures donne le droit à ces derniers de les maintenir en esclavage, de les battre, de les violer, voire de les tuer. Or, un tel degré d'oppression n'est pas sans causer une indignation tout aussi importante, en particulier chez Judith, une femme de la communauté de Viételli. Ne jouissant d'aucune liberté et craignant constamment pour leur sécurité, les femmes des Chefferies ont les mains liées, car ce sont leurs oppresseurs qui détiennent les armes. Leur sort semble scellé et tout espoir de réforme sociale paraît vain. Pourtant, une occasion inattendue s'offre à elles, lorsque la population de la région est menacée par Malverde, un chef de guerre particulièrement puissant. De plus, l'arrivée à Viételli d'Élisabeth, qui possède des particularités génétiques lui permettant de se métamorphoser en

⁴² TAYLOR, Sharon C., « Dystopies et eutopies féminines : L. Bersianik, É. Vonarburg, E. Rochon » (thèse de doctorat), Montréal, McGill University, 2002, 288 p.

homme ainsi que de ressentir les émotions d'autrui, et d'Ostrer, l'ommach reproduisant la personnalité du défunt Richard Desprats, influencera la vie de Judith ainsi que le cours des événements de manière significative. Animée par un ressentiment issu d'années de souffrances et n'ayant rien à perdre, Judith se lancera corps et âme dans une révolution sanglante aux conséquences funestes.

2.1.1 Quand la tyrannie appelle la révolte

Après toute une existence en tant que témoin et victime de mauvais traitements, Judith nourrit de violents sentiments à l'égard de ses geôliers. Les meurtres récents de certaines de ses concitoyennes, dont les corps ont été retrouvés gravement mutilés, ne sont pas sans aviver la colère de la jeune femme puisque, même s'ils ne sont pas commis par les hommes de sa collectivité, ces derniers ont choisi de les tolérer afin de ne pas avoir à confronter le puissant Malverde. C'est d'ailleurs l'intensité des sentiments négatifs de Judith qui, combinée à sa situation désespérée, allumera en elle la flamme de la révolte.

Arrivée depuis peu dans la communauté de Viételli dans son corps d'homme, Élisa (Hanse) perçoit le cocktail explosif d'émotions qui animent Judith grâce à sa capacité particulière d'empathie. Devant les cadavres méconnaissables de deux des concitoyennes de Judith, Élisa constate que ce que ressent cette dernière « n'est pas de la terreur, ni de l'horreur [, c'] est une fureur intense, presque insensée » (SC, p. 112). En effet, face au danger, la jeune femme choisit de s'indigner plutôt que de céder à une peur paralysante. Plus tard, lorsque Ostrer et Élisa effectuent, à l'aide de la technologie de la Cité, leur numéro de « *l'envoyé du Seigneur* » (SC, p. 107) dans le but de convaincre les barbares de se battre contre les « démons » de Malverde,

Judith ne réagit pas comme ses semblables : « Une ne regarde pas le ciel. Élixa croise son regard intense fixe [*sic*] sur elle, et qui ne vacille pas. La fureur est toujours là, mêlée à présent d'une... adoration féroce, presque aussi terrifiante » (SC, p. 113). Effectivement, la jeune femme voit dans la bataille imminente l'opportunité d'échapper à son sort, ce qui provoque chez elle une telle passion. Remplie d'espoir et du désir de combattre, elle n'hésite pas à profiter de l'influence divine de Hanse (Élixa) en lui demandant son aide : « " Nous aussi nous pouvons mourir ! " Sa voix est basse, brûlante. " Et nous aussi nous pouvons tuer. Dites-leur de laisser venir celles d'entre nous qui le désirent, demain. [...] " » (SC, p. 116). C'est une occasion idéale pour Judith de tenter une action afin de rééquilibrer les rapports de force, puisque seul un « ordre du Seigneur » (SC, p. 118) pourrait convaincre les hommes des Chefferies de céder une partie de leurs armes à leurs esclaves.

Cependant, Judith ne partage pas la crédulité superstitieuse de ses pairs : « " Il n'y a pas de Dieu, murmure-t-elle de nouveau. Et tu n'es pas un envoyé. Vous êtes des hommes, tous les deux, et les démons de Malverde sont des hommes sûrement aussi, mais ils ont des pouvoirs et des armes que nous ne comprenons pas, c'est tout. " » (SC, p. 120-121). On peut donc supposer que l'adoration que la jeune femme a ressentie pour Hanse lors de son « *miracle* » n'était pas de nature pieuse. En effet, l'esprit rationnel et calculateur de Judith la pousse à mettre à profit cette superstition générale, d'abord pour libérer les femmes, ensuite pour conduire ces dernières à s'engager dans un long processus de guerre. C'est d'ailleurs ce que révèle ce passage, où, vingt ans après la bataille de Malverde, la fille de Judith lui reproche ses manipulations : « Tu as menti pendant des années, et ces pauvres idiots t'ont crue ! Judith, L'Éluée de Dieu, la Mère de l'Enfant divine ! » (SC, p. 295) Ainsi, après avoir été victime des croyances de son peuple concernant les femmes, Judith a consciemment exercé une influence mystique sur ses propres troupes, rendant

les « femmes libres » vulnérables et malléables, comme le constate Éliisa à son retour à l'Extérieur : « De quoi a-t-elle peur ? Qu'est-ce que Judith a bien pu raconter à ses femmes libres ? » (SC, p. 251) Pourtant, malgré l'attitude questionnable de Judith, force est de constater que l'effet de ses actions à court terme fut la libération, autrefois improbable, des femmes des Chefferies.

Cette situation soulève la question de la moralité en situation de grande injustice, comme c'est le cas sous les régimes totalitaires, dans les régions où certains vivent dans l'opulence alors que d'autres meurent littéralement de faim ou lorsqu'une partie d'une population est maltraitée en raison de divergences culturelles, linguistiques ou religieuses. Dans ces conditions, est-il vraiment possible de prioriser l'éthique plutôt que la survie ? D'un autre côté, que vaut la survie lorsqu'elle repose sur l'immoralité ? En tant que groupe opprimé, les femmes de l'Extérieur avaient-elles d'autres choix que de se battre pour leur liberté ? C'est ce qu'Éliisa tente de comprendre en interrogeant une femme libre : « — C'était comment, au début ? » La femme hésite à nouveau : " Difficile. Ils ont voulu nous désarmer, à Viételli. Les chefferies ne voulaient plus de femmes-soldats. Nous sommes parties. — Ils vous ont laissé partir ? " [...] " Pas tellement [...] » (SC, p. 243). Les femmes libres ont donc décidé d'user de la force pour s'affranchir, mais que serait-il advenu si elles avaient choisi d'abandonner les armes et de rester avec leurs oppresseurs ? Pour Judith, cette option était tout simplement inconcevable étant donné la nature et l'intensité de ses émotions envers ceux qui l'ont jadis brutalisée : « " Son visage s'est durci de nouveau : " Les hommes... Il y en a qui sont des bêtes, dit-elle entre ses dents [...] " » (SC, p. 121). Est-ce la nature des circonstances ou la persistance du ressentiment de Judith qui a conduit celle-ci à transformer sa révolte en révolution, puis en guerre civile, comme nous le verrons bientôt ? La violence peut-elle être justifiée par les événements ? Des années de misère

peuvent-elles justifier une certaine folie guerrière ? Ce sont là d'importantes questions sociologiques que pose le texte, notamment lors de ce passage où Élisabeth commente la vie de Judith après la mort de cette dernière : « " Et elle était vraiment folle, d'une certaine façon. Pas complètement [...], mais folle... de révolte, peut-être. Elle venait du Nord, tu sais. Elle voulait... être libre » (SC, p. 312). Lorsque toute une vie à subir une tyrannie insensée fait naître un courroux démesuré, comment faire cesser la folie vindicative ?

2.1.2 Le baptême du sang de Judith ou le refus de la paix

Vingt ans après la bataille de Malverde et quinze ans après la rébellion armée des femmes-soldats, la situation entre les hommes des Chefferies et les femmes libres est relativement harmonieuse. Du moins est-ce ce que croit Manilo, ancien époux de Judith et chef de la communauté de Viételli. Quinze ans plus tôt, Judith a préféré fuir sa collectivité plutôt que de rendre les armes et elle a fondé Libéra, la « ville des *femmes* » (SC, p. 230), où « [p]as un homme ne peut [...] entrer »; elle est aussi devenue le « chef » des « femmes libres ». Dans les années qui ont suivi la fondation de ce refuge, les hommes ont bien essayé d'en déloger les habitantes, mais le terrain n'était pas propice à la bataille et ils ont finalement abandonné. De leur côté, les femmes libres ont fait profil bas pendant quinze ans, jusqu'à ce que Manilo les contacte et leur propose un accord. C'est lors de ce moment charnière de l'Histoire qu'arrive Élisabeth, après vingt ans d'indifférence envers les gens de l'Extérieur. Totalement ignorante de la situation, elle apprend ce qui se passe par hasard de la bouche de Corrio, lieutenant et amant de Manilo : « " Mais oui. Un grand jour aujourd'hui. La réconciliation officielle entre Viételli et les femmes libres. Entre Manilo et Judith " » (SC, p. 231). C'est ainsi qu'Élisabeth assistera à la supercherie orchestrée par Judith dans le but de prendre le contrôle de Viételli car, malgré la sûreté de Libéra

et l'avènement d'une certaine paix, la libératrice des femmes n'est pas encore prête à déposer les armes.

Si la situation des femmes des Chefferies les mettait au pied du mur avant la bataille de Malverde, il n'en est pas de même vingt ans plus tard. En effet, Manilo a organisé « de bonne foi » (SC, p. 236) une rencontre afin d'offrir la paix à Judith et à ses femmes. Cependant, cette dernière a passé plus d'une décennie à planifier secrètement la domination des femmes sur les hommes. D'ailleurs, son état d'esprit l'empêche de voir la sincérité de Manilo : « " Manilo t'offre la paix, Judith. — [...] Manilo n'est pas en position d'offrir quoi que ce soit. Aucun des chefs ne l'est. [...] Il essaie de nous amadouer en attendant de nous écraser. C'est ce que je ferais à sa place » (SC, p. 264). L'expérience de Judith en tant qu'opprimée lui a appris à ne pas faire confiance aux hommes. Maintenant qu'elle est en position de force, elle en profite pour accroître sa domination plutôt qu'essayer d'atteindre un certain équilibre. En effet, selon elle, seul l'affrontement est possible et elle ne pense qu'en termes d'ennemis ou d'alliés, comme le révèle cette question qu'elle pose à Élisabeth : « Es-tu avec moi ou contre moi ? » (SC, p. 237) Cet état d'esprit guerrier la conduit à profiter de l'offre de Manilo pour lui tendre un piège. Ainsi, elle choisit l'agression comme moyen d'amélioration de sa situation, plus précisément sous la forme du piège. Avant même de se rendre à la rencontre de réconciliation à Viételli, Judith a pris la décision d'attaquer la Chefferie. Elle effectue donc une mise en scène élaborée, lors de la réunion, dans le but de faire croire aux hommes qu'elle est venue avec de nobles intentions, alors que ses troupes sont déjà en place. Lorsque le ton de la discussion monte, Judith en profite pour simuler l'indignation : « " Ça suffit maintenant ! " continue Judith d'un air furieux, mais elle est très calme à l'intérieur » (SC, p. 242). Elle entretient ensuite la tension, afin de faire croire aux hommes que c'est leur attitude qui est un obstacle à la réconciliation :

Tu ne l'as pas fait taire, Manilo. C'est lui [Corrio] que tu écoutes, comme d'habitude. Tu parlais de confiance ? Je ne te crois plus. Si c'est ça, ton ouverture, pas d'ouverture. Les femmes libres resteront à Libéra, et si on nous attaque, nous nous défendrons. Nous partons. Et nous allons emmener ton précieux Corrio, au cas où tu voudrais nous empêcher de partir. Il voulait savoir ce qui se passe à Libéra ? Eh bien, il va le savoir, qu'il ne se passe rien, que nous ne préparons rien. Je te le renverrai quand nous serons rentrées, parce que j'étais venue de bonne foi, moi, Manilo. (SC, p. 242)

L'accord de paix entre les femmes libres et les hommes a donc été saboté, puisque l'intention de Judith était, dès le départ, de clore la réunion sur cette note vindicative. C'est d'ailleurs ce que constate Élisabeth en quittant Viételli : « " Où va-t-on ? demande enfin Élisabeth. — Rejoindre les autres. — À Libéra, par des souterrains ? — Vers Viételli, par les souterrains ", corrige Judith avec un sourire féroce » (SC, p. 253). Arrivée dans les souterrains, Élisabeth remarque que c'est un véritable « camp » de femmes-soldats, comme en témoignent les « faisceaux de fusils devant chacune des tentes » (SC, p. 253). Cela montre bien que Judith est prête au combat et que c'était assurément son unique dessein, malgré l'offre de paix de Manilo. Judith ne croit pas, ou a choisi de ne pas croire, en la possibilité de la paix, comme elle l'explique à Élisabeth : « C'est eux ou nous. Il n'y a pas de cohabitation pacifique possible. Ils ne nous laisseront jamais de bon gré les commandes qui nous reviennent parce que nous sommes les plus nombreuses... » (SC, p. 264) Aussi, la leader des femmes libres s'accroche-t-elle à sa volonté de guerre civile en dépit des protestations de Manilo, d'Élisabeth et de Lia, sa propre fille, et de la force de leurs arguments.

Du point de vue de Judith, Manilo, en tant que chef de Viételli, représente l'ennemi à vaincre. Pourtant, ce dernier a une vision sociale bien plus humanitaire et son désir d'harmonie est tel qu'il est disposé à faire d'énormes compromis. C'est la raison pour laquelle il offre la paix aux femmes de Libéra, malgré l'apparente position de force qu'il occupe face à celles-ci. Devant la possibilité de dominer autrui, il fait le choix d'un partage plus équitable du pouvoir, car la

construction d'une société plus juste est primordiale à ses yeux. En effet, la confiance que Manilo place en son ancienne épouse témoigne de la foi qu'il a en la possibilité de régler le conflit de manière pacifique. Nonobstant sa grande sincérité, le chef de Viételli n'est pas pour autant totalement naïf et il fait plutôt preuve de raison. Il s'est investi dans une réflexion sur les relations entre les Chefferies et Libéra, afin de trouver des pistes de solution aux tensions :

" [...] Je ne veux pas votre destruction, Judith. Cela ne changera rien au fait qu'il naît plus de femmes que d'hommes. Je te propose un marché : vous retournez à Libéra, nous retournons dans nos chefferies. Je dirai aux autres chefs qu'il y a eu un malentendu. Je ne leur parlerai pas des souterrains. Vous retournez à Libéra, mais vous ne vous tenez plus à l'écart. Il faut qu'on sache ce que vous faites, il faut que vous vous intégriez à la vie de la région. Il y a sûrement des choses à faire ensemble, ne serait-ce que du commerce. Il faut qu'on vous voie, qu'on s'habitue à vous, c'est la seule façon. Renonce à la guerre, Judith, parce que la guerre... [...] " (SC, p. 293)

Dans l'espoir de résoudre le problème entre les deux camps et de permettre une intégration harmonieuse des femmes au sein de la collectivité, Manilo est donc prêt à passer l'éponge, malgré la gravité de la duperie de Judith et malgré la supériorité numérique de ses propres troupes. En effet, il refuse de justifier une guerre par des généralités et de grands principes, contrairement à Judith, et il tente de dédramatiser la situation, dans une vaine tentative pour calmer cette dernière : « — Je t'ai offert la paix, Judith. J'ai toujours voulu la paix, depuis le début, tu le sais. Ce n'est pas nous qui avons tiré les premiers, il y a quinze ans. [...] Il ne s'agit pas de l'histoire des hommes et des femmes depuis le début des temps. Il s'agit de nous, ici et maintenant » (SC, p. 293). Enfin, Manilo n'est pas le seul à s'opposer à la vision de Judith et à tenter de la persuader de renoncer au conflit armé.

Dès qu'elle comprend l'étendue de la supercherie de Judith ainsi que ses conséquences potentielles, Élisabeth aussi s'inquiète : « L'attaque imminente de Viételli. Tout menace de basculer à nouveau. Oh, Judith, mentir ainsi, mentir ! Avoir accepté l'offre de paix de Manilo, uniquement

pour le trahir. Et lui, de bonne foi, ses émotions ne trompaient pas... » (SC, p. 262) En tant que femme des Cités, Éliisa n'est pas directement touchée par le conflit, mais elle essaie néanmoins d'envisager des alternatives. D'ailleurs, sa capacité d'empathie lui ayant donné accès aux émotions des protagonistes des deux camps, elle possède une compréhension plus globale et neutre de la situation. Aussi tente-t-elle de raisonner Judith en lui avouant sa particularité génétique : « " Judith, Manilo veut vraiment parlementer. Il est de bonne foi, je le sais, il veut la paix. J'en suis sûre. Je peux aussi... percevoir les émotions des gens. Il est sincère. La guerre n'est pas inévitable, Judith " » (SC, p. 290). En plus de faire profiter le chef des femmes libres de son pouvoir d'empathie, Éliisa lui propose des solutions concrètes pour l'amélioration des rapports hommes-femmes à plus long terme :

" As-tu essayé de t'entendre avec Manilo ? As-tu envisagé seulement une fois la possibilité d'une entente, d'aménagements à la situation présente, d'un partage progressif des pouvoirs, d'une évolution ? On ne change pas la mentalité des gens par un coup de baguette magique, Judith. Il y faut du travail, de la patience, de l'éducation... (SC, p. 265)

Toutefois, les alternatives plus humaines n'intéressent pas Judith et en dépit de la pertinence des solutions qui lui sont présentées, elle persiste à croire qu'il « n'y a pas de cohabitation possible à égalité », car pour elle les hommes et les femmes ne sont « *pas égaux* » étant donné qu'il « naît cinq fois plus de femmes que d'hommes » (SC, p. 294). Cette conviction qu'a Judith de l'infériorité des hommes explique sa propension à vouloir les écraser. Cela, Lia l'a bien compris.

Il semble, effectivement, que la fille de Judith se soit opposée aux projets de domination de sa mère depuis un certain temps. C'est ce que révèle sa réponse lorsque Manilo s'interroge sur les objectifs du chef des femmes libres : « — L'esclavage des hommes, dit la voix rauque de Lia. L'esclavage des hommes, c'est la solution, n'est-ce pas, Judith ? Quelques étalons reproducteurs... » (SC, p. 295) Le ton sarcastique de la jeune fille montre bien l'étendue de son

désaccord et la grande amertume qu'elle ressent face aux choix de sa mère. De son côté, Judith ne semble pas accorder d'importance aux contestations de Lia : « " Un massacre, c'est ça que tu veux ? — Ont-ils hésité à nous massacrer, quand nous avons voulu quitter Viételli, il y a quinze ans ? Hésitent-ils à nous tuer à la tâche, dans les mines et les carrières ? Et quand nous naissons, hésitent-ils à nous supprimer ? " » (SC, p. 282) Judith justifie ici sa propre violence par la violence des hommes. Elle appuie sa quête de pouvoir sur une vision déformée de la réalité, puisque Manilo lui a manifesté son intention de faire évoluer la situation. Malgré cela, elle continue à justifier ses projets avec des raisonnements douteux : « " Ce n'est pas nous qui avons commencé la violence. Les hommes nous l'ont imposée. Le plus tôt nous serons au pouvoir, le plus tôt la violence cessera " » (SC, p. 283). Son entêtement à vouloir guerroyer laisse supposer que sa soif de pouvoir n'est pas totalement désintéressée ou humanitaire. Les émotions que ressent Judith devant l'idée d'une grande bataille sont positives : « Judith le [Manilo] regarde sans rien dire ; un instant une expression incertaine brouille ses traits. Un très bref instant : elle se détourne, regarde vers le sud, et Élisabeth sent sa jubilation soudaine : une ligne mouvante. Doris » (SC, p. 296). Après avoir été confrontée à la supériorité numérique des troupes adverses, sur le champ de bataille, Judith aurait dû ressentir du soulagement à l'arrivée de ses renforts. Or, c'est une émotion bien différente qui la remplit : elle jubile à l'idée de se battre, ce qui explique en partie son refus de la paix. D'ailleurs, même si elle légitime son radicalisme par le fait qu'il existe « des femmes en esclavage, maintenant, fouettées, torturées, violées, massacrées, *maintenant* » (SC, p. 265), ce qu'elle compte faire après une éventuelle victoire de ses troupes en dit long sur sa vision sociale.

La raison pour laquelle le chef des femmes libres ne porte que peu d'attention aux suggestions de ses critiques est que son but n'est pas l'harmonie sociale, mais une inversion des

pouvoirs, comme le montre cette conversation : « " Et une fois Viételli entre vos mains, qu'allez-vous faire des hommes ? " [...] " Ils vont travailler. " [...] " On change d'esclaves, alors, c'est tout ? " [...] " Il est temps qu'ils se rendent compte. — Et quand ils se seront rendu compte ? » (SC, p. 273) Judith veut passer d'un extrême à l'autre en reproduisant un système dictatorial semblable à celui dans lequel elle a grandi et qu'elle abhorre, mais où le pouvoir aurait changé de mains. Bref, elle entend remplacer une suprématie par une autre. Or, aussi radicale que puisse être la transformation qu'elle propose, en inversant seulement les rôles sans régler les problèmes sociaux, il n'y a pas de réelle évolution sociétale puisque l'essence de la situation reste la même. De plus, le contrôle par la force tend à susciter encore plus de violence, étant donné que cela engendre des conditions particulièrement défavorables à une relation de confiance. C'est ce qu'Élisa essaie de faire comprendre à Judith : « " N'essaieront-ils pas de se révolter ? Il faudra toujours les surveiller. Vous ne serez jamais vraiment tranquilles. Et plus vous serez victorieuses, plus le problème se multipliera " » (SC, p. 273). D'ailleurs, on peut se demander si une victoire acquise par les armes en est vraiment une, puisqu'il peut être ardu de revenir à une certaine harmonie après une oppression agressive. Enfin, toute cette rage de vengeance et de domination a fini par s'accompagner, chez Judith, d'une certaine folie, comme le constate Élisa en se rappelant la jeune femme qu'elle a connue autrefois :

Et une autre lumière, la flamme ardente qui était Judith, la rage, le désespoir, la foi, qui étaient Judith, mais une flamme nette, droite, pure. Elle est toujours là, la flamme, mais tremblante, fumeuse, comme distordue. C'est une impression étrangement familière à Élisa — d'une familiarité qui engendre le malaise, pourtant. (SC, p. 255)

C'est la familiarité avec la démence de Paul que remarque Élisa. À l'instar de ce dernier, Judith est convaincue de la légitimité de son dessein et elle est prête à commettre des actes extrêmes afin de l'accomplir. Cette folie de la libératrice des femmes porte à réfléchir sur les dangers de l'intégrisme.

2.1.3 La voie de la violence et ses conséquences

Selon Manilo, peu importe le camp victorieux, tous sortiront perdants d'un éventuel conflit armé, c'est pourquoi il tente de raisonner Judith sur les effets de la violence :

Si nous nous battons maintenant, il n'y aura plus de paix possible, ils [les hommes] auront trop peur. Ce sera la guerre tout le temps, entre chaque homme et chaque femme, et au bout, quoi ? L'esclavage pour les uns ou pour les autres, les uns *et* les autres, il n'y aura pas de gagnants, Judith. (SC, p. 296)

Malgré les avertissements, Judith refuse la paix et, derrière elle, toutes ses « femmes sont prêtes à se faire tailler en pièces pour [...] le rêve qu'[elle] incarne » (SC, p. 287). Or, elles devront faire face au résultat de leur choix ainsi qu'à l'amère désillusion qui l'accompagne. Après la bataille, Éliisa sent que Fédra est « pleine d'un accablement morne » (SC, p. 305) lorsqu'elle lui fait un résumé de la situation : « " Judith est morte. Manilo est mort. Les Viételli ont subi de lourdes pertes. Nous aussi. Ils se sont repliés sur Viételli, mais ils vont revenir. Les autres [Chefferies] vont arriver bientôt " » (SC, p. 305). Les femmes de Libéra étaient tellement exaltées avant la bataille qu'elles ne pouvaient en envisager les conséquences. Maintenant, elles sont menacées par la riposte imminente des hommes : « " Qu'avez-vous l'intention de faire, Fédra ? " La femme hausse les épaules : " Lever le camp, maintenant que les chevaux et les femmes sont un peu reposés. Essayer d'atteindre les Mauterres. Ils ne nous suivront peut-être pas là " » (SC, p. 305). En raison de leur décision d'attaquer les hommes, la situation des femmes libres s'est considérablement dégradée. Elles sont maintenant forcées de fuir vers les terres contaminées par la radioactivité, ce qui montre l'étendue de leur désespoir. Du reste, le tableau qui se déploie devant les yeux d'Éliisa révèle une grande désolation : « silhouettes affaissées sur leur selle, brancards improvisés qui se balancent entre deux chevaux, une aura collective d'accablement. »

(SC, p. 310) Enfin, Éliisa assiste à la réalisation de ses appréhensions et de celles de Manilo et de Lia :

Oh, Judith a gagné ! Les hommes de Viételli ont fui le champ de bataille, et tout espoir de réconciliation est aussi mort que Manilo. Les femmes libres ont perdu plus du tiers de leurs effectifs, plusieurs blessées ne survivront pas à la marche vers les Mauterres... Étrange victoire. Mais Judith ne pensait sans doute pas gagner autrement. Elle voulait le sang, le baptême du sang, la coupure sanglante tracée d'un coup entre les hommes et les femmes, la mise au monde d'un antagonisme sans pardon possible. Elle voulait le pire, l'irréversible, le pacte scellé par la mort... (SC, p. 308-309)

Finalement, le refus de la paix de Judith et des femmes libres mènera à des décennies de querelles et de morts inutiles.

2.2 L'émancipation d'Éliisa ou le deuil de la légèreté de l'enfance

Contrairement à Judith et à ses concitoyennes, la jeune Éliisa paraît jouir de conditions propices à l'épanouissement personnel. En effet, elle passe ses jours dans le confort de la Cité, entourée d'êtres qui semblent vouloir son bien. De plus, elle ne subit aucune contrainte physique, ce qui lui donne une fausse impression de liberté. Pourtant, on l'a vu, derrière l'apparente plénitude de vie de cet éden artificiel, se cache une profonde détresse humaine. Ainsi, depuis sa naissance, Éliisa est utilisée par Paul, le seul être humain qu'elle côtoie sur une base régulière, depuis la mort de Desprats, et qui constitue donc la totalité de son monde. En effet, ce dernier la considère comme sa « création » et n'hésite pas à la manipuler afin qu'elle s'investisse dans ses expériences génétiques. Sous l'influence sournoise de son père adoptif et amant, comblée par les commodités de la Cité, Éliisa est maintenue dans une sorte d'enfance psychologique qui constitue un obstacle à son indépendance. Néanmoins, l'absence de menace directe combinée à la facilité de l'insouciance l'amène à accepter cette demi existence. Afin de s'en libérer, Éliisa aura à effectuer le deuil symbolique de son enfance. Ainsi, elle devra s'extirper de cet état d'apathie dans

lequel l'ont plongée des années à se laisser porter par la volonté des autres, renoncer à son confort en osant défier l'autorité et, enfin, choisir de vivre sa vie comme elle l'entend.

2.2.1 La prise de conscience laborieuse d'Élisa ou la résistance au changement

Née et élevée dans la Cité, la jeune Élisa ne vit que pour Paul et son Projet eugénique. Manipulée par ce dernier, Élisa est aussi bien installée dans la sécurité que lui apportent les commodités de la Cité que dans le confort moral de celui qui se laisse porter par les décisions de l'autorité en place. Afin de sortir de sa torpeur, la jeune fille devra réaliser que la situation est problématique. Pour ce faire, elle sera d'abord aidée par Richard Desprats, son « Grand-Père », puis par Sibylle Horner, la dernière survivante des contemporains de Paul.

Le premier obstacle à la prise de conscience d'Élisa est l'homme qu'elle prendra d'abord pour son père, mais qui est plutôt le généticien qui l'a créée, et qui deviendra ensuite son amant. En effet, Paul est obsédé par ses recherches et il n'hésite pas à instrumentaliser des êtres humains pour arriver à ses fins. En tant que sa création, Élisa ne fait pas exception et son père adoptif commence très tôt à profiter de son autorité, dans le but d'inciter l'enfant à s'investir totalement dans le Projet :

Il faut attendre qu'ils soient prêts, Dehors. Nous, dans les Cités, nous sommes les dépositaires d'un trésor, Élisa. La connaissance. Les sciences, les arts, la sagesse de l'humanité. Nous sommes les gardiens. Toi et tes descendants, vous serez les gardiens. Vous surveillerez les gens de l'Extérieur et vous continuerez mes recherches. C'est très important, Élisa. Tu dois beaucoup apprendre, beaucoup travailler, ma chérie. (SC, p. 36-37)

Ici, Paul justifie ses actes répréhensibles envers les habitants de l'Extérieur ainsi que son absence d'implication dans la résolution de certains de leurs problèmes. De plus, il pousse Élisa à suivre la même voie en l'aveuglant avec de beaux principes. Lorsque Élisa grandit et commence à être un

peu moins malléable, Paul n'a pas de scrupules à lui mentir et à lui cacher d'importantes informations afin de conserver l'emprise qu'il a sur elle : « À l'Extérieur, le polygène de la régénération s'est retrouvé lié, pour une raison ou une autre, à un gène causant le vieillissement accéléré. " J'ai éliminé les embryons, Élisabeth, dès que j'ai compris ce qui se passait " » (SC, p. 54). Or, Élisabeth découvrira, des années plus tard, que Paul a plutôt laissé ces enfants à eux-mêmes, les condamnant ainsi à un bien triste sort. En grandissant et en se développant cognitivement, Élisabeth devient plus alerte et Paul commence à perdre patience devant les questions dérangeantes de sa pupille, autrefois si facile à manipuler :

Et depuis un an elle travaille là-dessus, sans succès. Toutes les tentatives pour éliminer le gène indésirable se sont révélées vaines. Quelquefois, il lui semble qu'elle n'a pas toutes les données nécessaires, que quelque chose lui échappe. Mais Paul a haussé les épaules lorsqu'elle le lui a dit : " Tu sais tout ce que tu as besoin de savoir. [...] " Et il a coupé la communication. (SC, p. 54)

En effet, la mégalomanie de Paul a commencé à lui faire perdre l'esprit et il manque de subtilité dans son entreprise de désinformation envers sa protégée. Aussi, n'hésite-t-il pas à devenir plus ostensiblement contraignant. D'ailleurs, lorsqu'il apprend que Sibylle est entrée en communication avec la jeune femme, il lui coupe complètement l'accès au laboratoire de cette dernière. Néanmoins, Élisabeth n'est pas prête à admettre que la situation est problématique, car cela impliquerait qu'elle doive poser des gestes afin de changer les choses, ce qui la forcerait à sortir de sa zone de confort.

Aussi, le second obstacle à la prise de conscience d'Élisabeth est-il le plus difficile à surmonter, puisqu'il se trouve en elle-même. Effectivement, son manque de maturité et sa peur du changement la poussent à nier l'évidence. Elle choisit donc d'accepter d'être maintenue dans une certaine ignorance par Paul :

Élisa a quinze ans et regarde sur ses écrans toutes ces Élisas passées : aujourd'hui, Paul lui a solennellement confié un code d'accès personnel à la Cité, qui lui permet d'interroger directement les banques mémorielles. Quelques heures plus tard, elle se rend compte qu'elle ne peut pas demander n'importe quoi à la Cité. Après réflexion, elle trouve cela normal. (SC, p. 38)

Ici, Paul donne juste assez de liberté à la jeune fille pour qu'elle se sente en confiance et cela fonctionne, car celle-ci a décidé de ne pas questionner la censure effectuée par son créateur. Avec le temps et en dépit de ses déceptions personnelles, Élisa persiste à légitimer le comportement de Paul et son maintien du statu quo :

Une fois de plus, elle se demande si elle n'aurait pas dû insister, il y a un an, pour avoir un enfant quand même. Mais aussitôt elle se reprend. Non, elle n'avait pas le droit. Elle comprend très bien les arguments de Paul. Elle n'allait pas gaspiller ses gènes pour produire avec lui un enfant dépourvu de capacité de régénération, puisque le trait est récessif : si les deux parents ne l'ont pas... (SC, p. 53)

Plus tard, alors que Sibylle tente d'exposer la réalité à la jeune femme concernant l'état du monde et de la Cité, celle-ci refuse d'ouvrir les yeux : « Élisa l'interrompt ; elle ne veut pas d'autres détails, elle ne veut pas que les années commencent à se déplier en une véritable durée, à être autre chose que des chiffres [...] » (SC, p. 60). Élisa ne consent pas à assumer la réalité, et par le fait même, à assumer son inaction face à celle-ci. Elle préfère le caractère abstrait des chiffres, car il facilite le détachement émotionnel qui lui est nécessaire afin de continuer à vivre de manière insouciante. Du reste, la réaction d'Élisa, lorsqu'elle apprend les horreurs que Paul a commises lors de ses expériences avec les gens de l'Extérieur, porte à réfléchir sur la manière dont notre société ferme les yeux devant la souffrance d'autrui : « Elle ne veut plus penser, c'est trop douloureux. Elle rallume les écrans et se replonge dans la contemplation des souvenirs de Paul, des secrets et des mensonges de Paul » (SC, p. 72). Face à un savoir difficile à supporter, Élisa choisit de fuir dans le divertissement. Néanmoins, elle parviendra à s'extraire de son inertie, avec un peu d'aide.

Richard Desprats, ancien ami de Paul, ne semble pas approuver les méthodes de celui-ci. C'est peut-être la raison pour laquelle il commencera très tôt à préparer la jeune Élisabeth à sa libération, à l'insu de Paul. Durant l'enfance d'Élisabeth, Desprats lui sert de grand-père et c'est lui qui prend soin de la fillette au quotidien. Il profite donc de ce rôle et entreprend d'éveiller la petite fille à ce qui l'entoure, mais sans la brusquer, à l'aide des histoires qu'il lui raconte à l'heure du coucher : « Il ne fallut pas tellement longtemps à Élisabeth pour comprendre : les histoires de Grand-Père l'avaient préparée. Grand-Père était une machine. Et Gil, Marianne, Pierre, Sandra, tout le monde était une machine. Même Papa était une machine » (SC, p. 17). Grâce à ses contes, Desprats s'assure aussi que la fillette sera prête à quitter la Cité lorsque cela sera nécessaire :

Elle connaissait l'histoire par cœur : c'était la petite fille qui habitait un château enchanté où tout le monde dormait. Il n'y avait là que des machines, même si elles faisaient tout ce que désirait la petite fille. Un jour, les machines s'arrêtaient, et la petite fille voyait une grande porte s'ouvrir et elle allait *Dehors*.

En général, arrivé à cette partie de l'histoire, Grand-Père ne racontait plus vraiment ; il posait des questions, et si Élisabeth ne pouvait pas répondre, il appuyait sur des touches et des écrans s'allumaient, avec des images du *Dehors* (*l'Extérieur*, ou la *Surface*, comme il disait aussi). [...] Et il y avait des gens, qu'on voyait toujours de loin, et Grand-Père arrêtaient alors l'image en disant : « Mais la petite fille n'est pas assez grande pour aller voir les gens. Elle ira quand elle sera grande. » Et Élisabeth savait alors, non sans une certaine inquiétude délicate, que la petite fille s'appelait sûrement Élisabeth, et que l'histoire n'en était pas vraiment une. (SC, p. 9-10)

Élisabeth comprend donc, petit à petit, qu'elle devra éventuellement quitter la Cité et la vie qu'elle connaît. Cet apprentissage se fait en douceur, ce qui favorise une meilleure acceptation de la situation tout en prévenant un trop grand choc. Cependant, la mort de Desprats interrompra prématurément ses enseignements et laissera Élisabeth dans le besoin d'un nouveau mentor.

Ayant été témoin de la démence tardive de la mère de Paul, Sibylle Horner sait en reconnaître les premiers symptômes lorsqu'ils apparaissent chez celui-ci. Craignant pour la sécurité d'Élisabeth, elle essaie d'éveiller les soupçons de la jeune femme en lui posant les questions

que cette dernière refuse de se poser : « Et quant à ces recherches... Est-ce qu'il te rend compte de ses expériences à lui ? » (SC, p. 55) Ensuite, quand Paul coupe l'accès de la femme au laboratoire d'Élisa, Sibylle n'abandonne pas cette dernière. Elle sort plutôt de ses quartiers, par l'entremise de son ommach, ce qu'elle n'avait pas fait depuis près de deux décennies. Malgré la réticence d'Élisa, Sibylle persiste à la marteler de questions sur sa relation avec Paul : « Vous n'allez quand même pas continuer comme ça pendant des années ? reprend Sibylle. Ça fait combien de temps que tu n'as pas vu Paul en personne ? » (SC, p. 58) D'ailleurs, l'acharnement de Sibylle force Élisa à remarquer que quelque chose ne fonctionne pas : « Avec un petit tressaillement intérieur, Élisa pense soudain que personne ne l'a touchée depuis trois semaines. Et personne d'autre que Paul, depuis des années. Pourquoi cela lui paraît-il si étrange, tout à coup ? » (SC, p. 59) Quand Sibylle tente de faire connaître à Élisa l'étendue de son ignorance — de l'ignorance dans laquelle Paul l'a maintenue — l'agacement de cette dernière montre bien qu'elle commence à réaliser qu'il y a un problème, même si elle n'est pas encore prête à l'accepter : « — Élisa, quel âge a Paul, le sais-tu ? — Non, et alors ? dit Élisa sèchement, sur la défensive, et ennuyée de l'être » (SC, p. 59-60). En dépit de l'irritation de la jeune femme, Sibylle choisit de la confronter davantage, dans l'espoir de l'aider à se libérer du joug de Paul : « — [...] Tu ignores beaucoup, beaucoup de choses, Élisa, dit la voix douce de la machine qui est Sibylle. Sur la Cité, sur toi, et sur Paul aussi. Tu ne t'es jamais demandé pourquoi il ne t'a pas encore donné ton code d'accès total à la mémoire de la Cité ? » (SC, p. 62) Face à l'entêtement d'Élisa, Sibylle assume la tâche ingrate de critiquer ouvertement son comportement ainsi que celui de Paul : « — [...] Il te dit ce qu'il veut que tu saches. [...] — Mais tu as l'air de penser qu'il sait toujours ce qui est bon pour toi ! Tu n'as plus dix ans, Élisa ! Paul n'est pas Dieu le Père, omniscient, omnipotent. C'est un être humain, avec ses faiblesses, ses illusions, ses *erreurs* ! » (SC, p. 63) Enfin, lorsque la jeune femme admet la gravité de sa situation, Sibylle, en véritable figure prométhéenne, lui

fournit un moyen concret de découvrir la vérité : « " Mais qu'est-ce que je peux faire ? " murmure enfin Élisabeth, complètement perdue. La machine-Sibylle [*sic*] fouille dans une poche de son pantalon, en sort un papier plié en deux et le tend à Élisabeth : " Tu peux toujours demander à Paul l'accès total à la Cité. Mais au cas où il te le refuserait, pour une raison ou pour une autre, tu peux utiliser le mien " » (SC, p. 64).

2.2.2 La rébellion d'Élisabeth ou quand le changement est inévitable

À la suite de sa discussion avec Sibylle, Élisabeth n'est pas encore entièrement convaincue des mauvaises intentions de Paul, mais elle pose un premier geste concret dans le but de découvrir la vérité : « Élisabeth retourne dans sa tête plusieurs façons obliques de demander le code AT [accès total] à Paul, puis se reprend avec un sursaut ; quoi, est-elle en train de croire ce qu'a suggéré Sibylle ? Honteuse d'elle-même, elle appelle Paul et lui demande sans préambule : " Paul, je voudrais mon code d'accès total à la Cité " » (SC, p. 64). Cette première action est ambiguë, car on peut supposer que le dessein d'Élisabeth est de prouver que Paul lui donnera un code d'accès total, plutôt que de confirmer le contraire. Cependant, la réponse de Paul est négative et les doutes qui ont commencé à germer dans l'esprit de la jeune femme sont confirmés. Le processus d'émancipation d'Élisabeth peut maintenant passer de l'étape de la prise de conscience à celle de l'action, même si cette dernière n'est pas encore entièrement assumée :

Élisabeth reste un long moment à retourner entre ses doigts le bout de papier que lui a donné Sibylle. Non. Non. Il faut d'abord qu'elle parle avec Paul... Et pourtant, si Sibylle avait raison ? Si son ignorance l'empêchait d'aider Paul, le cas échéant ? Une seule chose. Une seule. Elle tape le code que Sibylle lui a donné et demande des renseignements sur la mort de Marquande de Styx [mère de Paul]. (SC, p. 65)

En utilisant le code d'accès de Sibylle afin d'accéder à une partie des informations que Paul lui cache, Élisabeth agit, pour la première fois de sa vie, contre la volonté de son créateur. Par la suite,

elle utilisera souvent le code de Sibylle afin d'en apprendre plus sur Paul mais, malgré toutes les désillusions que cela lui apportera, elle attendra d'être au pied du mur avant de renoncer à sa vie avec lui : « Quelque part dans sa tête, une idée essaie de se formuler, avorte, recommence, retombe. *Elle s'y accroche* : Paul...la Cité. Il la connaît mieux qu'elle. Il connaît mieux les ordinateurs qu'elle. Il sait s'en servir mieux... Il faut... Elle ne pourra rien faire tant qu'elle ne saura pas mieux... Il déjouera tous ses efforts pour... » (SC, p. 81. Nous soulignons.) Ainsi, ce n'est qu'après avoir réalisé la mort de Sibylle et la folie de son amant qu'Élisa se permet enfin de voir la réalité pour ce qu'elle est : Paul est dangereux et c'est possiblement lui qui a tué Sibylle. Élisa n'est pas encore totalement convaincue du danger, mais elle prend les moyens nécessaires pour découvrir ce qu'il en est réellement. Elle choisit donc d'affronter la vérité en se rendant dans les appartements de Sibylle et ce qu'elle y découvre est sans équivoque sur l'état mental de Paul : « Une main ouverte repose sur un accoudoir, inerte, la paume vers le haut : la main d'une très vieille femme. Les parois et les panneaux de contrôle brillent d'un éclat liquide. Sous le sang, les écrans sont remplis de neige électronique. Élisa s'enfuit en courant vraiment » (SC, p. 82). À la suite du meurtre brutal de Sibylle, il n'y a plus de retour possible. Élisa doit admettre que le problème est majeur, car sa vie est maintenant menacée. Avec l'aide de l'avatar de Desprats, qui était programmé pour se réactiver à la suite d'une mort violente, Élisa fuit enfin Paul et la Cité. Donc, même après avoir pris connaissance des horreurs perpétrées par Paul sur les habitants de la Surface et même en sachant qu'il la manipulait de manière éhontée, Élisa a attendu de craindre pour sa vie avant de réagir.

En fuyant la Cité avec Ostrer, l'avatar de Desprats, Élisa a fait le choix de la facilité, car elle n'a rien tenté pour arrêter Paul et ses expériences cruelles. Elle a naïvement pensé qu'il s'arrêterait de lui-même et qu'il mourrait. Elle a mis fin à sa propre implication dans le Projet,

mais elle n'a posé aucune action pour le forcer à faire de même. Lorsqu'elle revient près de la Cité où elle a grandi, Élisabeth apprend à quel point son inaction a permis à la situation de dégénérer. Paul est maintenant « [t]otalement, irrémédiablement fou » et il s'adonne à de nombreux meurtres atroces dans les communautés de l'Extérieur. « [Élisabeth] avait espéré que le retour à la Cité se ferait dans la tristesse, mais dans la paix. Après plus de quatre ans, elle avait fini par pouvoir penser à Paul avec une sorte de calme. À force de l'imaginer mort, il était mort. Et maintenant il est vivant. D'une vie plus affreuse que toute mort. Et qui tue. » (SC, p. 108) En effet, Élisabeth réalise que les pratiques abusives de Paul ne s'arrêteront pas d'elles-mêmes. Elle a voulu croire que parce qu'elle avait cessé d'y penser, le problème avait cessé d'exister. C'est seulement après avoir été directement témoin des effets monstrueux des actes de Paul qu'elle comprend qu'elle ne peut plus fuir : « Il va falloir l'arrêter. Pas seulement la Cité. L'arrêter, lui. Le tuer ? Elle sent tout son corps qui se rétracte à cette pensée, mais elle se force à la regarder en face ; il ne se laissera sûrement pas arrêter gentiment » (SC, p. 108). Paul, à l'instar des grandes multinationales qui exploitent les peuples vulnérables et l'environnement, possède une puissance importante et seule une intervention d'envergure pourra être efficace contre lui.

Au moment où elle retrouve Paul, la vie d'Élisabeth n'est pas directement menacée, étant donné qu'il veut bien lui pardonner son incartade : « " Tu vas avoir beaucoup de choses à me raconter. [...] Ah, Élisabeth, nous allons avoir des choses passionnantes à faire ensemble ! Mais nous aurons tout le temps d'en parler à la Cité " » (SC, p. 127). Malgré cela, la jeune femme a franchi un point de non retour et elle ne peut plus le laisser continuer ainsi, cautionner ses actions. Elle est maintenant convaincue que ce qu'il fait est mal et, plutôt que de fuir comme autrefois, elle décide de l'affronter. Aussi, lorsque Paul menace d'emmener Judith avec lui dans la Cité pour ses expériences, Élisabeth refuse de le laisser faire. Dans cette situation, elle ne peut plus ignorer la

réalité : un être humain qu'elle connaît personnellement, pour qui elle a de l'affection, est directement menacé par le Projet de Paul :

Judith ? *Judith* ? Transformée en animal de laboratoire ? Un nœud de colère se gonfle dans la poitrine d'Élisa, rassemble ses forces ; la révolte est un feu soudain, qui chasse le brouillard où elle se sentait couler. " Attends. " [...] Elle cherche sa tunique ; sa main rencontre quelque chose de froid : la bouteille vide. D'un seul mouvement elle la brise par terre, se redresse en se retournant et saute à la gorge de Paul. (SC, p. 133-134)

C'est donc pour protéger autrui qu'Élisa a finalement mis fin à la folie de Paul, après toutes ces années. Cet acte irréversible lui permettra d'aller de l'avant dans son cheminement vers l'indépendance.

2.2.3 Élisa et la conquête de son libre arbitre ou l'acceptation du changement

Même avant la mort de Paul, Élisa entame un processus afin de se libérer des contraintes qui l'empêchent d'être maîtresse de son destin. L'un des premiers pas qu'elle doit faire vers l'acceptation du changement est l'acceptation des émotions qui y sont rattachées. En pensant à sa confrontation avec Paul, prévue pour le lendemain, la jeune femme refuse la facilité : « Elle se couche, mais le nœud d'angoisse ne se défait pas. Elle sait qu'elle pourrait contrôler son corps, effacer cette émotion, mais ce serait un mensonge. Non, il faut accepter cette angoisse, en examiner la cause, accepter d'être humaine. Elle l'a fait des centaines de fois depuis quatre ans » (SC, p. 110). De plus, inspirée par l'idée du libre arbitre, Élisa choisit d'assumer son désir pour Judith et de s'y abandonner : « Élisa touche le visage ardent tendu vers elle ; c'est ce qu'elle veut elle-même, être maîtresse de son propre destin ; elle ne peut pas le refuser à Judith » (SC, p. 122).

La seconde étape qu'Élisa franchit vers la maîtrise de sa vie, est celle de l'acceptation de la possibilité de faire des choix qui sont conformes à sa volonté et non à celle de ceux qu'elle perçoit

comme étant en position d'autorité. C'est ainsi que, malgré les conseils d'Ostrer, elle refuse de traiter Judith comme du bétail en manipulant ses pensées grâce à l'hypnose :

" Attends, Ostrer. " [...] " Ne lui dis pas... d'oublier, Ostrer. — Elle va tout raconter aux autres. " Élisabeth fait une pause, reprend en litali [langue de Judith] : " Dis-lui... Dis-lui de ne pas avoir peur, même si elle ne comprend pas tout ce qu'elle a vu. Et dis-lui de n'en parler aux autres que si elle pense qu'ils comprendront. " [...] [C]'est tout ce qu'elle peut, tout ce qu'elle consent à faire à Judith. (SC, p. 136)

Or, il semble que la confrontation d'Élisabeth avec le souvenir électronique de Desprats ait déclenché une modification dans son programme. L'ommach lui demande maintenant son avis et lui propose des choix, à la grande surprise d'Élisabeth : « " [...] Maintenant, il faut décider ce qu'on fait. " Elle le regarde avec un certain étonnement. N'est-ce pas déjà décidé ? " [...] Que préfères-tu ? " [...] La machine lui offre un choix. Est-ce vraiment un choix ? [...] " C'est à moi de décider ? " Il incline la tête sans rien dire » (SC, p. 136-137). Il aura donc fallu quatre ans et une situation exceptionnelle pour qu'Élisabeth consente finalement à s'impliquer dans la prise de décision. Elle a choisi de déprogrammer les machines de guerre de Malverde et de ne plus interférer avec la vie des habitants de l'Extérieur, maintenant qu'ils sont libérés de Paul. Malgré l'inconfort de l'incertitude, Élisabeth agit en fonction de ce qu'elle croit être juste : « Un enfant. Est-il possible que je t'aie fait un enfant ? Oh, ce sera dur, dur de ne pas chercher à savoir... Mais il le faudra. Plus jamais les écrans, plus jamais. Vous serez seuls. Vous serez libres » (SC, p. 141). Elle renonce donc à son propre enfant, afin de mettre un point final à l'influence de la Cité et de ses habitants sur les communautés de la Surface.

Maintenant que Paul est mort et que toutes les autres Cités ont été arrêtées, Élisabeth doit commencer à choisir de quelle manière elle veut vivre le reste de sa vie. De retour à la Cité, elle réalise le deuil qu'elle devra faire afin de voler de ses propres ailes :

Toutes les fibres de sa mémoire lui crient qu'elle est chez elle, qu'elle est rentrée à la maison. [...] Et il va falloir... sortir ? Ne plus jamais revenir ? Elle presse le pas avec colère ; quoi, la Cité l'a-t-elle conditionnée à ce point que la seule idée de devoir la quitter sans espoir de retour la remplit d'angoisse ? (SC, p. 143)

C'est aussi de l'appréhension qu'elle ressent lorsque Desprats lui annonce que son programme se termine et que ce sera désormais à elle seule de prendre les rênes de sa vie :

" Mon travail est terminé, Élisabeth. " [...] " Où va-t-on après ? — Je ne sais pas, Élisabeth. Je m'arrête ici. " Il va la laisser seule, alors ? [...] Elle a peur. Rester seule. Dehors ? Mais il a sûrement prévu quelque chose pour elle. " Où dois-je aller ? — Je ne sais pas Élisabeth. C'est à toi de décider. [...] " Pourquoi ? — Parce que maintenant, tu peux décider. " (SC, p. 144)

Après mûre réflexion, la jeune femme comprend que s'en remettre à autrui pour les décisions était bien un choix qu'elle avait fait, en dépit de l'illusion qu'elle avait de ne pas être impliquée. Elle réalise aussi qu'il est souvent impossible de prévoir toutes les conséquences de ses choix et que, finalement, ce qui importe c'est d'être conscient et d'assumer « *qu'on peut se tromper* » (SC, p. 148). Pleine de ses récentes certitudes, Élisabeth décide de se lancer dans l'inconnu de sa nouvelle vie : « Et elle, quel pari va-t-elle faire ? » (SC, p. 148) C'est ainsi qu'elle fonde Bois-du-Lac, une communauté peuplée de ses nombreux enfants : « Le bébé n'a pas crié ; ses jambes et ses bras remuent dans l'eau comme s'il flottait encore dans le fluide amniotique, derrière la paroi translucide du ventre artificiel. [...] Elle considère un instant le petit corps dodu. Le premier bébé du Projet. » (SC, p. 149)

L'usage de la violence étant commun aux deux processus de changement social analysés dans ce chapitre, cela porte à réfléchir sur les options qui s'offrent aux populations opprimées quant aux actions à poser dans le but de modifier leur situation. En dépit des difficultés rencontrées par les personnages lors de leurs actions révolutionnaires, ces dernières mèneront, à plus ou moins long terme, à des sociétés améliorées. Ces nouveaux cadres sociaux constituent

d'ailleurs la troisième constituante du cycle narratif utopique : l'amélioration obtenue ou la situation eutopique.

CHAPITRE 3

DE DEUX SITUATIONS EUTOPIQUES DANS *LE SILENCE DE LA CITÉ* ET *CHRONIQUES DU PAYS DES MÈRES* : LA VIE DANS LA COMMUNAUTÉ DE BOIS- DU-LAC ET AU PAYS DES MÈRES

Dans ce chapitre, nous nous pencherons sur les situations romanesques qui résultent des deux processus d'amélioration analysés dans le chapitre précédent. Les deux œuvres du corpus mettent en scène des sociétés améliorées, semblables en plusieurs points à celles illustrées dans les utopies classiques publiées entre le début du XVI^e siècle et la fin du XIX^e siècle. Effectivement, à l'instar de leurs homologues traditionnelles, ces collectivités imaginaires sont plutôt eutopiques, c'est-à-dire qu'elles paraissent globalement meilleures que la société dans laquelle elles ont été produites. Alors que le récit dystopique fait office de mise en garde, en montrant ce qui pourrait advenir si le monde poursuivait son évolution sans modifier sa trajectoire, l'utopie traditionnelle ou classique critique la société réelle en la plaçant devant un

« modèle idéal » où règne une « parfaite harmonie⁴³ ». Dans ce type de récit, ce qu'Alexandre Cioranescu appelle la « critique sous-jacente des circonstances réelles » s'appuie donc sur l'antinomie entre les mondes réel et fictif, car, selon lui, « ce n'est pas pour s'amuser que l'on invente des mœurs et des institutions différentes⁴⁴ ». Qui plus est, selon Louis Marin, la « représentation de la Cité parfaite, le tableau de ses mœurs, de ses institutions et de ses lois, parce qu'il est tableau et représentation, trouve un référent négatif dans la société réelle et fait émerger une conscience critique de cette société⁴⁵ ». Aussi sera-t-il question ici, comme dans le premier chapitre consacré aux communautés dystopiques, de système social et donc, du registre iconique du texte. Dans le but de mieux comprendre les mécanismes de la critique sociale qui sous-tend la trame narrative, il sera donc pertinent d'examiner en quoi la communauté de Bois-du-Lac et le Pays des Mères diffèrent de la société actuelle ainsi que de leurs précurseurs dystopiques. Enfin, il sera tout aussi intéressant d'identifier les ressemblances entre cette dimension du corpus et les récits utopiques classiques, ce qui nous permettra d'entrevoir certaines des apories de ces derniers.

3.1 Modération

Dans son texte canonique, Thomas More « préconise une existence dont la frugalité et la simplicité n'appellent pas l'accroissement de production qu'entraînerait la technique⁴⁶ ». C'est, en quelque sorte, sa réponse critique à la société britannique de son époque, axée sur le développement de même que sur l'expansion du pouvoir et du territoire. De la même manière, les récits utopiques qui suivront opposeront des modèles de vie pastorale à l'industrialisation

⁴³ TROUSSON, Raymond, *D'Utopie et d'Utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 33.

⁴⁴ CIORANESCU, Alexandre, *L'avenir du passé : utopie et littérature*, Paris, Gallimard, 1972, p. 24.

⁴⁵ MARIN, Louis, *Utopiques : jeux d'espaces*, Paris, Éditions de Minuit, 1973, p. 110.

⁴⁶ Raymond Trousson, *op. cit.*, p. 56.

grandissante, des systèmes imaginaires à saveur socialiste face à la montée du capitalisme ainsi que, plus récemment, des écotopies en réponse aux problèmes environnementaux liés à la croissance de l'industrie. La question que posent ces productions littéraires est celle des conséquences sociales d'une expansion inconsidérée. Il n'est donc pas étonnant de constater la présence, dans un corpus écrit à une époque où le développement est en effervescence, de deux systèmes sociaux proposant des alternatives à une croissance exponentielle.

3.1.1 Simplicité volontaire et culture de l'indépendance au Pays des Mères

Consécutivement aux bouleversements amenés par la révolution de Judith et des femmes libres, l'ère des Chefferies a fait place à celle des Harems, tout aussi phallocratique. Puis, les femmes se sont finalement emparées de la totalité du pouvoir, ce qui a marqué le début de l'époque des Ruches, troublée par d'incessantes querelles intestines. Enfin, à la suite du message de paix de la prophète Garde, les Capteries, ou Familles, ont graduellement remplacé les Ruches, permettant l'établissement du Pays des Mères et son évolution jusqu'au moment de l'action principale des *Chroniques du Pays des Mères*, près de cinq siècles plus tard.

Contrairement aux habitants de Bois-du-Lac, ceux du Pays des Mères sont les descendants des survivants du Déclin qui n'ont pas bénéficié de l'abri des cités souterraines. Leurs ancêtres ont dû évoluer dans un environnement rendu hostile par les catastrophes nucléaires et climatiques résultant du mode de vie des « fous du Déclin⁴⁷ ». Ils ont donc directement subi les conséquences de tels bouleversements, ce qui explique l'existence, dans leur société, d'une certaine crainte

⁴⁷ VONARBURG, Élisabeth, *Chroniques du Pays des Mères*, Beauport, Alire, 1999, 625 p., p. 296. Les références ultérieures à cet ouvrage seront indiquées dans le texte, entre parenthèses, après l'extrait cité.

concernant la technologie et la surexploitation des ressources naturelles, jadis omniprésentes. Plusieurs siècles après les funestes événements, les citoyens du Pays des Mères doivent vivre dans un milieu naturel appauvri par les hommes du Déclin, qui ont « fini d'épuiser les mines en surface, comme bien d'autres ressources » (PDM, 296). De plus, l'intégrité génétique de tous les êtres vivants est menacée par la contamination radioactive émanant des Mauterres. Étant toujours confrontés aux effets néfastes des grands bouleversements, ils entretiennent une méfiance considérable face à l'exploitation des ressources allant de pair avec le développement. Les valeurs prônées au sein du Pays des Mères sont donc l'autonomie et la sobriété, alors que le luxe et l'asservissement qu'il entraîne sont frappés d'anathème.

Dès l'enfance, les petites mosta du Pays des Mères apprennent qu'il n'est pas acceptable de chercher à s'approprier quoi que ce soit. Lorsque Lisbeï se révolte devant le décès probable de sa chère Tula, victime de la Maladie, les adultes la réprimandent : « C'était très, très vilain de parler ainsi, Lisbeï était une égoïste de vouloir garder Tula pour elle (l'égoïsme, une des fautes principales à la garderie !) » (PDM, p. 18) Devant le drame vécu par la fillette en raison de son amour pour Tula, les représentants de l'autorité ne voient que les travers de l'égoïsme, ce qui montre bien l'inadmissibilité sociale de ce trait de caractère. Le désir de possession est jugé inadéquat par l'ensemble de la population du Pays des Mères, en particulier dans les régions traditionnalistes : « *des livres — un luxe extravagant pour des gens de Litale ! [...] Posséder personnellement des livres, passe encore, mais des romans ! Des romans d'aventures !* » (PDM, p. 123) À l'instar de plusieurs utopies narratives classiques, cet aspect du texte de Vonarburg questionne la notion de propriété individuelle au sein d'une collectivité ainsi que les inégalités qui peuvent en découler. Selon Pierre-François Moreau, malgré la diversité des récits utopiques des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, en ce qui a trait aux biens personnels, « la leçon demeure la

même : il faut empêcher le luxe pour limiter les différences entre les hommes⁴⁸ ». Or, si les possessions privées sont rares au Pays des Mères, c'est qu'elles ne sont pas nécessaires. Effectivement, les besoins essentiels, tels que le logement, la nourriture, les vêtements, les soins de santé et l'éducation, y sont comblés par un système de « gestion sociale des biens⁴⁹ ». D'ailleurs, tout comme dans les utopies traditionnelles, chaque membre de la population du Pays des Mères a le devoir de participer aux corvées collectives de manière quotidienne et organisée, ce qui assure une certaine équité. À « Béthély, vers une douzaine d'années, les petites Vertes sav[ent] déjà ce qu'elles f[oi]nt le mieux et elles [ont] en général appris à aimer leur spécialité, même si elles se partager[ont] toute leur vie entre diverses tâches tous les trimestres, ou toutes les années » (PDM, p. 254). Ce qui est mis en relief par ce modèle sociétal, c'est non seulement l'égalité entre les hommes et le droit inné de chacun à des conditions de vie décentes, mais aussi les responsabilités qui s'ensuivent. Pas de milieux socio-économiques favorisé ou défavorisé au Pays des Mères, pas de propriétaires fortunés ni de sans-abris. Pas non plus de citoyens qui se tuent à la tâche, alors que d'autres peuvent se permettre le luxe de l'oisiveté. Tous savent lire et écrire, mangent à leur faim et sont décemment vêtus, ce qui garantit un minimum de dignité humaine pour chacun. Le décalage est évident avec l'état de la société actuelle où l'écart entre riches et pauvres se creuse toujours davantage, où certains ont accès à suffisamment de nourriture pour souffrir d'obésité morbide alors que d'autres succombent à la malnutrition. Le texte soulève donc la question de la possibilité d'une distribution équitable des richesses et des tâches au sein d'une société. Au Pays des Mères, cette possibilité s'appuie sur l'implication équivalente de tous les citoyens dans la production des moyens de subsistance, mais aussi sur des mesures

⁴⁸ MOREAU, Pierre-François, *Le récit utopique : droit naturel et roman de l'État*, Paris, Presses universitaires de France, 1982, p. 52.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 67.

d'économie des ressources. Ainsi, à l'aversion pour l'excès se joignent un contrôle serré de l'expansion et une grande valorisation de la souveraineté alimentaire, matérielle et technique.

Grâce aux découvertes sporadiques d'objets et d'écrits scientifiques datant de la période antérieure au Déclin, les habitants du Pays des Mères bénéficient de connaissances considérables dans quelques domaines, tels que l'insémination artificielle et l'électricité, tandis que leur mode de vie reste principalement rustique. Cette contradiction met en relief l'importance du contrôle effectué sur le développement au sein de cette société. D'ailleurs, selon Irène Langlet, cette : « combinaison de la société pastorale et des techniques perfectionnées donne forme à l'écriture d'une histoire future qui redoute les machines et les utilise avec parcimonie⁵⁰ ». En effet, au Pays des Mères, chaque possibilité de progrès est soigneusement examinée, d'abord en conseil restreint, puis devant les Assemblées régionales et nationales, avant d'être approuvée ou rejetée. De plus, la modération est si bien ancrée dans les mœurs du pays, qu'il n'est pas rare qu'une collectivité choisisse de ne pas utiliser une nouvelle technologie, malgré son autorisation par l'Assemblée des Mères. Ainsi, si certaines Familles font usage de l'électricité, à Béthély « *[p]resque tout se fait à la main. Depuis une vingtaine d'années, elles ont l'énergie hydraulique (pourtant réservée aux seuls ateliers); mais pas d'électricité, comme dans toute la Litale, bien qu'une rivière coule près de la Capterie* » (PDM, p. 26). Ce choix de la simplicité et de la stabilité du mode de production des biens essentiels est assez représentatif des « politiques économes du Pays des Mères » (PDM, p. 246). Cet état d'esprit, issu de la crainte de répéter les erreurs du passé, est entretenu par une grande valorisation sociale de la retenue, comme l'illustre

⁵⁰ LANGLET, Irène, *La science-fiction. Lecture et poétique d'un genre littéraire*, Paris, Armand Colin Éditeur, 2006, p. 184.

ce dicton répandu : « Si on s'en est passé pendant les Ruches, on peut continuer à s'en passer. » (PDM, p. 251)

Un tel discours populaire montre bien la cohésion de l'opinion collective face au progrès et à l'excès. Aussi règne-t-il, au Pays des Mères, une véritable culture de la frugalité, elle-même supportée par une culture de l'indépendance. Ainsi, « chaque Famille d[o]it essayer d'être aussi autonome que possible pour tout ce qui ne concern[e] pas la reproduction, c'[est] la tradition établie depuis le début du Pays des Mères, pour la nourriture d'abord, bien sûr, mais aussi pour tout le reste » (PDM, p. 250). Ce régime d'autonomie a l'avantage de limiter les excès de manière naturelle, puisque chaque communauté doit s'en tenir le plus possible aux ressources dont elle dispose localement. De plus, étant directement tributaires et seules responsables des richesses de leur territoire, les Familles du Pays des Mères sont moins enclines à les épuiser. Pour ce qui est des denrées et objets utilitaires non disponibles à l'intérieur de leur localité, les habitants du Pays des Mères s'appuient sur le « système séculaire du troc », qui favorise des échanges équitables puisqu'il repose « sur des valeurs déterminées depuis longtemps » (PDM, p. 379). Contrairement à un système pécuniaire, le troc implique des valeurs établies selon des critères concrets, tels que la quantité de matière, de matériel ou de travail, plutôt que sur des spéculations boursières. Cette méthode d'échange ne favorise ni l'enrichissement personnel ni l'établissement de grandes puissances économiques puisqu'elle ne permet pas le profit. D'ailleurs, dans le texte, la majorité des habitants est d'avis « qu'une monnaie commune serait un pas irréversible vers un centralisme, une bureaucratie et des dépendances que le Pays des Mères essa[ie] d'éviter depuis sa création. C'[est] ce qui [a] en partie conféré sa puissance à Wardenberg au temps des Harems, par exemple » (PDM, p. 378). Afin d'éviter un nouveau Déclin, le Pays des Mères a donc choisi de modérer le développement et l'exploitation des ressources qu'il impliquerait. Pour ce faire, ses citoyens

cultivent un mépris du luxe et tentent de se contenter de ce qui leur est accessible. Cela n'est pas sans faire réfléchir aux travers du système capitaliste et de la mondialisation qui ont cours dans la société actuelle. En effet, ces modes de fonctionnement, à l'évidence, permettent, voire favorisent, d'importantes inégalités sociales, mais ont-ils le potentiel de permettre une distribution équitable des ressources ? Par exemple, est-il possible aujourd'hui, pour une entreprise commerciale, de rester compétitive et viable, au sein d'un marché d'échelle planétaire, sans sacrifier morale et environnement ? La forte compétitivité du régime commercial actuel favorise-t-elle les pratiques douteuses, telles que l'exploitation d'enfants sous-payés et les tentatives d'esquive de normes environnementales trop coûteuses ? Enfin, les inégalités sociales sont-elles inhérentes à une économie libérale ?

3.1.2 Vie pastorale et ascétisme à Bois-du-Lac

À la suite d'un long et laborieux processus d'émancipation face à sa vie dans la Cité, Élisabeth a choisi de fonder une communauté à l'Extérieur, au cœur des Mauterres, à l'abri des populations locales qui évitent ces dernières. Cette microsociété, qu'elle baptise Bois-du-Lac, est constituée des enfants qu'elle conçoit en série dans les incubateurs de la Cité, à partir de ses propres gènes.

Ayant expérimenté les souffrances que peut entraîner une utilisation excessive des artifices de la technologie, Élisabeth tente « de ne faire en rien ressembler le village à la Cité ». Elle a donc conçu des « maisons de bois » dont l'intérieur — « plancher de bois ciré, vaste cheminée de pierre et de briques, peaux et fourrures par terre, gros meubles solides et rustiques » (SC, p. 170) — est bien moins sophistiqué que celui de la Cité. D'ailleurs, elle s'assure que les enfants de Bois-du-Lac soient « habitués à un mode de vie économe, voire austère » (SC, p. 170). Le

contraste avec le consumérisme et la recherche du luxe qui ont cours dans la société actuelle est évident. Le mode de vie qu'a choisi Élisabeth pour sa communauté nécessite une implication importante des citoyens dans leur propre subsistance, comme en témoignent « les arbres jaunissants du verger, le grand jardin, l'étable, la basse-cour; plus loin la forêt à moitié apprivoisée depuis quinze ans » (SC, p. 171). Contrairement aux habitants de la Cité, Élisabeth et ses enfants sont en contact avec les ressources qui leur permettent de vivre et ils doivent travailler afin de les exploiter. Ils mènent ainsi une existence plutôt pastorale et en harmonie avec la nature, qu'ils sont plus en mesure d'apprécier que les habitants d'une cité technologique souterraine : « Elle contemple le ciel, les arbres, elle goûte l'air calme, un peu frais, et sent un sourire de contentement lui monter aux lèvres. Une belle journée d'automne. Les tâches de la journée s'égrènent dans sa tête, confortables dans leur familiarité. Déjeuner. Traire les vaches » (SC, p. 169). Cette situation attire l'attention sur les bénéfices d'un mode de vie bucolique, en mettant de l'avant le charme et la douceur d'une telle existence. Le modèle illustré par Bois-du-Lac et la manière dont il s'éloigne du modèle urbain — celui de la Cité ainsi que celui qui est répandu dans le monde actuel — ne sont pas sans mettre de l'avant le caractère artificiel de tels modes de vie. Comment faire le lien entre la crème hydratante et la pollution due à l'exploitation des matières fossiles qui la composent ? Comment se soucier de cela, alors que le marché actuel est conçu de telle sorte que les produits de consommation semblent être apparus spontanément sur les tablettes où ils sont facilement accessibles ? Peut-on supposer qu'une ignorance croissante de ce qui est naturellement à la base de la vie favorise une consommation moins consciente et moins éthique des ressources naturelles ? Voilà plusieurs questions que soulève la mise en scène d'un cadre de vie pastoral. De plus, l'essentiel de la leçon tient au fait que c'est par choix qu'Élisabeth vit dans une grande sobriété, car elle possède les moyens de produire des conditions de vie nettement

plus sophistiquées. Il est donc question, ici, de simplicité volontaire, du refus des artifices de la technologie et de leurs effets néfastes sur l'homme.

Cette facette du village de Bois-du-Lac s'apparente aux utopies classiques, car c'est la Raison qui permet à ses habitants de renoncer à la facilité afin d'évoluer en symbiose avec leur environnement. D'ailleurs, même si elle consent à utiliser la technologie de la Cité, c'est avec parcimonie et moult précautions qu'Élisa le fait. Aussi, les enfants n'apprennent-ils l'existence de cet endroit que lorsque la génération initiale, âgée de sept ans, nécessite l'usage du laboratoire pour le premier changement de sexe. De plus, Élisa compte bien limiter cette utilisation au strict minimum : « Plus tard vous apprendrez à le faire sans les machines, mais pour la première fois, les machines vont vous aider. " Et elle espère bien qu'elle n'aura pas à se servir trop souvent ainsi de la Cité » (SC, p. 156). Malgré son rapport ambigu avec la technologie — si familière et rassurante lors de son enfance, mais dont elle a peu à peu compris les dangers —, Élisa adopte une attitude raisonnable face à cette dernière : « " Pourquoi on ne se sert pas des écrans de la Cité ? " [...] " Parce que ce n'est pas nécessaire, dit Élisa avec calme. [...] Vous ne devez pas vous en servir pour espionner les gens de l'Extérieur. [...] La Cité ne doit pas être utilisée de cette façon. L'entraînement au changement et les livres, et c'est tout » (SC, p. 163-165). Plutôt que d'user des moyens techniques dont elle dispose sans discernement, la fondatrice de Bois-du-Lac fait le choix de la modération. Cette perspective lui permet de réfléchir aux bons et aux mauvais usages de la connaissance. C'est ainsi qu'elle se refuse à profiter de son avantage technologique dans le but de surveiller des êtres humains. Elle choisit donc l'éthique plutôt que la facilité, ce qui contraste avec l'attitude qui avait cours dans la cité de son enfance. Cette divergence met en relief celle qui existe aussi entre le village de Bois-du-Lac et la société actuelle, en ce qui a trait à la croissance des technologies. En effet, si, dans le monde actuel, d'aucuns prônent une réflexion

morale sur certaines pratiques, telles que le clonage et l'acharnement thérapeutique, la vie quotidienne d'une partie de la population des pays développés montre bien le besoin de questionnement face au progrès technique. L'utilisation de produits jetables, de pesticides chimiques et de combustibles fossiles sont autant d'exemples de situations où le citoyen d'aujourd'hui a l'occasion de favoriser la facilité amenée par le progrès au détriment de l'éthique. De son côté, en limitant l'utilisation de la technologie et en préconisant une existence pastorale, Éliisa a favorisé la mise en place d'une relation harmonieuse entre l'homme et son environnement au sein de sa collectivité.

3.2 Harmonie

À une actualité et à une Histoire marquées par les nombreux conflits violents, les récits utopiques classiques opposent un « monde [imaginaire] parfaitement harmonieux⁵¹ ». Dans ces univers, c'est le bon usage de la Raison qui favorise l'harmonie sociale, en organisant la collectivité de manière à ce que tout soit « à la meilleure place possible⁵² ». La « notion de loi » est donc primordiale en Utopie, car elle régit les comportements humains. Or ce qui différencie le système législatif illustré dans les utopies littéraires traditionnelles de celui qui règne dans le monde réel, c'est la perfection du premier. En effet, le rêve d'« harmonie absolue » de l'utopie repose sur le « mythe du souverain Législateur », dont le principe est de « tout prévoir, pour éviter la moindre incohérence, éliminer tout risque d'une quelconque présence centrifuge⁵³ ». C'est donc un modèle où la Raison favorise une prévention presque absolue des conflits, d'où la possibilité de paix sociale. En réponse à la violence présente dans le monde actuel ainsi que, de

⁵¹ Raymond Trousson, *op. cit.*, p. 33.

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*, p. 115.

manières différentes, dans les sociétés dystopiques du corpus, les romans de Vonarburg mettent en scène de nouveaux modèles, inspirés de l'harmonie utopique classique.

3.2.1 Ordre, obéissance civile et pacifisme au Pays des Mères

Ayant évolué à partir de sociétés marquées par les guerres, le Pays des Mères possède une mémoire collective hantée par les horreurs engendrées par celles-ci. En effet, les prédictions que Manilo avait faites à Judith, lors de la révolution des femmes libres, se sont réalisées et le refus de cette dernière d'envisager une entente pacifique a déclenché une escalade de la violence, qui a perduré bien au-delà de la victoire des femmes sur leurs ennemis masculins. Une fois installé, le cycle persistant de conflits armés n'a pu être interrompu que par une sorte de *deus ex machina* : l'intervention de Garde, la fille de la déesse créatrice Elli, selon les croyances d'une partie de la population de l'ère des Ruches. À partir de ces événements, les habitants du jeune Pays des Mères ont multiplié les mesures de contrôle de la brutalité, jusqu'à son élimination presque complète et « de l'herbe [recouvre à présent] les anciennes fortifications devenues pâturages » (PDM, p. 69). Forts de leurs apprentissages des erreurs du passé, ils ont construit une société où règnent l'ordre et la mise en valeur de la paix, tout comme un système de règles leur permettant de supprimer toute menace à l'harmonie collective.

Qui dit harmonie, dit ordre et régularité. À l'instar d'un mécanisme d'horlogerie, la vie dans chaque Capterie du Pays des Mères est composée de rouages savamment disposés et entretenus. Ainsi, à Béthély, « tout [es]t bien organisé [...], la gestion des nouvelles dotta [enfants sortis des garderies] comme le reste : il y [a] des listes établies à l'avance » (PDM, p. 105). Tout est donc systématiquement planifié et chacun doit consentir à prendre sa place au sein du

mouvement harmonieux de la collectivité. Grâce à la perfection de l'organisation de la vie quotidienne, les habitants de chaque ville se confondent en :

un seul grand corps [...], un corps vivant animé par un souffle régulier : la première vague des travailleuses de l'aube, à six heures du matin, et la dernière, à neuf heures, les va-et-vient des trois services de chaque repas, le départ des travailleuses de l'après-midi et les courants contraires de la fin de journée, quand les dernières équipes de l'après-midi croisent celles de la soirée. Et enfin, vers dix heures, les dernières voix dans les couloirs, quand le grand corps de Béthély prend ses aises avant de s'endormir. (PDM, p. 70-71)

Cette image de la cité organique, dont chaque individu est comme une cellule, montre bien la cohérence du système de fonctionnement et la fluidité qui en résulte. Rien ne semble susceptible de menacer l'homéostasie de l'ensemble; aucune irrégularité n'est perceptible, car tout est à sa place et « toutes sembl[ent] savoir exactement où elles se trouv[ent], où elles [vont], ce qu'elles [o]nt à faire » (PDM, p. 57). Ayant une existence presque entièrement réglée à l'avance, les citoyens du Pays des Mères n'ont que peu d'occasions de se dissocier du tout et, encore moins, d'entrer en conflit avec la trajectoire de leurs pairs. Ce modèle n'est pas sans contraster avec le relatif chaos de la vie réelle, où certains évoluent selon leurs ambitions personnelles, entrant presque inévitablement en compétition avec autrui. Face aux rapports de rivalité engendrés par le marché du travail actuel, entre autres, le texte propose une alternative où la liberté individuelle cède le pas à une concorde absolue. Au même titre que la cité utopique traditionnelle, les Capteries sont des « univers essentiellement contraignants⁵⁴ » et ce dirigisme, en réduisant au minimum la liberté de chacun, limite les sources de conflit et force, en quelque sorte, l'harmonie. Cela porte à réfléchir sur la possibilité d'une paix sociale persistante dans un contexte où la liberté individuelle prime, comme c'est le cas dans la société actuelle, mais aussi sur la pertinence et la moralité d'un étatsisme rigoureux. L'« absence du principe de liberté⁵⁵ » est, d'ailleurs, une critique

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ Alexandre Cioranescu, *op. cit.*, p. 32.

récurrente du modèle utopique classique et l'un des arguments réfutant sa prétention eutopique, la perfection de son système.

En plus d'être soigneusement guidées dans leur emploi du temps, les citoyennes du Pays des Mères se voient inculquer, dès l'enfance, des valeurs pacifiques. Elles apprennent donc très vite « la loi la plus importante » : « *On ne porte pas la main sur une sœur en Elli.* » (PDM, p. 111) Aussi, l'agressivité est-elle non seulement prohibée, mais elle est considérée comme l'ultime sacrilège et peu se risquent à en faire usage, de peur d'être ostracisées. D'ailleurs, Lisbeï est particulièrement bouleversée après son accès de violence incontrôlé envers une camarade : « Elle se rappelait la brûlure, et le soulagement éprouvé à cogner la tête de Méralda par terre; elle pensait au bruit de la tête de Méralda contre le sol, au sang sur les mains de Méralda, et elle se sentait comme une envie de vomir » (PDM, p. 111). Mis à part les épisodes isolés, la non-violence est si bien ancrée dans les mœurs du pays que ses habitantes ont peine à imaginer le monde autrement :

Comme l'écrasante majorité des gens au Pays des Mères, je n'ai jamais été vraiment menacée physiquement par une autre personne. [...] Imaginer dans ces Mauterres des groupes vraiment hostiles ! Qui refuseraient violemment le contact... J'essaie d'imaginer la mentalité de ces gens mais je suis sûre que je ne comprends pas (PDM, p. 554-555).

Cet état d'esprit est, sans contredit, bien différent de celui dans lequel les populations du monde actuel évoluent. En effet, la majorité des enfants de la société d'aujourd'hui possèdent une panoplie d'images mentales de la violence, celle-ci étant régulièrement représentée dans les médias.

3.2.2 Recherche de la sérénité à Bois-du-Lac

Au cours de sa vie dans la Cité, Éliisa a été victime et témoin de la violence de Paul, qui n'hésitait pas à traiter les gens de l'Extérieur comme du bétail, alors qu'il maintenait sa « fille » sous son joug. Afin de se libérer du pouvoir que son « créateur » exerçait sur elle, Éliisa a dû poser l'acte de violence ultime : le meurtre. Ancienne victime d'une relation inégalitaire qui a dégénéré, elle met tout en œuvre pour faire régner le respect et l'équité au sein de Bois-du-Lac. Pour ce faire, elle élabore un système de règles visant à éliminer les sources de conflit et à favoriser les rapports harmonieux entre les citoyens.

Contrairement à ce qu'elle a observé à maintes reprises dans la Cité, Éliisa refuse de traiter les habitants de l'Extérieur comme des êtres inférieurs : « Vous ne devez pas vous habituer à regarder comme si c'était un jeu, et sans qu'ils le sachent, les gens parmi lesquels vous aurez à vivre. Ce ne sont pas des bêtes curieuses. Voir sans être vu, de loin, et voir des choses que vous ne verriez même pas si vous étiez parmi ces gens, c'est malhonnête » (SC, p. 166). Elle enseigne aux enfants de Bois-du-Lac que tous les êtres humains méritent d'être traités avec considération et que tous sont égaux, peu importe leur situation. Les jeunes citoyens de la communauté grandissent donc en apprenant que le fait de posséder un avantage, technique ou autre, sur autrui ne justifie en rien son utilisation. En plus de valoriser une attitude respectueuse envers les populations des Chefferies, la fondatrice de Bois-du-Lac exige des enfants qu'ils se respectent entre eux. Après le tout premier changement de sexe des enfants de la génération la plus âgée, Éliisa surprend une dispute entre ceux-ci et les plus jeunes, toujours sous leur forme féminine : « Il faut arrêter ça, et tout de suite ! [...] » Et d'ailleurs, conclut-elle, vous deviendrez toutes des garçons aussi, quand vous aurez sept ans. " [...] Elle aurait dû le leur dire plus tôt. Elle comprend, maintenant : ils ont cru que c'était une faveur particulière » (SC, p. 159-160). Cet extrait met en

évidence la manière dont l'injustice, même provisoire, peut devenir une source de conflit entre les êtres humains. C'est justement ce qu'Élisa tente d'éviter en réglementant chaque aspect de la vie des enfants et en s'assurant que tous aient les mêmes droits et les mêmes obligations. Tout comme dans les utopies classiques, il n'y a pas de place au « particularisme » à Bois-du-Lac et chacun a le droit d'être « heureux, mais à condition de l'être avec les autres et comme les autres⁵⁶ ». D'ailleurs, lorsque Élisa comprend qu'elle a involontairement créé des classes sociales, elle ajuste aussitôt son système : « c'est là le problème; elle a gardé les deux premières générations avec elle, évidemment. [...] Il faudrait instituer une alternance, là aussi; ne pas favoriser l'émergence d'une " élite "; que ce ne soient pas toujours les mêmes qui habitent avec elle » (SC, p. 162). Ici encore, il est question d'égalité entre les hommes et c'est le bon usage de la Raison qui permet à Élisa d'identifier l'injustice et d'y remédier avant que des problèmes trop importants ne surviennent.

Les nombreuses mesures législatives prises par la fondatrice du village servent à favoriser l'harmonie sociale en limitant les sources d'injustice ainsi qu'en valorisant le respect et la non-violence. D'ailleurs, malgré sa position d'autorité, Élisa se refuse à utiliser la force afin de contraindre les habitants de Bois-du-Lac à respecter les lois. Aussi préfère-t-elle modifier celles-ci lorsque cela s'avère nécessaire : « Elle ne va pas le forcer, évidemment. [...] Et pourquoi ne pas en faire la règle ? Libre choix du sexe à partir de quinze ans ? C'est une idée » (SC, p. 176). Ici, c'est la priorisation de l'entente non-violente nécessaire au maintien de l'harmonie qui est mise de l'avant. La quête de tranquillité sociale de la fondatrice de Bois-du-Lac porte à réfléchir sur le rôle de l'État dans la valorisation de la paix. L'éducation au respect des autres est-elle suffisante ou doit-elle être soutenue par une législation cohérente ? La société actuelle valorise-t-

⁵⁶ *Ibid.*, p. 39.

elle la violence ? Ce sont des questions que pose sa comparaison avec des modèles fictifs plus pacifiques, tels que Bois-du-Lac et le Pays des Mères.

3.3 Unité et but existentiel commun

Dans les univers utopiques traditionnels, « [t]outes les forces vives de la nation sont mises au service d'une entreprise idéologique ou d'un *primum movens* qui est censé représenter la source du bonheur⁵⁷ ». De la même manière, la population de chacune des sociétés eutopiques du corpus est mobilisée par un but commun, ce qui a pour effet de renforcer la cohésion sociale, puisque tous marchent dans la même direction, celle qui leur est montrée comme étant la meilleure. L'énergie de chacun est donc consacrée à la participation active à une même vision sociale. Ainsi, face à l'individualisme du monde actuel, le texte propose des modèles sociétaux empreints de la quête d'un « eudémonisme collectif⁵⁸ ». Toutefois, une telle « unanimité et uniformité des citoyens » n'est pas possible sans un certain totalitarisme, qui mène à la « suppression de l'individu⁵⁹ » et au mépris de ses besoins particuliers, car l'utopie « se montre attentive à maîtriser les forces centrifuges susceptibles de la détruire en mettant en cause l'uniformité et la cohésion de la cité⁶⁰ ».

3.3.1 Le Pays des Mères : tous pour la préservation des Lignées !

Les efforts déployés au Pays des Mères dans le but de maintenir la perfection des Lignées naissent de nobles intentions. La pollution du territoire par les pratiques antérieures au Déclin met constamment en péril l'intégrité du génome humain, causant de nombreuses mutations néfastes au

⁵⁷ *Ibid.*, p. 31.

⁵⁸ Raymond Trousson, *op. cit.*, p. 116.

⁵⁹ Alexandre Cioranescu, *op. cit.*, p. 31.

⁶⁰ Raymond Trousson, *op. cit.*, p. 39.

sein de la population du pays. Aussi, naît-il beaucoup plus de filles que de garçons, ce qui complique la reproduction, menace la diversité génétique et favorise l'apparition de tares, telles que la Maladie, qui cause une importante mortalité infantile. C'est donc dans le but de contrer ces problèmes que tous les habitants du Pays des Mères ont le devoir de se conformer au système établi, d'unir leurs forces et d'investir une part importante de leur existence dans leur participation au Service et à la conservation des Lignées.

Dans la communauté plutôt traditionnaliste de Béthély, où grandit Lisbeï, la gestion des citoyens, enfants comme adultes, se fait de manière rationnelle et organisée. En effet, le mode de vie du Pays des Mères a été soigneusement élaboré en fonction du maintien de la qualité des Lignées génétiques, par l'entremise du Service. La priorité de tous est de garantir des conditions idéales aux Rouges, qui sont dans leur période de fertilité et de reproduction obligatoire. Afin de minimiser le chagrin dû au décès de nombreux enfants en raison de la Maladie, ceux-ci passent donc leurs premières années de vie à l'écart de la société, dans les Garderies. Ainsi, « *Mères et enfants sont séparées dès la naissance, bien entendu (ça ne pose pas de problèmes, puisque les mères — on dit beaucoup "génitrices", ici — sont conditionnées de cette façon depuis toujours)* » (PDM, p. 28). Cette mesure a pour but de rendre le Service plus facile pour les génitrices, qui n'ont pas à souffrir du deuil de leurs enfants, pour qui elles n'ont pas développé d'attachement. Il y a donc suppression de la cellule familiale à Béthély, ce qui la rapproche du modèle utopique classique. Cependant, cette absence de liens familiaux particuliers n'est pas montrée comme étant un facteur de division, à l'instar de ce que remarque Trousson dans la *République* de Platon où « [l]a famille est donc moins anéantie que démesurément étendue, la

polis reposant sur une réelle communauté de sentiments et d'intérêts⁶¹ ». D'ailleurs, au Pays des Mères, les villes portent le nom de Familles, puisqu'elles sont composées principalement des descendants d'une même Lignée, porteurs du même bagage génétique. De plus, si les jeunes de Béthély n'entretiennent pas de liens privilégiés avec leur mère biologique, « toutes les dotta sont les enfants de toutes les Rouges et de toutes les Bleues » (PDM, p. 55), qui manifestent à leur égard une « affection bourrue mais réelle » (PDM, p. 354). Aucun enfant du Pays des Mères n'est abandonné, aucun ne doit vivre dans des conditions abusives. Tous sont pris en charge par l'État et jouissent de conditions équivalentes. C'est donc de solidarité et de fraternité à l'échelle sociale qu'il est question ici. Toutefois, comme c'est souvent le cas en Utopie, la complexité des besoins humains en matière de sentiments n'est pas prise en compte par le système. Cela s'observe, entre autres, par la curiosité spontanée de Lisbeï, à sa sortie de la Garderie, devant l'identité de sa mère biologique : « Pendant plusieurs jours, [...] Lisbeï ne put s'empêcher de dévisager les Rouges qui passaient, en se demandant laquelle pouvait bien être le ventre où elle avait poussé » (PDM, p. 54). De plus, ce que ressent la fillette au contact de sa demi-sœur Tula, malgré son ignorance au sujet de leur lien biologique, montre une certaine nostalgie de la famille :

Mais, avec Tula, être bien, se sentir... à sa place, et que l'autre est à sa place aussi et le sait. Et en sentant la chair douce appuyée contre sa joue, c'est comme si Lisbeï se souvenait, mais elle ne sait pas vraiment de quoi, il y a déjà eu la courbe d'une telle chair tiède contre ses lèvres, et des bras autour d'elle, quelque part, dans un autre temps (PDM, p. 7).

Ainsi, la suppression de la cellule familiale et son remplacement par la communauté familiale procure un apport affectif de base à tous les citoyens tout en éliminant les milieux de vie inadéquats ainsi que les situations d'abus isolées. Cependant, un certain manque se fait sentir au sein de ce modèle, qui n'est pas adapté à la complexité de la sensibilité humaine.

⁶¹ *Ibid.*, p. 41.

La famille « démesurément étendue » n'est pas le seul facteur de cohésion sociale au Pays des Mères. Ses habitants sont aussi unis par le Service de reproduction obligatoire et toutes les activités et croyances qui l'entourent. Évoluant dans une religion unique et participant aux mêmes pratiques quotidiennes ainsi qu'aux mêmes rites, la population du pays s'est construite une solide identité collective : « Et nous sommes notre foi, nous sommes la Parole [...]. Le Pays des Mères tout entier est tel que l'a modelé l'héritage de Garde. Non seulement la Parole, mais le Service et la Danse de la Célébration. Elles font partie de nous et déterminent nos actes » (PDM, p. 197). Dans cette société, le « bonheur collectif » à atteindre est donc le maintien de la qualité des Lignées, prescrit par la Parole, tandis que la participation au Service et aux rites qui y sont liés servent de ciment social en favorisant l'unité et un fort sentiment d'appartenance. Une fois l'an, les adultes du Pays des Mères se rassemblent donc dans les villes pour la nuit de la Célébration où ils « Dans[ent] avec la Mère et le Mâle » (PDM, p. 133). N'étant pas admis aux festivités, les plus jeunes sont tout de même inclus dans cette pratique religieuse. Effectivement, puisqu'il leur faut « bien connaître les figures de la Danse », ils doivent s'adonner à la pratique de la « taïtche » et de la « parade » (PDM, p. 133), sur une base régulière. Lors de la nuit de la Célébration, l'unité de la population du Pays des Mères est à son paroxysme, grâce à l'utilisation d'une drogue qui favorise la fusion des individus et leur permet d'accorder leurs sensations : « elle entend le martèlement des milliers de pieds nus sur le sable, le halètement des milliers de souffles accordés [...] et elle voit ces milliers de corps qui bougent ensemble, qui glissent et sautent, se plient et se déplient comme un seul corps dans les enchaînements de la Danse » (PDM, p. 349).

En plus des coutumes qui l'entourent, la participation au Service procure en elle-même un sentiment d'appartenance aux citoyens du Pays des Mères. Leur contribution au but collectif leur permet de se sentir utiles et donne un sens quasi sacré à leur existence : « *Les nouveaux mâles*

sont fiers d'aller faire leur Service, petite dotta. Les mâles sont les rédempteurs, les servants d'Elli, ceux qui rachètent les fautes des hommes du Déclin » (PDM, p. 142). Persuadés du bien-fondé du Service, la majorité des citoyens s'y plient donc spontanément et endurent volontairement les difficultés liées à leur devoir : « Puisque je peux donner des enfants au Pays des Mères, je les donne : c'est la moindre des choses pour ce qui m'est donné » (PDM, p. 281). Toutefois, une telle importance accordée à un but unique n'est pas sans produire une certaine rigidité des rôles sociaux ainsi qu'une tolérance quasi inexistante pour toute divergence. Aussi, les citoyens qui ne sont pas en mesure de participer au Service en raison de leur infertilité sont-ils frappés de « disgrâce » (PDM, p. 353). De plus, ceux qui souffrent de tares génétiques pourraient porter atteinte à la pureté des Lignées et sont, par conséquent, mis en marge de la société :

Elles n'ont pas la même politique qu'à Wardenberg, leurs critères de décision à la naissance sont moins étroits. Leur tolérance, il y a encore quelques années, s'arrêtait aux bras; on pouvait vivre sans jambes à Béthély, mais pas sans bras. Celles qui sont plus sérieusement handicapées vivent dans une des Fermes, à l'écart. Presque toutes sont stérilisées, cependant. Encore du gâchis (PDM, p. 28).

À l'instar de ce qui s'observe dans les utopies classiques, la suprématie du bonheur collectif sur l'épanouissement personnel provoque « l'élimination des individualités⁶² » ainsi qu'une réduction de la liberté. Cela soulève la question de l'équilibre souhaitable entre épanouissement individuel et contribution à la société. Où situer la frontière entre devoir citoyen et esclavage collectif ?

3.3.2 Bois-du-Lac : tous pour la réalisation du Projet !

Lors de son enfance, Élixa n'a que peu de contacts avec ses concitoyens, vaquant à leurs occupations personnelles, de manière isolée. Condamnés à une vie trop longue et vide de sens, les habitants de la Cité la meublent comme bon leur semble, dans l'attente de l'amélioration des

⁶² *Ibid.*, p. 35.

conditions de vie à la Surface. Néanmoins, l'absence d'obligations sociales et de but à atteindre emplit leur existence d'une grande souffrance, les menant parfois jusqu'à la folie et au suicide. Après la mort de Paul, Élisabeth continue son processus d'émancipation en mettant sur pied son propre Projet, qui est une version améliorée de celui de son « père ». Elle fonde donc Bois-du-Lac, qu'elle peuple entièrement de ses enfants, dont l'unique destin est de mener à bien le Projet.

Contrairement aux habitants de la Cité, les enfants d'Élisabeth ne souffrent pas d'isolement. Chacun d'entre eux est engagé dans l'atteinte d'un but collectif : grandir, maîtriser les changements de sexe puis, enfin, devenir définitivement des mâles avant de quitter Bois-du-Lac pour disséminer leurs précieux gènes dans les populations de l'Extérieur. En plus d'être remplie des tâches quotidiennes nécessaires à leur survie, leur existence est donc également pleine de sens. Convaincus du bien-fondé du Projet, ils vivent dans l'expectative de sa réalisation : « En grandissant, ils voient que le Projet est bon, et puis ils ont envie de partir, aussi, d'aller voir comment c'est Dehors » (SC, p. 206). Malgré le fait qu'ils n'ont pas créé le Projet, ils participent à son élaboration au fur et à mesure de leur développement. D'ailleurs, lorsque Élisabeth, elle-même, doute de ce dernier, elle se rassure en pensant à leur dévouement : « Ils l'ont bel et bien voté. Ils veulent que le Projet réussisse, se réalise. Quelles que soient leurs facultés, ils sont d'accord avec le Projet » (SC, p. 216).

Les enfants de Bois-du-Lac ont été éduqués dans un certain culte du Projet eugénique d'Élisabeth et de sa grande valeur. Il leur est donc difficile d'imaginer la vie autrement qu'en s'y dédiant corps et âme. Ainsi, lorsque les moins matures se montrent récalcitrants à l'idée de quitter le village, leurs pairs les ramènent spontanément à l'ordre : « " Je vous ai déjà expliqué, Carla : quand vous serez grands, vous irez à l'Extérieur... [...] — Mais pourquoi il faut qu'on parte ?

insiste Carla. — Pour que les gens deviennent comme nous à l'Extérieur », réplique Abram, péremptoire » (SC, p. 161). Les enfants sont tellement investis dans le Projet, qu'ils font encore plus de zèle que sa créatrice :

[L]es enfants savent qu'ils devront vivre comme des êtres humains normaux, Dehors, et ne faire appel à leur faculté particulière de régénération qu'en cas d'urgence : ils ont décidé en conseil de ne les utiliser que le moins possible dans la communauté même. Ce n'est pas la première fois que les enfants surenchérisent sur ses propositions. (SC, p. 212)

Cependant, une telle abnégation de soi dans un but collectif est difficile à obtenir sans un certain endoctrinement, ce qui explique pourquoi le « conditionnement de l'individu est la pierre d'achoppement de toutes les utopies⁶³ », incluant la communauté de Bois-du-Lac.

À l'opposé de ce qui s'observe souvent dans les anti-utopies, le prosélytisme utopique est, toutefois, orienté vers une noble cause et non pas seulement vers une quête de pouvoir. Aussi, Éliisa croit-elle que son Projet eugénique aura pour effet d'améliorer les conditions de vie des populations de l'Extérieur, en leur permettant d'éliminer graduellement le problème de distribution des sexes et, par le fait même, l'esclavage et la maltraitance des femmes. Sa foi en la pureté de ses intentions l'incite donc à tout mettre en œuvre afin d'arriver à ses fins. C'est ainsi qu'elle n'hésite pas à pousser les enfants à sacrifier leur vie et leurs aspirations personnelles au Projet. Elle va même jusqu'à les convaincre d'« oublier l'existence de la Cité par commande post-hypnotique après [leur] dernier changement, avant de partir pour l'Extérieur (SC, p. 165). Ce qui constitue leur existence d'avant la réalisation du Projet est donc, pour ainsi dire, insignifiant, puisque qu'il est envisageable d'en effacer une partie. Leur vie à Bois-du-Lac étant sans importance, sauf pour ce qui a trait à la préparation du Projet, il n'est pas étonnant que leur propre mère les considère plus comme des éléments de celui-ci que comme des individus à part entière,

⁶³ Alexandre Cioranescu, *op. cit.*, p. 214.

ce qui explique sa surprise face à leurs différentes personnalités : « Oui, elles sont différentes les unes des autres, ces filles de la première génération [...] Pourquoi s'interroger sur leur individualité ? » (SC, p. 155) Elle préfère donc gérer leur vie de façon rationnelle : « Elle a un sourire ironique à l'endroit du bébé qui tète toujours. *Profites-en, tu seras le seul.* [...] [C]e seront toutes des filles. Jusqu'à la première transformation, dans six ou sept ans. Il y aura... trente-six enfants à ce moment-là » (SC, p. 150). Élisabeth ne prend pas en considération les besoins affectifs des enfants, qu'elle semble considérer comme étant évitables, jusqu'aux premières manifestations d'amour sentimental qui surviennent lors de l'adolescence de ces derniers. Elle craint alors que les relations intimes particulières qu'entretiennent certains des adolescents ne nuisent au bon déroulement du Projet : « Et cela créerait peut-être des liens affectifs qui compliqueraient de façon considérable le départ pour l'Extérieur » (SC, p. 175). Néanmoins, Élisabeth est prête à sacrifier ses propres besoins au Projet, ce qui montre que le contrôle qu'elle effectue sur l'existence des enfants ne découle pas d'un désir de domination, mais bien d'une certaine foi en la légitimité de sa cause : « De toute façon, la sexualité n'a pas grand chose à voir avec les glandes, ça se passe dans la tête et elle est bien placée pour le savoir : depuis vingt ans, elle s'en est très bien dispensée, parce qu'elle avait des choses bien plus importantes à faire ! » (SC, p. 221)

Comme on peut le constater, la dimension eutopique de notre corpus est traversée par une critique de la société actuelle à laquelle elle oppose un modèle de perfection. Selon Carine Tremblay, Vonarburg utilise « l'inversion des structures sociales connues par les lecteurs et lectrices », entre autres, « afin de faire prendre conscience de la construction arbitraire des divers

paramètres sociaux⁶⁴ ». Cependant, en mettant de l'avant la rigidité de ce modèle, elle effectue aussi une critique de l'utopie traditionnelle, ce qui amorce une évolution du genre vers l'utopie critique, décrite par Tom Moylan. Cette dernière, en introduisant la possibilité de changement social au sein de la société utopique, traditionnellement statique, permet d'ajouter une couche supplémentaire à la critique sociale exprimée par le récit.

⁶⁴ TREMBLAY, Carine, « Les dispositifs de sexe/genre dans l'œuvre de deux auteures de science-fiction québécoise : É. Vonarburg et E. Rochon » (mémoire de maîtrise), Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2004, p. 51.

CHAPITRE 4

LA FIN DE L'UTOPIE. OUVERTURE AU CHANGEMENT DANS *LE SILENCE DE LA CITÉ* ET *CHRONIQUES DU PAYS DES MÈRES* : VERS UNE SOCIÉTÉ DYNAMIQUE ET VERS L'UTOPIE CRITIQUE

Le chapitre précédent nous a permis non seulement de mettre en relief une facette de la critique sociale présente dans le corpus, mais aussi d'y entrevoir une critique du genre utopique classique. En effet, l'examen des éléments eutopiques du texte, apparentés à ceux qui s'observent dans les récits utopiques traditionnels, a inévitablement laissé paraître certaines lacunes de ces derniers, dont la principale est la fermeture. Dans le présent chapitre, nous nous appliquerons à montrer comment les fondements de ces univers sont graduellement questionnés par les personnages, ce qui n'est pas le cas dans les récits utopiques traditionnels, qui présentent plutôt leur modèle sociétal comme exemplaire et, par conséquent, fixe ou fermé. À l'opposé, les œuvres du corpus présentent plutôt leurs modèles eutopiques comme étant toujours imparfaits, donc toujours perfectibles. C'est ce caractère insatisfaisant de la situation résultant du processus d'amélioration de la séquence élémentaire qui entraîne, par le développement narratif des

« germes nocifs laissés en suspens », l'instauration d'un « processus de dégradation ⁶⁵ » engendrant la nécessité d'un deuxième processus de transformation sociale, à partir d'une société déjà améliorée. Afin de mettre en relief la critique du genre utopique classique présente dans le corpus, nous nous intéresserons donc au registre iconique du texte en poursuivant l'analyse des modèles eutopiques, entamée dans le chapitre précédent, en nous attardant plus particulièrement à la souffrance humaine entraînée par la fermeture de tels systèmes. Par la suite, nous nous tournerons vers le registre discret du texte afin d'étudier la deuxième vague de transformations mises en scène par celui-ci, ce qui nous permettra de souligner une nouvelle couche de la critique sociale sous-jacente au récit.

4.1 Critique du genre canonique de l'utopie classique : fermeture, bonheur collectif et souffrance individuelle

La société illustrée dans l'utopie traditionnelle étant présentée comme ayant atteint un état de perfection institutionnelle et sociale, cela implique la représentation de moyens de préserver cet univers des influences transformatrices; « or on ne gère rien mieux qu'un espace fermé. Clore le temps, le pays, les lois, les fortunes ou leurs signes : autant de façon d'empêcher l'enclenchement de tout processus qui échappe à la rationalité ⁶⁶ ». Toutefois, même si cette fermeture est un « facteur d'équilibre et d'égalité ⁶⁷ » nécessaire au maintien de l'état de stase et de bonheur collectif de l'utopie, elle s'avère aussi une source de souffrance. La rigidité qu'elle entraîne se heurte inévitablement à l'épanouissement individuel et l'utopie traditionnelle se révèle incompatible avec la complexité de la vie humaine, ce qui affaiblit sa portée critique. En effet, les

⁶⁵ BREMONT, Claude, « La logique des possibles narratifs », *Communications*, vol. 8, 1966, p. 72.

⁶⁶ MOREAU, Pierre-François, *Le récit utopique : droit naturel et roman de l'État*, Paris, Presses universitaires de France, 1982, p. 54.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 88.

« conditions nécessaires à la permanence et à la stabilité de l'univers utopique » — « [d]irigisme rigoureux, " totalitarisme " impérieux⁶⁸ » — sont discutables, d'un point de vue humain et éthique.

4.1.1 Bonheur collectif et souffrance individuelle au Pays des Mères : Service ou sacrifice ?

Descendant des Chefferies, le Pays des Mères a évolué à partir d'une société dystopique dont il se garde bien de reproduire les failles. Ayant remplacé le cauchemar par le rêve, sa priorité est le maintien de la perfection de son système et, conséquemment, « les bouleversements romanesques s'inscrivent dans une société qui multiplie les moyens de rester stable⁶⁹ ». Toutefois, la fermeture nécessaire à la stabilité du modèle sociétal entraîne des lacunes au niveau de l'épanouissement émotionnel, ce qui est graduellement souligné par les réflexions de certains personnages, exprimées à travers les journaux personnels, les dialogues ainsi que les lettres.

L'hermétisme et l'immutabilité du Pays des Mères sont présentés, au tout début du roman, comme étant acceptables, dans l'univers protégé des garderies :

Comme toutes les mosta de son âge, Lisbeï savait confusément qu'elle irait un jour rejoindre les grandes au rez-de-chaussée, mais c'était un savoir inerte, flottant sans connexions dans son esprit comme elle-même avait flotté, sans questions, dans l'éternel présent de la garderie. [...] [P]endant les quatre ou cinq premières années, la garderie *était* le monde. La Tour Ouest se trouvait juste assez loin pour être invisible depuis le parc et, aux étages, les fenêtres étaient couvertes de peinture opaque aux deux tiers de leur hauteur. L'idée qu'il pût y avoir une continuation du monde après la garderie, hors de la garderie, [...] les gardiennes n'en parlaient jamais. Parce que c'était une des questions qu'on apprenait très tôt à ne pas poser. [...] Certes, les gardiennes changeaient. Mais personne n'en avait jamais vu *entrer* ou *sortir* de la garderie : il n'y avait pas de porte dans l'enceinte du parc. De même,

⁶⁸ TROUSSON, Raymond, *D'Utopie et d'Utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 117.

⁶⁹ LANGLET, Irène, *La science-fiction. Lecture et poétique d'un genre littéraire*, Paris, Armand Colin Éditeur, 2006, p. 204.

personne n'avait jamais vu arriver les bébés mosta, ou partir les mosta qui ne revenaient pas. (PDM, p. 9-10)

Ici, le microcosme de la garderie s'apparente au modèle utopique classique, où la clôture du temps, du lieu et des idées ne semble pas poser de problème majeur. La peinture sur les fenêtres, l'absence de portes apparentes ainsi que le silence des gardiennes montrent bien les efforts qui sont déployés dans le but de préserver les enfants des influences extérieures. Ils sont donc habitués dès leur plus jeune âge à ne pas chercher à s'ouvrir sur le monde et à se laisser porter par les infrastructures en place. Cependant, cet aspect de la société eutopique est fortement critiqué par Antoné, dans l'une de ses lettres :

Les Béthély ont une façon très " objective ", par exemple, de traiter le problème de la mortalité infantile, la même à peu près que partout ailleurs en Litale et que je continue à trouver... révoltante. [...] Les enfants sont élevées à l'écart, en garderie jusqu'à sept années, comme chez les Juddites les plus strictes. " Mosta ", non-personnes, jusqu'à sept années (elles ne savent même pas ce que ça veut dire avant de sortir des garderies). Pratiquement pas d'éducation avant sept années non plus, bien entendu ! [...] Tout ce potentiel gaspillé ! D'un autre côté, je comprends, bien sûr. Pas d'investissement affectif ni intellectuel dans les enfants avant d'être sûre qu'elles survivront. Logique. " Rationnel ". (PDM, p. 28)

Tandis que l'évocation de la Raison fait référence aux récits utopiques traditionnels, l'utilisation d'un champ lexical péjoratif met en relief le questionnement de la rigidité de ceux-ci. Cela soulève des interrogations face à la prévalence de la logique et du contrôle sur le développement des individus. L'allusion au « potentiel gaspillé » amorce une réflexion sur l'importance d'une implication de la société dans l'éducation des enfants, d'un investissement collectif dans la construction des futurs citoyens, afin que ces derniers puissent éventuellement y apporter une contribution originale. On peut alors se demander si l'éducation des enfants du Pays des Mères ne contribue pas à l'immobilité de ce dernier et, parallèlement, si certains types d'éducation peuvent favoriser le développement de citoyens passifs et peu enclins à la mise en cause des institutions sociales.

En plus du gaspillage des potentiels individuels, la fermeture du Pays des Mères freine l'épanouissement émotionnel et engendre ainsi douleur et affliction. L'une des traditions les plus rigides du pays, le Service, a d'ailleurs poussé la sœur de Selva au suicide :

[E]lle en avait assez de faire des enfants qui ne sortaient jamais des garderies, qui ne vivaient même pas assez longtemps pour entrer dans les garderies. Elle avait décidé d'aller dans les Grandes Mauterres parce qu'elle savait que dès son retour dans sa Famille on lui enlèverait ses graines, on la stériliserait, on ne la laisserait pas mettre au monde des Abominations. [...] Des graines qu'on aurait jamais dû lui permettre de continuer à faire pousser même avant son séjour dans les Grandes Mauterres [...]. Après sa punition, elle essaie de vivre comme avant. Mais personne ne veut plus lui parler parce qu'elle est allée dans les Grandes Mauterres. Et on ne veut pas non plus la laisser s'occuper des enfants des autres dans les garderies ou les Tours. Elle est très, très malheureuse. Et finalement, une nuit, elle se jette du toit le plus haut de la Capterie et elle meurt. (PDM, p. 89-90)

Lorsqu'elle fait ce récit à Lisbeï, Selva insiste sur le manque de flexibilité du Service, qui a contraint Loï à poursuivre ses grossesses infructueuses malgré les conséquences désastreuses sur son équilibre mental. La situation dans laquelle les règles du Service ont placé Loï était à ce point insoutenable qu'elle a préféré s'exposer aux radiations des Mauterres et à un châtiment certain plutôt que de devoir subir une nouvelle grossesse forcée. De son côté, Lisbeï ne souffre pas du trop grand nombre d'inséminations, mais bien de son infertilité. À quatorze ans, elle est toujours une Verte et le retard de ses premières menstruations la tourmente : « s'il n'en avait tenu qu'à elle, elle les aurait déchirés, ces détestables habits verts » (PDM, p. 161). La participation au Service est tellement sacrée et centrale dans la vie de tous les citoyens du Pays des Mères que le fait d'envisager d'en être exclue est la cause d'une grande peine et d'une certaine honte pour Lisbeï. C'est aussi l'exclusion qui est la cause des souffrances de Dougall, qui tarde à être choisi comme mâle reproducteur, ce qui le pousse à remettre en question le mode de fonctionnement du Service : « L'éclat de haine et de chagrin qui accompagnait cette exclamation sourde était si intense [...]. Une telle rancune, une telle souffrance... [...] " Du bétail, répéta Dougall. Les mâles, les pupilles : du bétail. " Il était désespéré, maintenant. » (PDM, p. 280-281). L'usage du

terme « bétail » met en relief l'aspect inhumain du Service et, parallèlement, du dirigisme propre au modèle utopique traditionnel. La confrontation graduelle de la perfection du système de reproduction du Pays des Mères avec la réalité imparfaite de certains personnages permet de constater que le modèle, tout eutopique qu'il soit, ne sied pas à toutes les situations, ce qui met de l'avant une critique du problème de l'utopie en tant que « blueprint⁷⁰ » ou modèle à reproduire intégralement.

En plus du gaspillage de potentiel et de la souffrance individuelle générés par la fermeture du Pays des Mères, la rigidité de celui-ci entrave le développement de relations interpersonnelles satisfaisantes. En effet, la tradition des garderies isolées a eu un effet dévastateur sur la relation entre Lisbeï et Tula, puisqu'elles ont été séparées des mois durant. Au cours de cette période difficile, les deux fillettes ont dû apprendre à vivre l'une sans l'autre, ce qui a creusé un fossé entre elles. Malgré leurs retrouvailles au retour de Tula, leur relation ne sera plus jamais la même :

Tout le temps qu'il m'a fallu pour admettre que non, Selva ne t'avait rien fait, que tu t'étais délibérément entourée de cette barrière (comme elle; mais je n'y ai pas pensé à ce moment-là). Ta façon de survivre, d'accord. Mais moi aussi j'avais dû survivre sans toi ! Et je n'avais pas fait ça ! Je ne t'aurais pas fait ça ! Passer le lendemain avec cet intérêt poli, " Oh, bonjour, Lisbeï " et t'en aller rire avec l'autre, je ne sais plus qui, quand elle te dit une phrase avec mon nom dedans. (PDM, p. 107)

Cet extrait du journal intime de Lisbeï, écrit des années après les événements pénibles, suggère que cette dernière, même devenue adulte, est toujours blessée par le comportement de sa sœur après sa sortie de la garderie.

⁷⁰ MOYLAN, Tom, *Demand the Impossible. Science Fiction and the Utopian Imagination*, Methuen, New York, 1986, p. 38.

Les garderies fermées ne sont pas l'unique tradition du Pays des Mères qui fait obstacle au développement de relations interpersonnelles durables. Les pupilles, des jeunes filles que les Familles s'échangent, doivent quitter leur communauté d'origine dès l'enfance pour s'établir dans une Capterie alliée. Néanmoins, ce sont les hommes pubères qui sont le plus appelés à se déplacer, et ce, sans avoir jamais leur mot à dire : « *ils sont ensemble quand ils sont Verts, mais dès qu'ils sont Rouges, ils commencent à aller dans les Familles pour leur Service et ne restent jamais plus de deux années dans chacune. Difficile d'entretenir des amitiés dans ces conditions, vu le nombre moyen de Bleus dans chaque Famille* » (PDM, p. 409). Les hommes ne sont donc vraiment chez eux nulle part et ils n'ont pas souvent l'occasion de retrouver des êtres chers. D'ailleurs, même à la fin de leurs années de Service, ceux qui sont issus des Familles les plus conservatrices ne sont pas autorisés à rentrer dans leur communauté d'origine :

" Mais c'était il y a longtemps, quand j'étais un Vert ", et il a soupiré. Et en disant cela, son aura était tellement triste, tout d'un coup... " C'était bien, quand tu étais un Vert ? Mieux que maintenant ? " [...] D'une certaine façon, oui, il a dit. J'étais chez moi. " [...] " Pourquoi tu n'y es pas retourné ? — Je n'ai pas le droit. " C'étaient des Juddites à Névénici, elles ne laissaient pas leurs Bleus revenir. (PDM, p. 141)

Cet extrait montre bien la tristesse engendrée par les continuelles pérégrinations des hommes du Pays des Mères ainsi que par leur manque d'appartenance à la collectivité. En effet, ayant pour origine une société où l'hégémonie masculine fut la cause de souffrances incommensurables, le Pays des Mères est le fruit d'une inversion complète des pouvoirs. Bien que moins radicale que lors de l'ère des Ruches, l'attitude des femmes du pays envers leurs concitoyens masculins reste discriminatoire, voire ségrégationniste.

Aussi, l'apparente perfection de ce système exclusivement matriarcal se voit-elle graduellement ébréchée par les réflexions de certains personnages. C'est le cas lorsque Lisbeï considère la possibilité d'une réalité passée très différente de celle qu'elle connaît :

La femme/Et l'homme. Fraine avait peut-être eu raison dans ses spéculations sur les relations entre femmes et hommes au temps du Déclin : peut-être y avait-il eu en effet en ce temps-là des femmes et des hommes rassemblées par autre chose que les exigences de la reproduction. Peut-être pouvait-il y en avoir encore ? C'était peut-être cela que la Danse voulait rappeler, en réalité ? (PDM, p. 574-575)

L'évocation de l'éventualité selon laquelle un retour à une communauté de vie des deux sexes puisse faire partie du message de Garde, à travers le rite sacré de la Danse, soulève des interrogations quant au bien-fondé de la suprématie des femmes au Pays des Mères. À la suite de Taylor, nous constatons que la « société matriarcale dépeinte par Vonarburg n'est eutopique ni pour la femme ni pour l'homme », puisqu'elle est « affligée par l'étroitesse et la monotonie de ses règles⁷¹ ». D'ailleurs, la fermeture du pays aux hommes sera non seulement questionnée, mais aussi activement combattue lors du processus de transformation sociale, comme nous le verrons plus loin.

4.1.2 Bois-du-Lac : une enclave géographique et idéologique

Dans *Le silence de la Cité*, il a fallu des années à Élisabeth afin de réussir à s'affranchir suffisamment de la Cité pour pouvoir créer une communauté qui répondait à ses propres aspirations. Dans le but de régler le problème de la distribution des sexes qui sévit à l'Extérieur, elle a démarré une version améliorée du Projet eugénique de Paul. Usant de la Raison, elle a établi et perfectionné un microsystème sociétal où tout est sous son contrôle serré. Or, la perfection étant un état absolu, elle est inévitablement fragile, puisque la moindre variation peut

⁷¹ TAYLOR, Sharon C., « Dystopies et eutopies féminines : L. Bersianik, É. Vonarburg, E. Rochon » (thèse de doctorat), Montréal, McGill University, 2002, p. 77.

en menacer l'intégrité. C'est pourquoi, après avoir élaboré les bases d'un univers parfait, la fondatrice de Bois-du-Lac se doit de mettre en œuvre nombre de stratégies visant à éliminer tout ce qui pourrait le menacer.

En écho à la traditionnelle île utopique, le village d'Élisa bénéficie d'un grand isolement géographique lui permettant d'éviter les contaminations externes :

Dehors. Elle a encore pensé " Dehors ". Les enfants ont adopté le terme sans jamais le mettre en question. Il n'a pas le même sens pour eux et pour elle, évidemment. *Dehors. Tu es Dehors, Élisa.* Mais ce lapsus répété ne fait que souligner l'évidence : elle n'a pu faire que la communauté ne soit pas une enclave protégée, malgré tout. (SC, p. 170)

Ici, l'accent placé sur le caractère ambigu du terme « dehors » questionne la légitimité de la fermeture de la communauté face au reste du monde. De plus, l'analogie avec la configuration géographique de l'utopie classique, soulignée par l'expression « enclave protégée », ajoute à la mise en cause de cet élément traditionnel. D'ailleurs, l'extrait exprime un certain regret de la part du personnage devant cet aspect de Bois-du-Lac. Afin de maintenir le statu quo dans le village, Élisa, à l'instar de l'État utopique, favorise aussi une fermeture du temps en occultant de grands pans de son passé dans la Cité et de l'origine du Projet : « Les enfants savent d'où ils viennent, très précisément, et d'où vient Élisa — beaucoup moins bien, ce n'était pas nécessaire. [...] Le passé qu'elle a inventé pour expliquer l'existence de la mutation ne comprend évidemment que très peu la Cité » (SC, p. 187). Dans son empressement à faire table rase du passé, la fondatrice de la communauté va jusqu'à lui substituer un mensonge, ce qui montre bien le caractère discutable d'une telle coupure. Sans le réaliser, Élisa reproduit avec les enfants la désinformation dont elle a jadis été victime et dont elle a tant souffert.

En plus de clore le pays et le temps de Bois-du-Lac, Éliisa effectue une fermeture des lois et des idées afin que ces dernières servent l'idéal qu'elle a fixé pour ses habitants. En effet, ayant mis tant de soin à élaborer le modèle social parfait, elle n'a d'autres choix que d'exercer une forte influence sur les actes et les pensées des enfants du village. Cependant, plusieurs passages suggèrent qu'elle n'est pas totalement à l'aise avec ce prosélytisme, ce qui suscite des interrogations face au bien-fondé d'un tel comportement, typique des récits utopiques traditionnels :

Elle n'a jamais pensé obliger personne à partir contre son gré. *Parce que tu n'as jamais pensé que quiconque refuserait de partir. Les enfants sont endoctrinés dès la naissance...* Pas endoctrinés ! Elle leur explique le Projet, ils en discutent ensemble, ils ont participé à son élaboration définitive... *Oui, les trois ou quatre premières générations. Les suivantes ont été simplement obligées d'accepter ce qui avait été décidé sans elles.* Mais le fait est qu'elles l'ont accepté ! (SC, p. 205)

L'alternance entre les passages en italique et les bribes conventionnelles, illustrant le débat intérieur de la protagoniste, fait ressortir le dilemme moral associé à la manipulation de l'esprit humain. Selon Carine Tremblay, « les particularités de l'écriture de Vonarburg, qui juxtapose les points de vue, [...] permet[tent] une dimension critique au sein de la fiction qui impose des nuances et qui pousse l'intrigue au-delà de la simple inversion⁷² ». Bien que les intentions d'Éliisa soient louables, à savoir améliorer le bagage génétique des populations de l'Extérieur, celle-ci n'est pas tout à fait convaincue que cela ne justifie que d'autres humains subissent un endoctrinement. Cela rappelle assurément l'un des principaux éléments reprochés à l'utopie classique, celui du dirigisme nécessaire au maintien du statu quo. En mettant de l'avant cette aporie du genre canonique, le texte de Vonarburg porte à réfléchir sur le prix humain à payer pour la préservation sans questionnement d'un appareil étatique, en dépit des avantages de ce

⁷² TREMBLAY, Carine, « Les dispositifs de sexe/genre dans l'œuvre de deux auteures de science-fiction québécoise : É. Vonarburg et E. Rochon » (mémoire de maîtrise), Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2004, p. 48-49.

dernier. En plus de la morale discutable de ce type de gestion totalitaire, celle-ci entraîne un étouffement des individualités, qui ne se fait pas sans heurts : « — Abram, vous avez élaboré le Projet autant que moi, plus que moi. Nous en avons toujours discuté ensemble. " Abram la dévisage toujours, en secouant la tête de gauche à droite : non. *Non ?* " Tu ne te rends donc pas compte... tu ne t'es jamais rendu compte... " Il a l'air de suffoquer » (SC, p. 217). Cet extrait montre que, bien qu'inconsciente et issue de nobles intentions, l'attitude totalitariste d'Élisa a eu un impact fortement négatif sur la vie d'Abram. Afin de contrer l'altération du noyau sociétal, l'État utopique a aussi avantage à limiter toute déviation individuelle. C'est pourquoi les relations interpersonnelles privilégiées de même que les émotions qui y sont liées sont réprimées, faisant ainsi obstacle à l'épanouissement personnel : « " Nous n'existons pas tellement, hein, en dehors du Projet ? " [...] Il pose les serviettes sur son bras, relève la tête pour la regarder; il n'essaie plus de se contrôler, ou il n'y arrive plus : il est très malheureux » (SC, p. 217). Ici, il est évident que le bonheur collectif, représenté par le Projet, est une source d'affliction individuelle, puisqu'il est priorisé de manière absolue, comme c'est souvent le cas en Utopie. Cela porte à réfléchir sur la légitimité d'un eudémonisme collectif dont le cadre est immuable, lorsque son prix est un mal-être individuel. C'est aussi cet aspect de l'utopie classique qui est ouvertement critiqué par l'un des enfants dans le passage suivant :

" De quel droit ? murmure-t-il, comme s'il n'avait rien entendu. De quel droit ? " Et il éclate brusquement : " Qu'est-ce que vous vous croyiez, dans la Cité ? Qu'est-ce que tu te crois, toi ? — Francis ! essaie d'intervenir Florie. L'autre se tourne vers elle, désespéré : " Tu ne vois donc pas comment elle est ? Ses plans, ses projets, ses expériences, c'est tout ce qui compte ! Elle se moque pas mal de tout le reste, comme l'autre [Paul] ! (SC, p. 200-201)

La comparaison d'Élisa avec Paul effectue un parallèle entre la création apparemment eutopique de cette dernière et l'univers dystopique de son père et, une fois de plus, le tourment de l'un des enfants de Bois-du-Lac est évident. Ce rapprochement entre les deux pôles des univers utopiques

porte à réfléchir sur les prétentions eutopiques des récits traditionnels. Enfin, à l'instar de nombreux critiques de l'utopie classique, Vonarburg remet en question « le problème le plus ardu de l'utopie, celui de son efficacité, de son intérêt pragmatique⁷³ », en mettant en évidence le caractère fabriqué de celle-ci :

La rationalité multiple du Projet, les visages tous différents des enfants : les masques du rêve. *Mais en même temps, inlassable, refoulée, la petite voix qui m'horrifiait, la petite voix qui m'empêchait de dormir : "Pas des enfants véritables, les enfants, pas une véritable vie, leur vie, pas un véritable amour, leur amour". La réalité. La réalité, c'est Lia. Et elle a mon visage, et ce n'est pas moi.* (SC, p. 307)

Vonarburg souligne le danger de considérer la société utopique comme un modèle à calquer. C'est un rappel du manque de réalisme de systèmes gérés uniquement par la Raison et faisant fi de la complexité des émotions humaines. En opposant Lia, la seule fille naturelle d'Élisa, aux enfants de Bois-du-Lac, créés en laboratoire, l'auteure souligne l'importance de l'individualité, concept littéralement nié dans l'utopie classique.

4.2 Vers l'ouverture au changement et vers l'utopie critique

Les deux œuvres du corpus présentent des sociétés eutopiques semblables en plusieurs points aux modèles utopiques traditionnels. Cependant, on l'a vu, la perfection de ces univers est graduellement mise en cause par les personnages. Aussi s'opère-t-il au sein de ces collectivités un processus de changement différent de celui qui a été analysé dans le deuxième chapitre du présent mémoire. En opposition à la violence utilisée lors de l'abolition des situations dystopiques initiales, la transformation des situations eutopiques se fait de manière plus modulée et pacifique. Dans cette dimension de ses romans, Vonarburg se préoccupe « de la description, à travers les

⁷³ CIORANESCU, Alexandre, *L'avenir du passé : utopie et littérature*, Paris, Gallimard, 1972, p. 269.

expériences de [ses] personnages, du progrès personnel et de l'évolution sociale qu'il entraîne⁷⁴ ». On assiste donc à un long processus de modification de la pensée individuelle, puis collective, à mesure que les personnages entrent en contact avec la souffrance causée par la fermeture du système utopique et qu'ils s'ouvrent à la nécessité d'une meilleure adaptation de leur société à la complexité des besoins humains.

4.2.1 Ouverture au changement au Pays des Mères

Lorsqu'on la compare à l'ère des Chefferies ou à celle des Ruches, la situation du Pays des Mères paraît quasiment parfaite. Toutefois, malgré une importante amélioration des conditions de vie, le mode de gestion dirigiste de cette société — qui a mené à une clôture des idées, entre autres — est un obstacle à l'épanouissement des individus qui la constituent. Contrairement à ce qui s'observe dans les récits utopiques classiques, où tous se conforment docilement à la norme, certains personnages du Pays des Mères sont impliqués dans un processus de contestation des traditions et d'ouverture de la pensée. En recherchant la vérité et en la diffusant ainsi qu'en se débarrassant de leurs préjugés, ces personnages modifient graduellement leur manière de penser et celle de leur collectivité. Il s'effectue alors une évolution progressive de la mentalité, suivie de changements sociétaux « en profondeur, lent[...]s mais durables⁷⁵ ».

4.2.1.1 La quête de vérité d'Antoné : la science contre la superstition

Les événements du Déclin ont provoqué l'essor de mutations génétiques défavorables ainsi que la perte de la plus grande partie des connaissances autrefois acquises par l'humanité.

⁷⁴ Sharon C. Taylor, *op. cit.*, p. 245.

⁷⁵ Irène Langlet, *op. cit.*, p. 205.

Conséquemment, les survivants ont élaboré, au cours des siècles suivants, quantité de superstitions afin de combler les lacunes que présente leur compréhension du monde. À l'époque du Pays des Mères, ces mythes se sont cristallisés en traditions assurant la préservation du nouvel état eutopique de la société. Toutefois, si elle assure une certaine stabilité sociale, la rigidité des coutumes et des croyances favorise aussi la peur de l'inconnu et du progrès. En femme de science, Antoné adopte une attitude critique envers les traditions de son peuple. De plus, par le biais de ses recherches sur la Maladie, elle s'applique à opposer la démarche scientifique à la superstition. Enfin, consciente de la force des certitudes de ses concitoyennes, elle effectue une réflexion sur les moyens d'une transformation durable de la mentalité populaire.

En tant que « Médecine », ou médecin, le personnage d'Antoné fait partie de ceux qui portent un jugement critique sur le Pays des Mères. Habitée à analyser des faits de manière objective, elle est en mesure de remettre en question les coutumes non fondées de son pays :

Elle sait pourtant bien que le compagnonnage entre sœurs ou demi-sœurs est très mal vu dans la province et frappé d'anathème pour une Mère — à plus forte raison si l'une d'elles est prématurément une Bleue. Que cette tradition soit d'une stupidité sans nom, nous en convenons bien (car enfin, quel danger pour les Lignées, je te le demande un peu ?) (PDM, p. 154)

Dans cet extrait de la correspondance d'Antoné, celle-ci critique ouvertement l'incursion de la tradition dans la gestion des relations interpersonnelles. L'allusion aux Lignées suggère que la coutume en question a pour origine la peur de la propagation de tares génétiques. Ainsi, même si la population de l'ère du Pays des Mères a appris à connaître les mécanismes de la reproduction et sait donc que celle-ci est impossible entre femmes, c'est le maintien de la tradition qui prime, au détriment des sentiments humains. Cette critique du conservatisme montre l'importance d'une analyse objective des fondements des traditions sociales afin d'éliminer celles qui n'ont plus leur place. Évidemment, une telle analyse sous-entend un développement constant des connaissances

et, parallèlement, une suppression graduelle des croyances superstitieuses. Aussi Antoné est-elle investie dans une démarche de recherche sur une nouvelle mutation génétique potentiellement favorable, ce qui va à l'encontre des croyances répandues au Pays des Mères concernant les mutations en général, considérées comme étant néfastes. C'est donc en s'appliquant à « rassembler les faits » (PDM, p. 30) dans le but de vérifier son « hypothèse de départ » (PDM, p. 60) qu'Antoné compte arriver à mieux comprendre — et améliorer — la situation de son peuple. Néanmoins, au cours des nombreuses années que dureront ses recherches, elle fera face au mur de certitudes de ses compatriotes, ce qui l'amènera à réfléchir sur la meilleure manière de faire bénéficier sa collectivité de ses découvertes.

En effet, Antoné est consciente que les superstitions présentes au sein de sa société témoignent d'une grande peur de l'inconnu, due à un manque de connaissances. Elle sait aussi que de nouvelles connaissances, si elles sont trop en désaccord avec des croyances bien enracinées, risquent d'être mal reçues, voire carrément rejetées : « *Je ne suis pas sûre que le Sud et en particulier la Litale soient mûres pour ce genre de "spéculations"* » (PDM, p. 118). C'est pourquoi elle mise sur une transformation en douceur des mentalités et favorise une préparation adéquate des esprits. Elle effectue donc une autocensure en limitant la diffusion de ses découvertes : « *Selva m'a posé des questions intelligentes quand je lui ai expliqué mon projet de recherche sur la Maladie. (Pas en détail; je n'ai pas prononcé le mot fatal, rassure-toi !)* » (PDM, p. 27) Ici, l'utilisation de l'expression « mot fatal » suggère qu'elle pense qu'une divulgation hâtive de ses hypothèses pourrait mettre ses recherches en danger. Antoné semble considérer que le temps est un facteur primordial dans la préparation des esprits. C'est ainsi qu'elle s'affaire à convaincre graduellement ses concitoyennes du bien-fondé de ses découvertes :

Selva continue à empiéter discrètement mais résolument sur les traditions : elle a fait retirer Lisbeï de la garderie sitôt remise de la Maladie, en novème dernière, bien avant son septième anniversaire — avec cet argument qu'elle m'a emprunté : " Elle ne sera plus jamais malade, maintenant. " Je l'aurai au moins convaincue de cela. (PDM, p. 60)

Ainsi, cette même Selva à qui Antoné s'interdisait d'abord de faire part du « mot fatal » augmente progressivement sa compréhension du monde au contact de cette dernière, jusqu'à modifier son comportement en défiant les coutumes.

En plus du facteur temps, Antoné s'intéresse à l'influence du langage sur la pensée, ce qui rappelle l'idée de Nicole Brossard, selon qui la langue « est un grand réservoir de référents à l'aide desquels on construit son rapport à la réalité⁷⁶ ». Au fil de sa réflexion sur le lexique, Antoné constate que la connotation de certains mots peut favoriser la superstition et l'ignorance :

Une variante de la mutation, puisqu'il faut quand même bien finir par appeler les choses par leur nom et ne pas laisser les Juddites confisquer ce mot-là pour en faire un épouvantail à dotta [enfants] jusqu'à la fin des temps. Il y a mutation et mutation. Celle-ci, de toute évidence, n'en serait pas une " maléfique " ! (PDM, p. 116-117)

En introduisant des modifications dans le vocabulaire de ceux qu'elle côtoie, Antoné cherche donc à initier des changements de paradigmes au sein de sa communauté. Afin de permettre à la population d'envisager que certaines mutations puissent être favorables, elle évite d'utiliser le terme « Abominations », dont la connotation est clairement péjorative. Petit à petit, ce mot est remplacé par « aberrations » et perd sa majuscule ainsi qu'une part de sa prestance. Quant à la possibilité d'une association du terme et de la notion de « mutations » à une idée positive au sein de la population générale, Antoné reste prudente : « *Je ne sais pas si je vais parler de tout cela à Selva. [...] Le terme " mutation " la rassurerait-il ? J'en doute. Qu'en penses-tu, Linta ? Qu'est-*

⁷⁶ Nicole Brossard, citée dans TREMBLAY, Carine, *op. cit.*, p. 55.

ce que cela te fait à toi, même maintenant, quand j'emploie ce terme ? » (PDM, p. 118) Malgré son désir d'améliorer le sort de ses concitoyennes en opposant des connaissances scientifiques à leur ignorance, Antoné évite de forcer les choses et favorise un changement plus lent, certes, mais plus durable. Ainsi, il s'effectue, en grande partie grâce à la constance de ses interventions, une évolution progressive du champ lexical associé à la problématique génétique et environnementale du Pays des Mères : « [...] les taches grises étaient des Mauterres moins empoisonnées que les autres (" moins contaminées " ou " moins polluées ", dirait plus tard Antoné) » (PDM, p. 207).

4.2.1.2 La quête de vérité de Lisbeï : déchiffrer le passé pour mieux comprendre et transformer le présent

À l'image d'Antoné, Lisbeï comprend peu à peu que la connaissance est nécessaire à l'évolution sociale. Particulièrement curieuse de nature, elle commence très tôt à s'interroger sur son environnement et, dès l'enfance, elle réalise que l'univers dans lequel elle évolue manque de transparence et que la vérité y est tantôt inconnue, tantôt dissimulée :

Elli était tout, partout, ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas, disaient encore les gardiennes avec ce léger chantonement où Lisbeï apprendrait plus tard à reconnaître une réponse toute faite [...]. Lisbeï avait la sensation confuse d'un mouvement, une circulation mystérieuse dans une pénombre qu'il fallait explorer pour l'abolir. [...] Elle commença à poser des questions et le cycle s'amorça [...]. Le déplaisir ou l'embarras des gardiennes quand elle les interrogeait n'était plus le signal habituel de se taire et d'oublier la question, mais au contraire celui de se la rappeler et d'y revenir, une autre fois, plus *habilement*. (PDM, p. 11)

En refusant de se contenter des réponses toutes faites et en développant des stratégies afin d'augmenter ses connaissances, Lisbeï fait preuve d'une certaine désobéissance civile ou, du moins, d'un mépris des conventions propres à la société utopique. Dès lors, elle dévie de la norme et s'engage dans la voie qui fera d'elle « Lisbeï-la-championne-de-la-vérité » (PDM, p. 332) et qui lui permettra de participer à une refonte du Pays des Mères.

La grande curiosité intellectuelle de Lisbeï explique son intérêt particulier pour l'Histoire, qu'elle considère comme une manière privilégiée d'accéder à une meilleure compréhension du monde : « L'Histoire expliquait pourquoi maintenant existait, comment hier était devenu maintenant » (PDM, p. 69). Au-delà d'une connaissance des événements passés et de leur influence sur le présent, Lisbeï comprend aussi qu'un regard sur le processus d'évolution sociale favorise un cheminement de l'esprit : « L'Histoire servait à la lecture, à l'écriture, à la géographie, au calcul et — invisible mais d'autant plus formatrice — à la morale » (PDM, p. 102). Ainsi, pour elle, une connaissance de la trame historique est tout sauf un savoir inerte, sans lien avec l'actualité; c'est plutôt un outil de compréhension du monde, permettant une prise de décision éclairée : « *Ce n'est pas comme si nous étions ignorantes. Nous avons l'exemple des Harems et des Ruches (sans parler de ce qu'on peut supposer du Déclin). Nous ne pouvons prétendre ignorer les conséquences possibles* » (PDM, p. 561). Selon Lisbeï, les apprentissages qu'une société accumule au fil des siècles sont précieux, car ils lui permettent d'avancer sans répéter les erreurs déjà commises : « En se coupant si radicalement du passé, des connaissances et des traditions qui auraient pu servir d'explications, les Ruches étaient devenues encore plus superstitieuses que les Harems » (PDM, p. 480-481). Cette réflexion montre bien les dangers de faire table rase du passé et de refuser d'apprendre des erreurs qui y ont été commises. Ces réflexions sur l'Histoire, montrent à Lisbeï l'importance de découvrir la vérité sur le passé et de la diffuser.

Lorsqu'elle fait une découverte ayant le potentiel d'anéantir d'importantes convictions historiques et religieuses de son peuple, la jeune Lisbeï ne réalise pas d'emblée que la vérité peut

être dérangeante pour ceux qui sont à l'aise dans leurs certitudes. Pour elle, le savoir est sacré, il a trop d'importance pour être nié et il doit être étalé au grand jour, coûte que coûte :

Elle était la première à savoir la vérité, dès le lendemain la vérité se répandrait à partir d'elle, autour d'elle... Elle pensait sans doute plus à la lumière repoussant l'obscurité qu'à la pierre dérangeant une eau tranquille. Pas une seconde elle ne songea qu'on pourrait mettre sa vérité en doute. (PDM, p. 179)

À l'annonce de sa découverte lors d'un conseil restreint, Lisbeï fera pourtant face à l'angoisse qu'un changement subit des croyances peut entraîner chez la plupart des gens. Néanmoins, forte de sa propre foi en la vérité, elle décidera de défier sa Famille et de rendre sa découverte publique, ce qui aura des répercussions irréversibles sur sa vie ainsi que sur celle de tous ses concitoyens. Ayant choisi d'ignorer les conséquences de la propagation d'un savoir dans une collectivité non préparée à l'accueillir, Lisbeï s'est retrouvée devant la colère, le mépris et la négation. Choqués dans leurs certitudes profondes, les habitants du Pays des Mères ont mis beaucoup de temps à digérer les faits nouvellement mis au jour. Dans sa hâte de répandre la vérité, Lisbeï a pris le risque que celle-ci soit discréditée. Toutefois, elle se servira de cette mauvaise expérience pour approfondir sa réflexion sur l'évolution sociale et pour modifier sa manière de gérer ses découvertes futures, afin que ces dernières puissent profiter à la société.

4.2.1.3 L'ouverture de Lisbeï aux hommes : acceptation de la différence et contestation des traditions

Dans sa quête de vérité historique, Lisbeï met en cause les rites et croyances du Pays des Mères en réformant le mythe de Garde, sur qui ces derniers reposent. C'est pourquoi Langlet la considère comme la « figure d'une déconstructrice de mythes⁷⁷ ». En déconstruisant les mythes de son peuple, Lisbeï contribue à la transformation de la mentalité collective et de la sienne. Son

⁷⁷ Irène Langlet, *op.cit.*, p. 159.

cheminement personnel est donc intimement lié au processus d'évolution sociale auquel elle prend part. D'ailleurs, selon Taylor « le développement individuel et le développement collectif sont en interaction constante⁷⁸ » lors du processus eutopique mis en scène par Vonarburg, et c'est « à travers les explorations et découvertes de sa protagoniste que [cette auteure] dépeint ses visions de l'avenir de la femme et de l'homme⁷⁹ ». C'est ainsi qu'au fil de sa quête de vérité, Lisbeï est amenée à enrichir sa réflexion, que ce soit au contact d'idées ou de découvertes nouvelles ou à travers les discussions engendrées par celles-ci. Le processus de transformation collectif auquel elle participe lui donne donc l'occasion de modifier son propre point de vue, notamment concernant la situation des hommes. Ce lent, mais constant, travail de renouvellement de sa pensée et de la pensée collective la mènera ainsi à s'impliquer activement dans une démarche d'égalisation des sexes.

Avant de poser des actions concrètes en vue de provoquer une ouverture du Pays des Mères envers les hommes, Lisbeï doit cheminer mentalement. Dès l'enfance, ses conversations avec Tula, possédant une sympathie naturelle pour les individus masculins, la confrontent à une vision bien différente de la sienne. Toutefois, son grand respect de la vérité, sa rigueur intellectuelle ainsi que son amour pour Tula la poussent à persister à essayer de comprendre les hommes, à « vo[ir] l'histoire... d'un autre côté » (PDM, p. 44), en dépit de son irritation initiale face à certaines idées dérangeantes :

" [...] Garrec a toujours été gentil. Et moi j'étais toute seule, et lui aussi. [...] C'est dur, pour un garçon, d'être tout seul à la garderie. " [...] Lisbeï la regarde, pétrifiée. [...] " Garrec pleurait presque toutes les nuits, après le départ de Turri et de Rubio. Après tout, si leurs corps sont différents, c'est qu'Elli les a faits comme ça, oui ? Et puis, s'ils n'existaient pas, on ne pourrait pas faire d'enfantes, non ? Pourquoi on les met à part ? Pourquoi ils ne peuvent pas rester dans les Tours

⁷⁸ Sharon C. Taylor, *op. cit.*, p. 252.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 132.

aussi ? " [...] " Parce qu'on les entraîne à Bois-Malverde. [...] " Toi aussi tu apprends ça, non ? Et tu es restée ici. [...] Tula avait raison. Les Verts auraient pu apprendre tout cela dans les Tours. (PDM, p. 128-129-130)

Malgré le choc causé par la découverte de l'attachement qu'éprouve Tula pour Garrec, Lisbeï finit par admettre que celle-ci a en partie raison concernant la situation des garçons. En effet, même si la possibilité d'une relation affective entre les deux sexes est dérangeante, voire inimaginable, pour Lisbeï, elle se refuse à nier la logique des arguments de Tula. C'est cette honnêteté intellectuelle qui lui permet, à plusieurs reprises, de faire avancer sa réflexion sur la situation des hommes au Pays des Mères. Lors de ses échanges avec ses amies de Wardenberg, avec Toller, avec Kélyis et avec Guiséia, entre autres, elle adopte toujours la même attitude, choisissant de laisser son esprit s'ouvrir, en dépit de l'inconfort inévitablement lié à l'adoption de nouvelles idées et à la destruction des anciennes convictions. Au fur et à mesure que la réflexion de Lisbeï avance, elle s'habitue à envisager les hommes différemment et le choc s'amenuise. Après quelques années, elle s'ouvre suffisamment aux hommes pour correspondre avec l'un d'eux, Toller, qui a « *résolu de faire [s]on éducation* » (PDM, p. 381). L'évolution de son point de vue lui permet alors de trouver que cette « correspondance — même sporadique — avec un *homme* [...] a[...] quelque chose de plaisamment... hors de l'ordinaire » (PDM, p. 381). Ce revirement dans la nature des émotions de la jeune fille face aux hommes l'incite à porter un regard encore plus honnête sur leur situation : « ses lettres, bien que brèves, soulevaient toujours des points intéressants, souvent troublants, que Lisbeï se trouvait incapable d'ignorer une fois qu'il les avait mis en lumière. Elle ne pouvait pas nier la logique de certains de ses arguments, une fois qu'on se mettait de son côté » (PDM, p. 381). Mais, si le cheminement intellectuel de Lisbeï lui permet de reconnaître les incohérences de sa collectivité en ce qui a trait à la situation des individus de sexe masculin, ce n'est qu'en s'impliquant émotivement avec des hommes qu'elle comprendra l'étendue de leur souffrance ainsi que la nécessité de provoquer des changements sociaux significatifs.

En plus de sa correspondance avec Toller, Lisbeï est témoin de scènes de la vie de ce dernier, ce qui lui donne accès à ses émotions. Ce contact intime avec le vécu affectif d'un individu de sexe masculin lui fait progressivement admettre que les hommes ne sont pas si différents des femmes, qu'ils sont, ni plus ni moins, humains. En voyant Toller s'occuper d'un bébé — fait inusité en Litalé — à la résidence de Sygne de Wardenberg, Lisbeï est d'abord choquée. Cependant, après avoir discuté avec lui de son désir de connaître sa progéniture, elle porte un regard nouveau sur cet incident :

Il fallut un moment à Lisbeï pour comprendre qu'elle avait mal interprété la soudaine irritation du Bleu. Ce n'était pas tellement de ne plus pouvoir produire des enfants que de ne pas les *connaître*. [...] Elle n'avait jamais pensé que les hommes pouvaient désirer connaître leurs enfants. "Leurs enfants"... l'expression même était bizarre; et pourtant, c'était bien les leurs aussi, d'une certaine façon. [...] Vouloir les connaître... pourquoi pas vouloir s'en occuper, pendant qu'il y était ! *Mais c'est ce qu'il était en train de faire à la Résidence. Après la première réaction de surprise, quand je l'ai vu avec la dernière bébé de Sygne, sa cuillère à la main, j'ai eu envie de rire. Mais j'étais plutôt scandalisée, je m'en rends compte maintenant...* [...] *Il avait pourtant l'air de s'en tirer très bien.* (PDM, p. 370-371)

La partie en caractères italiques de cet extrait représente les pensées que Lisbeï notera dans son journal, le soir venu. Ces phrases témoignent donc d'un retour réflexif, alors que les précédentes évoquent les germes de la réflexion. D'abord « scandalisée », Lisbeï mettra en relation son souvenir de l'incident avec son échange avec Toller et finira par admettre la réalité. De plus, la réflexion initiée par cet épisode débouchera vers une méditation profonde sur « *la situation des hommes en général* » (PDM, p. 371) ainsi que sur le changement :

Et après tout, il n'y avait pas de Verts et de jeunes Bleus aux Jeux dans les épreuves de taïtche, il y a cinq années. [...] Les choses changent, je suppose. [...] Si toutes sont également importantes aux yeux d'Elli, pourquoi les traite-t-on toujours comme s'ils étaient... moins égaux ? [...] Lisbeï écrirait plusieurs pages dans cette veine ce soir-là, et elle y repenserait chaque fois qu'elle reverrait Toller [...]. (PDM, p. 371-372)

En fréquentant Toller et en étant témoin d'événements de sa vie intime, Lisbeï ouvre donc graduellement son esprit et son cœur à tous les hommes ainsi qu'à leur vécu. C'est cette ouverture qui lui permet d'envisager engager des hommes pour une expédition archéologique au site de Belmont, lors de laquelle surviendra le suicide de Dougall. À ce moment, la sympathie grandissante de Lisbeï envers les hommes l'incite à vouloir participer à la cérémonie funéraire de ce dernier. Plusieurs femmes du groupe sont inspirées par la démarche de Lisbeï et se joignent à elle, créant ainsi un précédent dans les relations hommes-femmes au Pays des Mères :

" Nous étions... les amies de Dougall. " Elle se tut. Cette simple phrase avait épuisé toutes ses réserves de courage. [...] " Le deuil ", dit soudain Fraine quelque part derrière dans le groupe de femmes. Puis elle aussi se tut. Il y avait une légère surprise sur le visage brun de Duarte maintenant, une hésitation dans son calme. " Vous voulez participer au deuil ? dit-il avec lenteur. — Oui ", dit Lisbeï. [...] " Laissez-les venir, dit la voix blanche de Sergio, derrière Duarte. Trop de silence. " [...] Elles se rassemblèrent au coucher du soleil autour du grand feu allumé par les hommes. Même celles qui n'avaient pas suivi Kéllys, Lisbeï et les autres dans la matinée. (PDM, p. 416-417)

En insistant pour participer à ce rituel intime, Lisbeï crée un moment de partage émotif exceptionnel entre les deux sexes, ce qui favorise une ouverture réciproque à l'autre. En écoutant les témoignages de chacun, les hommes et les femmes présents sont en mesure de se comprendre mutuellement et de voir au-delà de la seule expérience de Dougall :

Dougall. Ce ne pouvait être Dougall, ce jeune Vert qui voit une chevale pour la première fois [...]. On l'écarte avec brusquerie : c'est interdit aux Rouges ! [...] Mais c'est peut-être Dougall, ce jeune mâle qui sanglote sans faire de bruit en revenant de la chambre de la Mère. [...] Ce pourrait être Dougall, celui qui trouve toujours la Mère avec sa compagne lorsqu'il vient la visiter [...]. Ce qu'aurait pu vivre Dougall le jeune Vert, et que d'autres ont vécu. Ce qu'a peut-être vécu le jeune Rouge Dougall et que d'autres vivent encore. Et ce que d'autres vivront, que Dougall ne vivra pas. (PDM, p. 436-437-438)

Dans le partage de leur souffrance, les hommes et les femmes ont été réunis et ont oublié les traditions ségrégationnistes de leur peuple. Cet échange émotionnel intense laissera des traces profondes dans leur esprit et les poussera à agir afin de changer la situation. C'est ainsi que Lisbeï

et un groupe de femmes choisiront d'aider les hommes à s'immiscer dans une Assemblée afin d'y faire valoir leur point de vue, de manière pacifique. Cet événement historique enclenchera un processus de discussion à l'échelle nationale ainsi que de nombreuses transformations sociales qui marqueront la fin de toute une époque au Pays des Mères.

4.2.2 Ouverture au changement à Bois-du-Lac

En voulant se couper de son passé dans la Cité et de sa relation avec Paul, Éliisa a créé une enclave géographique et sociale au cœur des Grandes Mauterres. Cependant, cette communauté, qu'elle tente de protéger des influences externes, n'est pas si idyllique qu'il n'y paraît. En dépit des importantes améliorations par rapport à la vie dans la Cité, les habitants de Bois-du-Lac ne sont pas tellement moins soumis au joug de l'autorité en place que ne pouvait l'être Éliisa dans son enfance. Contrairement aux citoyens des récits utopiques classiques, les enfants du village cherchent à s'épanouir et à modifier leur société dans le but d'y arriver. Puisque dans les utopies critiques de Vonarburg, la quête d'une société meilleure, « est présentée comme un processus de changement d'abord individuel, puis collectif⁸⁰ », c'est en s'efforçant de découvrir les origines de leur univers qu'ils arriveront à se mettre en action ainsi qu'à transformer l'essence de leur collectivité.

4.2.2.1 La quête de vérité d'Abra-Abram et des enfants : connaître les sources de la société afin d'en examiner les fondements

Dès son jeune âge, Abra, qui deviendra Abram après son changement de sexe obligatoire, se fait « la voix de la contradiction » de sa communauté, « celle qui présente, par devoir, les

⁸⁰ *Ibid.*, p. 251.

objections » (SC, p. 167). Sa démarche de contestation de la doxa, bien que purement verbale à ce stade, altère tout de même légèrement la visée étatique représentée par Éliisa, puisque celle-ci finit par admettre que « [c]'est très sain, en définitive » (SC, p. 167). Toutefois, il en faudra plus pour que cette dernière ainsi que les autres enfants du village modifient profondément leur vision sociale. Heureusement, l'arrivée des Sesti à Bois-du-Lac provoque des bouleversements irréversibles au sein de la communauté, en brisant l'isolement géographique et humain de celle-ci. Au contact de ces nouveaux arrivants, les enfants développent des liens affectifs inattendus ainsi qu'un désir de comprendre la raison de leur problème de vieillissement prématuré. Ainsi placés devant la souffrance humaine, les enfants d'Éliisa s'investissent d'autant plus dans leur quête de compréhension du monde qui les entoure ainsi que dans sa transformation.

En cherchant à connaître les origines d'Éliisa, Abram enfreint la règle et se sert des banques de données de la Cité :

" Je voulais... te connaître, Éliisa. Tu nous as créés, nous vivons avec toi, pour la plupart d'entre nous tu es... une évidence, comme le ciel ou la forêt. [...] Je voulais savoir un peu... d'où tu venais. Qui tu étais avant nous. [...] Tu refusais tellement que nous utilisions les écrans. " (SC, p. 190)

Dans son désir de compréhension, Abram parvient à aller au-delà de l'évidence. Il choisit de tenter de découvrir ce qui se cache derrière les certitudes de l'habitude. Il détecte, dans le refus d'Éliisa à laisser les enfants consulter les écrans de la Cité, une censure à abolir. Cela lui permet de détruire le postulat de l'omnipotence de la fondatrice de Bois-du-Lac. En acquérant une meilleure connaissance sur Éliisa et sur les fondements de sa société, Abram se donne les outils pour confronter cette dernière et pour la contraindre à se remettre en question :

" Ce sont des enfants, ils n'ont même pas quinze ans. " [...] " Quel âge avais-tu quand tu as fait l'amour avec Paul pour la première fois ? " Elle reste un moment suffoquée, sans voix, la tête bourdonnante de répliques furieuses. [...] " J'étais plus vieille qu'eux. Et pourtant j'étais une gamine, je ne savais pas vraiment ce que je

faisais. — Tu étais sûre de le savoir, pourtant, non ? Qu'aurais-tu dit à quelqu'un qui t'aurait traitée de gamine ? " Elle hausse les épaules : " Ça n'a rien à voir.
— Vraiment ? " Éliisa fait un effort honnête pour répondre à la question. (SC, p. 204)

C'est parce qu'il connaît mieux Éliisa qu'Abram est en mesure de la confronter de manière efficace, car il peut ainsi utiliser des arguments pertinents et poser les bonnes questions.

C'est aussi en consultant les banques de données qu'Abram découvre les expériences génétiques que Paul a menées sur des populations de l'Extérieur, créant ainsi la race « manquée » des Sesti, qu'il croit disparue. Lorsque ces derniers arrivent au village, leur grande détresse touche les autres enfants, qui tentent d'en apprendre plus sur la situation. Plus ils côtoient les Sesti et plus ils développent des liens affectifs avec eux, plus les enfants sont portés à contester les fondements de leur société, dont l'origine est intimement liée à celle des pauvres mutants, puisque le Projet eugénique d'Éliisa est inspiré de celui de Paul. En voulant inclure les nouveaux arrivants à leur collectivité fermée, les enfants réalisent que celle-ci devra être modifiée et ils sont plus enclins à se rebeller contre l'autorité en place, représentée par Éliisa :

Barro et Francis, nus, assis sur le lit en désordre. Barro va pour se lever — crainte, culpabilité — mais Francis le retient. Il y a du défi en lui, une sorte de désespoir qu'il n'essaie pas de contrôler. [...] " Va déjeuner, Barro ", dit-elle avec un sourire rassurant au jeune Sesti. Francis saisit le bras du garçon : " Reste là ! " [...] — Il peut entendre ce que tu as à me dire. " (SC, p. 196-197)

Les sentiments que Francis éprouve pour Barro l'incitent à se battre pour faire respecter les droits de ce dernier. Considérant que l'impureté génétique des Sesti est une menace directe pour le Projet eugénique de Bois-du-Lac, l'insistance des enfants afin d'inclure ces derniers dans la communauté est un déni de la persistance de la perfection du système utopique et de la pertinence de son maintien, en dépit de l'épanouissement individuel. Afin de rendre possible l'aboutissement de leurs aspirations personnelles et de celles de leurs compatriotes, les enfants d'Éliisa sont prêts à

s'investir activement dans un processus de transformation sociétale. C'est ainsi qu'ils commencent à agir différemment, notamment en expérimentant avec leur faculté de métamorphose, enfreignant l'un des plus grand tabou social de Bois-du-Lac :

" Bon, qu'est-ce qui se passe, ici ? — Rien " dit Florie, trop vite, en lançant à Abram un regard... suppliant ? " Je l'ai apprivoisé, c'est tout. " Le félin s'anime soudain. Il va vers Élisabeth à pas lents, comme délibérés, s'arrête devant elle. Et, se dressant sur ses pattes de derrière, il change. [...] Un adolescent nu se tient devant Élisabeth, le regard étincelant. Francis. (SC, p. 214)

En défiant ouvertement l'autorité d'Élisabeth concernant le contrôle des métamorphoses, Francis provoque une modification dans la manière dont celle-ci et les enfants se perçoivent mutuellement. Ces derniers réalisent qu'ils ont le pouvoir d'agir selon leur propre volonté, tandis que leur mère prend conscience de leur désapprobation face à certains de ses principes.

4.2.2.2 Le départ d'Abram et la prise de conscience d'Élisabeth : action citoyenne et responsabilisation de l'État

Fort de ces apprentissages et d'une nouvelle confiance en son pouvoir en tant qu'individu, c'est Abram qui pose le geste le plus révolutionnaire en quittant Bois-du-Lac et en forçant Élisabeth à le suivre à l'Extérieur. Maintenant qu'il connaît le rôle qu'a joué la fondatrice du village dans les événements survenus à Viételli vingt ans auparavant, il prend des mesures afin de contraindre celle-ci à faire face à ce qui se passe dans les populations de l'Extérieur. Il amorce ainsi un dur processus de prise de conscience chez sa mère, à travers duquel il s'effectuera un questionnement moral quant aux modalités d'intervention en zone dévastée par la misère et la guerre.

Après l'intervention extraordinaire de Hanse-Élisabeth, se faisant passer pour un « envoyé du Seigneur », auprès des habitants de Viételli aux prises avec la domination du capitaine Malverde,

cette dernière a choisi de rompre les liens avec les communautés de l'Extérieur. Croyant leur laisser leur liberté après avoir considérablement bouleversé leur existence, elle les a plutôt abandonnés à leur sort. Lorsqu'elle constate à quel point la situation de l'Extérieur a dégénéré en son absence, elle commence à s'interroger sur sa part de responsabilité :

Manilo, Judith, Corrio, ces êtres qui n'existaient pas pour elle, ou seulement comme des souvenirs presque oubliés, les voilà, avec vingt ans de vie, une vie dont elle ne sait rien, où elle ne peut que deviner avec effroi tout un réseau d'amours, de haines, d'affrontements sans pardon, toute une vie, toute une vie, *et moi qu'est-ce que je fais là, qu'est-ce que j'ai fait ?* (SC, p. 245)

Cet extrait montre bien combien il est facile, en l'absence de contact, d'ignorer les tourments d'autrui et son implication, quoique indirecte, dans ceux-ci. En quittant Viételli après la mort de Paul, Élisabeth a pris la voie de la facilité en se convainquant que de laisser les « barbares » se débrouiller était le choix le plus éthique. De plus, elle a aussi décidé de fermer les yeux sur leurs souffrances en ne s'informant pas de leur évolution, malgré l'accès à la technologie d'information de la Cité. Toutefois, mise devant l'évidence des ravages de son absence sur Judith, elle ne peut plus nier son implication :

" Et toi, tu étais où ? dit-elle tout bas. Toi, tu ne savais rien, tu ne t'occupais de rien... [...] — Où étais-tu, répète Judith plus fort en se tournant vers elle, j'avais besoin de toi ! — Je voulais vous laisser vivre votre vie ", dit Élisabeth. Mais les mots sonnent creux tout à coup, devant le reproche, l'indignation douloureuse de Judith. Élisabeth essaie de se rappeler ce moment où elle a choisi, où elle a cru choisir... Avait-elle choisi ? Cette impulsion qu'elle avait prise pour la certitude d'avoir raison, et si ce n'avait été qu'une compulsion, laisser les autres choisir, oui, pour se dégager soi-même de toute responsabilité ? " Notre vie, crache Judith. Tu avais vu ce qu'elle était, notre vie, tu savais qu'il fallait que ça change ! " (SC, p. 261)

Abandonnée à son triste sort par Élisabeth et en manque de ressources pour être en mesure de libérer, de manière pacifique, les femmes des Chefferies de l'hégémonie masculine, Judith a été contrainte d'user de ruse et de violence, ce qui l'a projetée dans un cycle de haine. Comprendant son erreur, Élisabeth décide donc de cesser d'ignorer les problèmes des femmes de l'Extérieur et de prendre part aux événements. Cependant, elle réalise qu'il est difficile d'intervenir dans une

situation extrême tout en préservant ses principes moraux : « *C'est ce que tu voulais, non ? Rester avec elles. Jusqu'au bout. Tu es restée. Jusqu'à tuer ? Une silhouette au bout de son fusil, la pression sur la détente, la silhouette qui tombe... Mais c'est... grotesque ! Monstrueux !* » (SC, p. 287) En l'absence d'Élisa, la situation des femmes de l'Extérieur s'est tellement dégradée que la seule issue possible est maintenant le conflit armé. Mise devant les faits, cette dernière comprend l'horreur d'une telle situation et hésite à enfreindre ses valeurs pacifiques. Cet aspect du roman de Vonarburg incite à s'interroger sur la manière dont les conditions des compatriotes de Judith auraient pu évoluer si Élisa avait choisi, vingt ans plus tôt, d'user de ses ressources afin de leur donner les outils nécessaires à une transformation sociale graduelle. Cela porte aussi à se demander si une intervention hâtive et constante de la part des pays industrialisés de la société actuelle auprès des nations dans le besoin pourrait diminuer le besoin d'en venir aux armes. La prévention peut-elle vraiment empêcher la guerre civile ? Comment donner aux peuples opprimés les ressources essentielles à leur libération sans passer outre la morale ? Les réflexions de Judith et Élisa incitent aussi le lecteur à s'interroger sur la manière dont certains puissants États interviennent ou n'interviennent pas en zones de conflits, suivant leurs propres intérêts et abandonnant certaines populations à un sort que l'on préfère oublier. Enfin, le fait que la fuite d'Abram ait astreint la fondatrice de Bois-du-Lac à reconnaître ses torts pose la question du pouvoir du citoyen sur les décisions de l'État. En refusant de fermer les yeux sur la situation des gens de l'Extérieur et en prenant les moyens d'y confronter Élisa, Abram a permis à celle-ci de faire un examen de conscience et de modifier son attitude. Cela porte à réfléchir sur les moyens dont les habitants des pays nantis du monde actuel disposent afin de contraindre leurs gouvernements à adopter un comportement plus éthique face aux nations défavorisées.

4.2.2.3 Changement profond de vision sociale à Bois-du-Lac : vers une maturité étatique et citoyenne

En plus de pousser Éliisa à s'impliquer dans les événements de l'Extérieur, le départ d'Abram a permis à ceux restés au village de prendre leur vie en main. Libérés du joug autoritaire de leur mère, les enfants se sont résolus à agir selon leurs propres aspirations. C'est ainsi qu'ils ont décidé d'utiliser la technologie de la Cité afin de s'informer de l'évolution de la situation dans les Chefferies. Devant les difficultés observées, ils ont choisi d'intervenir afin de venir en aide aux femmes renversées par les troupes masculines. Leur prise de position ainsi que leurs actions forcent Éliisa à réaliser leur potentiel, qu'elle a gaspillé en tentant de les contrôler :

Tout est prêt là-bas, a dit Anders. Ils ont tout préparé d'avance. Les enfants. Sans elle. Elle ne va pas *retourner* à la communauté : elle va entrer dans une communauté transformée, par le départ d'Abram, le sien, ce que les enfants ont fait ensuite. Ils ont consulté la Cité, ils ont réactivé un moddex, ils ont décidé d'intervenir. Ils ont choisi de venir la chercher, et de venir chercher ces femmes inconnues, et de les accueillir parmi eux. Ils ont choisi comme elle, en fait. Mais sans elle. En désobéissant au seul ordre strict qu'elle leur ait jamais donné [...]. Ils ont enfreint le tabou. (SC, p. 314-315)

En faisant preuve de désobéissance civile et en se libérant de la tutelle d'Éliisa, les enfants ont fait un pas vers une participation active à la transformation de leur collectivité. Devant leur actions, la fondatrice de Bois-du-Lac a, elle aussi, évolué et a compris l'importance d'une société dynamique, où tous les citoyens sont investis dans le cheminement collectif. Cela lui permet de lâcher prise, de mettre fin au régime totalitaire de son univers et de « laisser ses enfants créer leurs propres histoires, suivre leurs propres projets en tant qu'individus⁸¹ ». La dirigeante et les habitants de Bois-du-Lac mettent ainsi un terme à l'utopie, au « rêve bien clos » à « l'Éden aveugle » (SC, p. 315) et amorcent une ouverture au changement social et à l'Extérieur.

⁸¹ *Ibid.*, p. 248.

4.2.3 Kélys et les relations entre le Pays des Mères et Bois-du-Lac : réflexion sur les modalités d'une évolution sociale

Ce n'est qu'à la toute fin des *Chroniques du Pays des Mères* que le lecteur apprend l'identité de l'énigmatique personnage de Kélys. Celle qui, tout au long du roman, semble être la détentrice d'un mystérieux savoir, mais qui le distribue au compte-goutte; celle qui prend toujours part aux événements cruciaux du processus de transformation sociale, mais qui parfois tente de les ralentir. En réalité, Kélys appartient à deux mondes qu'elle voudrait réunir : Bois-du-Lac et le Pays des Mères. Elle est la petite-fille de Garde, qui est elle-même la petite-fille d'Élisa et la fille de Lia et Abram. Habitante de l'enclave de Bois-du-Lac, elle a choisi de s'investir dans l'évolution sociale et génétique de l'Extérieur : « Le fait est que vous aviez raison en partie et que Garde avait tort en partie. Et moi, après avoir eu tort à votre façon, j'ai décidé d'avoir raison à la sienne : ne plus seulement les observer, ces gens du " Dehors ". Aller vivre avec elles, avec eux, comme elles et comme eux » (PDM, p. 621). En introduisant systématiquement ses gènes dans la population du Pays des Mères ainsi qu'en participant à la vie de ses habitants, Kélys a tenté, à la suite de Garde et pendant plus d'un siècle, de leur donner les outils nécessaires à une évolution sociale durable. Son entreprise lui a permis de méditer sur les modalités d'une telle évolution. Aussi a-t-elle appris que les changements précipités ne sont pas toujours souhaitables, ce qu'elle a transmis à Lisbeï : « Le temps, la durée... [...] Kélys a sans doute raison, il vaut mieux que les choses n'arrivent pas trop vite ni toutes en même temps » (PDM, p. 614). C'est pourquoi, malgré l'étendue de ses connaissances, elle a préféré laisser les habitants du Pays des Mères faire leurs propres découvertes, tirer leurs propres conclusions et ainsi faire leurs propres apprentissages, en les y aidant avec parcimonie. Après avoir tenté de persuader ses compatriotes de Bois-du-Lac de s'ouvrir à l'Extérieur en usant de la Raison, si chère à l'utopie traditionnelle, elle a compris que cette dernière n'est rien sans l'émotion :

Autrefois, lors de mes premières tentatives, j'avais rassemblé des piles et des piles de données, des chiffres, des statistiques, des descriptions objectives. J'ai perdu ces illusions — j'en ai eu le temps. Il est temps que vous perdiez les vôtres. J'espère qu'être avec Lisbeï un moment, être Lisbeï, vous convaincra davantage que tous mes dossiers. Je les ai conservés — juste au cas où l'émotion des faits ne suffirait pas et où vous me réclameriez leur logique. Y en a-t-il encore parmi vous pour les croire opposées ? (PDM, p. 619-620)

En associant Raison et émotion, Kély's souligne l'importance de la dimension humaine de toute société, l'intérêt de considérer et la logique et les sentiments. En espérant que l'histoire personnelle de Lisbeï touchera ses compatriotes de Bois-du-Lac et les incitera à s'ouvrir aux habitants du Pays des Mères, elle soulève la prépondérance de la sympathie et de la solidarité humaine dans la quête d'un monde plus juste. Enfin, en dépit de ses réticences à forcer le changement, Kély's refuse de laisser la population de Bois-du-Lac continuer à s'isoler du reste de l'humanité : « Mais je n'attendrai pas plus longtemps. Je ne vous laisserai pas ignorer plus longtemps le Pays des Mères. Elles ont changé, elles changent, elles changeront. Et il est temps que vous changiez aussi, dans les Mauterres » (PDM, p. 624). Ainsi, la durée aurait aussi ses limites, concernant l'évolution sociale et, parfois, le changement devrait être provoqué. Ces points de vue contradictoires font écho aux hésitations de Lisbeï et d'Antoné et, en soulevant plus de questions que de réponses, favorisent une réflexion profonde. À la question : « Quand et comment transformer la société afin de la rendre meilleure ? », le texte ne donne aucune réponse définitive. Ou, peut-être en donne-t-il une, en soulignant qu'aucune réponse n'est bonne pour toutes les situations ni pour tous les moments, puisque l'être humain est en constante évolution et que la société devrait en faire autant.

En examinant les processus d'ouverture au changement illustrés dans le corpus, on constate que, pour permettre une transformation sociale profonde et durable, il n'est pas suffisant d'inverser les pouvoirs ni de faire table rase du passé. L'évolution sociale est une construction

humaine et elle doit ainsi venir des êtres humains autant que des institutions. Même si l'évolution est plus douce que la révolution, modifier les mentalités et les mœurs implique un certain inconfort auquel il faut prendre la peine de faire face. Enfin, l'accent mis sur la place du changement individuel au sein du changement collectif soulève la question de l'implication du citoyen dans l'évolution de la société.

CONCLUSION

Comme on peut le constater à la lecture des œuvres de Vonarburg, la forme particulière des utopies critiques semble favoriser l'expression d'une critique sociale complexe. Cela s'explique par la combinaison des différents systèmes et processus sociaux qui y sont représentés ainsi que par la manière dont ils sont mis en relation. Cette dynamique permet de donner une certaine épaisseur à la réflexion sociale sous-jacente au récit, en générant une variété de situations où celle-ci peut s'exprimer. De plus, en dépeignant plusieurs facettes d'un même univers, les utopies critiques présentent un portrait social dont chaque élément a le potentiel d'en questionner, d'en moduler les autres, évitant ainsi le piège du dogmatisme. Non plus présentée comme un modèle de perfection intouchable, la cité utopique y est constamment remise en question. Confrontée à son passé, à ses fondements, ainsi qu'à ses lacunes institutionnelles et humaines, elle se fait plutôt le vecteur d'une réflexion sociale.

L'examen des diverses couches de la critique sociale présente dans les œuvres du corpus nous a permis de mieux comprendre la manière particulière dont celle-ci se manifeste à travers chaque constituante de la séquence narrative élémentaire. Rappelons-le, en nous basant sur les notions développées par Claude Bremond, nous avons établi que le processus eutopique caractéristique des utopies critiques constitue la séquence élémentaire du cycle narratif de ce type de récit. Ce processus, orienté vers la réalisation d'un « projet humain⁸² » (l'évolution sociale), est composé de trois phases fondamentales : amélioration à obtenir (situation dystopique), processus d'amélioration (changement social) et amélioration obtenue (situation eutopique).

Afin d'étudier la manière dont la critique sociale est exprimée lors de chacune des phases du processus eutopique, nous avons d'abord identifié deux séquences élémentaires parallèles qui traversent les deux romans de Vonarburg. La première séquence débute dans *Le silence de la Cité* et se continue dans les *Chroniques du Pays des Mères*. Elle est constituée des éléments suivants : situation dystopique (la vie dans les Chefferies), processus d'amélioration (révolution de Judith) et situation eutopique (la vie au Pays des Mères). La situation de départ, particulièrement sombre, de cette séquence narrative est suivie d'un premier processus d'amélioration radical : la révolution sanglante de Judith et des femmes libres, qui donne lieu à l'instauration des Ruches, puis, après quelques siècles, du Pays des Mères. Ce dernier, nettement plus eutopique que la situation de départ, constitue le résultat de la séquence élémentaire. Apparaissant d'abord comme étant satisfaisant, cet état eutopique est cependant graduellement questionné par certains personnages, ce qui engendre un deuxième processus de changement dont le résultat n'est que vaguement suggéré. La seconde séquence élémentaire, dont la situation initiale se situe dans la Cité d'Élisa,

⁸² BREMONT, Claude, « La logique des possibles narratifs », *Communications*, vol. 8, 1966, p. 62.

est majoritairement représentée dans *Le silence de la Cité*. Le premier processus d'amélioration de cette séquence concerne l'émancipation d'Élisa, alors que la situation améliorée est la communauté de Bois-du-Lac. À l'instar du Pays des Mères, cette société en apparence parfaite est progressivement remise en question par certains personnages, ce qui donne lieu à un deuxième processus d'amélioration dont le dénouement reste ouvert.

L'identification et l'analyse de chacune des phases des deux séquences élémentaires des romans de Vonarburg nous ont permis d'observer l'expression de la critique sociale à différents niveaux du texte. En premier lieu, nous avons constaté que la représentation de sociétés dystopiques a favorisé l'expression d'une critique sociale semblable à celle qui se retrouve dans les anti-utopies, c'est-à-dire sous forme d'avertissement. Ensuite, les processus de changement social issus de ces situations dystopiques (révolution de Judith et émancipation d'Élisa) stimulent une réflexion sur les modalités d'amélioration des conditions de vie de groupes opprimés. L'étude des collectivités eutopiques résultant de ces transformations nous a permis d'observer une nouvelle couche de la critique sociale, semblable à celle exprimée dans les utopies littéraires classiques, c'est-à-dire en opposant à l'imperfection de la société contemporaine un monde fortement différent. Pour terminer, le refus de l'auteure à présenter ce nouveau monde comme étant ultimement parfait amène la possibilité d'une réflexion sociale ouverte et durable, en engendrant un deuxième processus de changement qui soulève plus de questions que de réponses, plus de réflexions que de prescriptions.

Le premier chapitre de ce mémoire nous a ainsi permis de mettre en relief la critique sociale exprimée à travers la constituante initiale du cycle narratif : la situation dystopique de départ qui sévit dans les communautés de l'Extérieur ainsi que celle présente dans la Cité d'Élisa.

Nous avons donc souligné les parallèles possibles entre la précarité des conditions de vie, le partage inégal du pouvoir ainsi que le manque de connaissances qui s'observent dans les Chefferies et les conditions de vie de certaines régions du monde actuel. De plus, nous avons examiné les similarités entre l'artificialité, la détresse psychologique, l'impression de puissance ainsi que l'instrumentalisation de l'être humain qui caractérisent la vie dans la Cité de Paul et d'Élisa et le mode de vie qui prévaut dans les pays riches de la société actuelle. Enfin, nous avons mis en évidence la ressemblance entre la relation impérialiste qui existe entre les habitants de la Cité et ceux de l'Extérieur avec celle qui s'observe entre les grandes puissances mondiales actuelles et les pays défavorisés.

Dans le deuxième chapitre, l'analyse des deux processus de changement social nous a permis de mieux comprendre les différents modes d'action transformatrice illustrés dans *Le silence de la Cité*. En effet, par l'examen de la révolution des femmes libres, nous avons pu entrevoir le changement social du point de vue d'un groupe opprimé. Nous avons donc remarqué qu'une situation de départ particulièrement inéquitable peut provoquer de puissants sentiments négatifs ainsi que la nécessité de recourir à la révolte, ce qui peut favoriser l'escalade de la violence. Nous avons aussi suggéré la possibilité de faire un parallèle entre les caractéristiques de ce type de transformation sociale et la situation qui a cours dans certains pays défavorisés. Ensuite, l'analyse du processus d'émancipation d'Élisa nous a permis de considérer le changement social du point de vue d'une population jouissant du confort de la sécurité. Les défis, dans ce cas, sont bien différents. En effet, dans un contexte de vie, et non de survie, l'action révolutionnaire ne vient qu'après un long processus de prise de conscience des problèmes et d'acceptation du changement. Notre analyse nous a aussi amené à soulever la question de l'insouciance des grandes puissances face à la misère des peuples défavorisés. Enfin, nous avons constaté que les

deux processus d'amélioration engendrés par les situations sociales dystopiques comprennent des actes de violence, ce qui soulève une réflexion sur la possibilité, pour un peuple vivant dans des conditions extrêmes, de modifier la situation sans avoir recours à des actions radicales.

L'analyse des deux univers résultant du processus d'amélioration, le Pays des Mères et Bois-du-Lac, nous a permis, dans le troisième chapitre, de comparer ceux-ci à leurs prédécesseurs dystopiques ainsi qu'à la société actuelle. Cet exercice a mis de l'avant les avantages, mais aussi les inconvénients, de nombreux éléments sociétaux apparentés à ceux que l'on retrouve dans les utopies littéraires classiques tels que la modération du progrès technique, la vie pastorale, la limitation de l'enrichissement individuel ainsi que le culte de l'harmonie et de l'unité. L'étude de ces deux situations eutopiques a aussi montré que les erreurs du passé, lorsqu'elles sont mises à profit dans un apprentissage collectif, peuvent mener à une amélioration considérable des institutions sociales. Aussi, la collectivité du Pays des Mères a-t-elle tiré des leçons des erreurs qui ont provoqué le Déclin de même que des problèmes qui sévissaient à l'ère des Chefferies et des Ruches. En réponse au mode de vie polluant des hommes du Déclin, les femmes du Pays des Mères ont choisi de limiter le développement. Face à la violence et aux conflits régnant dans les Chefferies et dans les Ruches, elles ont préféré une harmonie et une uniformité sociales sacrées. De son côté, la fondatrice de Bois-du-Lac a privilégié une existence pastorale opposée à l'artificialité de la vie dans la Cité. Elle a aussi refusé de perpétuer les rapports abusifs que Paul a eus avec elle ainsi qu'avec les communautés de l'Extérieur. Enfin, elle a tenté de créer une collectivité où règnent la collaboration et la solidarité. Toutefois, bien qu'elles semblent d'abord comporter de nombreux avantages face à la société actuelle, les situations eutopiques représentées dans les romans, à l'image de la cité utopique traditionnelle, reposent sur une

fermeture nécessaire au maintien de leur état de perfection, ce qui génère une souffrance humaine considérable.

Nous avons consacré le dernier chapitre à l'analyse de la fermeture inhérente à la prétention de perfection de la société eutopique, ce qui nous a permis de mettre en relief la critique du genre littéraire de l'utopie classique présente dans le corpus. Ainsi, il apparaît que les problèmes moraux, tels que l'absence de liberté individuelle et le dirigisme étatique, limitent la valeur critique des utopies traditionnelles, puisqu'il en résulte une importante souffrance humaine. En revanche, la présence, dans les utopies critiques, d'une contestation du système de la part des personnages porte un regard critique envers le genre traditionnel et permet d'en dépasser certaines apories. C'est en liant l'évolution sociale à l'épanouissement individuel que cette nouvelle mouture du genre utopique innove. Contrairement aux utopies littéraires classiques, où l'État et la Loi sont rois et où l'individu s'y soumet docilement, les citoyens dépeints dans les romans de Vonarburg effectuent un processus d'évolution personnelle qui leur permet de contribuer à l'évolution collective. Inversement, la réforme graduelle des institutions sociales favorise une transformation des mentalités et des mœurs qui débouche sur un meilleur épanouissement individuel. Loin du dirigisme de l'utopie classique, les œuvres du corpus évoquent un univers où État et individu coopèrent dans un effort d'évolution vers une plus grande justice sociale. Dans ces romans, l'amélioration de la condition humaine repose sur la responsabilisation de l'État et du citoyen de même que dans leur ouverture à la réflexion et à l'évolution. C'est ainsi que nous avons observé que le deuxième processus de transformation sociale qui est illustré dépend d'un désir honnête de compréhension du monde de la part des protagonistes et de l'acceptation graduelle de l'État à leur en fournir les moyens. C'est cette collaboration, conduisant à une meilleure connaissance et au développement d'une pensée

critique, qui favorise une prise de décisions sociales plus éclairées et ayant le potentiel de mener vers une amélioration de la condition humaine à court, moyen et long termes.

Si dans la cité utopique traditionnelle le bonheur collectif est lié à l'éternelle perfection des institutions et à la docilité des individus, l'utopie critique évoque plutôt un monde où chacun doit s'impliquer activement dans une marche incessante vers la justice sociale en recherchant la vérité et en contribuant au développement de la pensée critique. Loin de l'ennui vertueux qui règne en utopie classique, les protagonistes des romans de Vonarburg sont engagés dans un processus de transformation sociale qui implique un certain inconfort. Refusant de fermer les yeux sur les lacunes de leur société, ils portent un regard critique sur l'histoire ainsi que sur le présent, sur la société ainsi que sur le rôle qu'ils y jouent. Dans ces œuvres, l'évolution sociale est donc directement liée à l'évolution de la pensée.

Qu'en est-il de l'ensemble des œuvres actuelles s'apparentant aux utopies critiques, telles que décrites par Tom Moylan ? Le nombre limité d'études universitaires portant sur ce type de récits ne permet pas, pour l'instant, d'en dresser un portrait critique satisfaisant. Outre les travaux de Sharon C. Taylor et de Carine Tremblay, qui apportent un éclairage important sur la dimension féministe de quelques romans, il n'existe à ce jour aucune étude s'attardant à la forme particulière de l'utopie critique, en ce qui a trait aux auteurs québécois. De même, mis à part les travaux de Moylan sur quelques œuvres d'auteurs américains, ce sous-genre de l'utopie reste très peu étudié. Est-il possible de retrouver l'équivalent de cette forme de récits dans les différentes littératures étrangères ? La dimension sociale étant centrale dans l'utopie littéraire, ce qui implique un lien étroit entre les œuvres et la société dans laquelle elles sont produites, nous nous demandons si l'évolution du genre s'est effectuée de manière semblable dans les diverses cultures.

À cet effet, l'approche de la littérature comparée serait en mesure d'apporter un éclairage essentiel sur la forme particulière des utopies récentes, ce qui ne pourrait qu'enrichir le domaine des études littéraires contemporaines. Aussi espérons-nous que notre mémoire sera suivi de lectures permettant de mieux cerner le sous-genre de l'utopie critique, ici comme ailleurs, puisque, selon nous, ce dernier constitue un vecteur privilégié de réflexion sociale et humaine.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

VONARBURG, Élisabeth, *Chroniques du Pays des Mères* [1992], Beauport, Alire, 1999, 625 p.

VONARBURG, Élisabeth, *Le silence de la Cité* [1981], Beauport, Alire, 1998, 325 p.

Sources secondaires

ANGENOT, Marc, « Le paradigme absent : Éléments d'une sémiotique de la science-fiction », *Poétique*, n° 33, 1978, p. 74-79.

— « The Absent Paradigm : An Introduction to the Semiotics of Science Fiction », *Science Fiction Studies*, vol. 6, n° 1, mars 1979, p. 9-19. Consulté le 13 septembre 2013, URL : <http://www.jstor.org/stable/4239220>.

ANGENOT, Marc et Darko SUVIN, « Thèses sur la " sociologie " de la littérature », *Littérature*, n° 44, 1981, p. 117-127.

— « Not Only but Also : Reflections of Cognition and Ideology in Science Fiction and SF Criticism », *Science Fiction Studies*, vol. 6, n° 2, juillet 1979, p. 168-179. Consulté le 13 septembre 2013, URL : <http://www.jstor.org/stable/4239249>.

BOUCHARD, Guy, *Les 42210 univers de la science-fiction*, Sainte-Foy, Éditions Le Passeur, 1993, 338 p.

— « La science-fiction comme critique de la science », *Moebius*, n° 64, été 1995, p. 33-42. Consulté le 13 juillet 2012, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/13864ac>.

— « Les modèles féministes de société nouvelle », *Philosophiques*, vol. 21, n° 2, automne 1994, p. 483-501. Consulté le 13 juillet 2012, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/027289ar>.

BOUCHARD, Guy, Laurent GIROUX et Gilbert LECLERC, *L'utopie aujourd'hui*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1985, 272 p.

BRAGA, Corin, « Utopie, eutopie, dystopie et anti-utopie », *Metabasis. Rivista di filosofia* [En ligne], n° 2, septembre 2006. Consulté le 2 décembre 2014, URL : http://www.metabasis.it/articoli/2/2_Braga.pdf.

BREMONT, Claude, « La logique des possibles narratifs », *Communications*, vol. 8, 1966, p. 60-76.

CIORANESCU, Alexandre, *L'avenir du passé : utopie et littérature*, Paris, Gallimard, 1972, 298 p.

DESMEULES, Georges, « Quatre utopies québécoises », *Québec français*, n° 104, hiver 1997, p. 81-84. Consulté le 13 juillet 2012, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/57689ac>.

DUMONT F. et R. SAINT-GELAIS, « La dynamisation des genres dans la littérature québécoise contemporaine », *Que vaut la littérature ?*, sous la direction de Denis Saint-Jacques, Québec, Éditions Nota Bene, 2000, 375 p.

FAHMY-EID, Nadia, « L'histoire des femmes. Construction et déconstruction d'une mémoire sociale », *Sociologie et sociétés*, vol. 29, n° 2, automne 1997, p. 21-31. Consulté le 24 août 2012, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/001239ar>.

FITTING, Peter, « Orientations actuelles de la science-fiction », *Études littéraires*, vol. 7, n° 1, avril 1974, p. 61-95. Consulté le 1^{er} juillet 2011, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/500307ar>.

FORTIN, Andrée, « Du collectif utopique à l'utopie collective », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 9, n° 1, 1985, p. 53-64. Consulté le 3 mai 2013, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/006238ar>.

GENGEMBRE, Gérard, « Histoire et roman aujourd'hui : affinités et tentations », *Le Débat*, n° 165, mai-juin 2011, p. 122-135.

GOLDMAN, Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1964, 372 p.

GUERTIN, Michel, « La contestation dystopique : étude sur les rapports entre l'utopie, l'idéologie et la dystopie » (thèse de doctorat), Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 2000, 400 p.

HAMEL, Jean-François, « Les uchronies fantômes. Poétique de l'histoire et mélancolie du progrès chez Louis Sébastien Mercier et Victor Hugo », *Poétique*, n° 144, avril 2005, p. 429-441.

— « Le paradoxe pragmatique de l'utopie. L'agonique de l'énoncé et de l'énonciation chez Platon, More et Zamiatine », *Études littéraires*, vol. 31, n° 3, 1999, p. 123-137. Consulté le 3 mai 2013, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/501249ar>.

HUGUES, Micheline, *L'utopie*, Paris, Nathan, 1999, 127 p.

JANELLE, Claude, « La science-fiction québécoise au seuil du XXI^e siècle », *Québec français*, n° 118, été 2000, p. 82-85. Consulté le 2 juillet 2011, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/56071ac>.

— « Elles dansent avec Elli » (compte rendu de *Chroniques du Pays des Mères*), *Lettres québécoises*, n° 69, printemps 1993, p. 33-34. Consulté le 29 avril 2012, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/38737ac>.

LANGLET, Irène, *La science-fiction. Lecture et poétique d'un genre littéraire*, Paris, Armand Colin Éditeur, 2006, 304 p.

LABRECQUE, Marie, « Élisabeth Vonarburg : reine de l'imaginaire », *Entre les lignes*, vol. 3, n° 3, printemps 2007, p. 36-38. Consulté le 29 avril 2012, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/10629ac>.

LEVITAS, Ruth, *The Concept of Utopia* [1990], Bern, Peter Lang AG, 2010, 264 p.

LORD, Michel, « Le Silence de la Cité d'Élisabeth Vonarburg » (compte rendu), *Lettres québécoises*, n° 28, hiver 1982-1983, p. 34-35. Consulté le 29 avril 2012, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/39673ac>.

LUKÁCS, Georg, *La théorie du roman* [1920], Paris, Gallimard, 1968, 197 p.

MANNHEIM, Karl, *Idéologie et utopie. Une introduction à la sociologie de la connaissance* [1929], Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1956, 233 p.

MARCOTTE, Sophie, « Entretien avec Jean-Marc Gouanvic », *Voix et images*, vol. 35, n° 2 (104), hiver 2010, p. 17-26. Consulté le 29 avril 2012, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/039162ar>.

MARIN, Louis, *Utopiques : jeux d'espaces*, Paris, Éditions de Minuit, 1973, 352 p.

MOREAU, Pierre-François, *Le récit utopique : droit naturel et roman de l'État*, Paris, Presses universitaires de France, 1982, 182 p.

MOYLAN, Tom, *Demand the Impossible. Science Fiction and the Utopian Imagination*, New York et Londres, Methuen, 1986, 242 p.

NADEAU, Jean-Guy, « Problématiques du religieux dans la littérature de science-fiction », *Laval théologique et philosophique*, vol. 57, n° 1, février 2001, p. 95-107. Consulté le 1^{er} juillet 2011, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/401331ar>.

PATERSON, Janet M., « Le Postmodernisme québécois. Tendances actuelles », *Études littéraires*, vol. 27, n° 1, 1994, p. 77-88.

RICŒUR, Paul, « Mémoire, Histoire, Oubli », 12 p. Cet article est une transcription et une traduction de la conférence prononcée le 8 mars 2003 à Budapest sous le titre « Memory, history, oblivion » dans le cadre d'une conférence internationale intitulée « Haunting Memories ? History in Europe after Authoritarianism ». Cette version a été publiée dans la revue *Esprit*, « La pensée Ricœur », mars-avril 2006. Consulté le 15 décembre 2012, URL : www.fondsriceur.fr/photo/M_H_O_%20article%20Esprit%202006.pdf

— RICOEUR, Paul, *L'idéologie et l'utopie* [1986], Paris, Éditions du Seuil, 1997, 418 p.

ROY, Jean, « Modernité et utopie », *Philosophiques*, vol. 6, n° 1, avril 1979, p. 3-44. Consulté le 13 juillet 2012, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/203107ar>.

RUYER, Raymond, *L'utopie et les utopies*, Brionne, Gérard Monfort, 1988, 289 p.

SAINT-GELAIS, Richard, *L'empire du pseudo : modernités de la science-fiction*, Québec, Nota bene, 1999, 399 p.

SAVARY, Claude, « La philosophie des imaginaires sociaux : l'idéologie, la culture et l'utopie », dans *La pensée philosophique d'expression française au Canada. Le rayonnement du Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1998, p. 535-566. Édition numérique réalisée le 17 mai 2005 à Chicoutimi.

SERRUYS, Nicholas, « Utopie et idéologie dans la science-fiction canadienne-française et québécoise » (thèse de doctorat), Toronto, University of Toronto, 2010, 294 p.

SERVIER, Jean, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1967, 378 p.

SOUZA, L. S., *Utopies américaines au Québec et au Brésil*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, 128 p.

SUVIN, Darko, *Pour une poétique de la science-fiction*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977, 228 p.

TAYLOR, Sharon C., « Dystopies et eutopies féminines : L. Bersianik, É. Vonarburg, E. Rochon » (thèse de doctorat), Montréal, McGill University, 2002, 288 p.

TREMBLAY, Carine, « Les dispositifs de sexe/genre dans l'œuvre de deux auteures de science-fiction québécoise : É. Vonarburg et E. Rochon » (mémoire de maîtrise), Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2004, 184 p.

TROUSSON, Raymond, *D'Utopie et d'Utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998, 233 p.

— *Voyages aux pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1999, 318 p.

VIART, Dominique, « Mémoires du récit. Questions à la modernité », *Revue des Lettres Modernes*, Série « Écriture contemporaine ; 1 », 1998, p. 3-27.

VILLENEUVE, Johanne, « L'utopie, l'enfance et la métaphore politique du réveil », *Tangence*, n° 63, juin 2000, p. 74-95. Consulté le 22 juillet 2012, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/008183ar>.

VONARBURG, Élisabeth, « La science-fiction et les héroïnes de la modernité », *Philosophiques*, vol. 21, n° 2, automne 1994, p. 453-457. Consulté le 27 avril 2012, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/027286ar>.

WUNENBURGER, Jean-Jacques, « L'utopie au pouvoir ou le pouvoir de l'utopie », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 9, n° 1, 1985, p. 95-108. Consulté le 28 janvier 2013, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/006241ar>.

Autres

ARON, Paul, Denis SAINT-JACQUES et Alain VIALA (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2010, 814 p.

HUXLEY, Aldous, *Le meilleur des mondes* [1932], Paris, Éditions Pocket, 1977, 285 p.

JANELLE, Claude, *DALIAF* (Dictionnaire des auteurs des littératures de l'imaginaire en Amérique française), Lévis, Éditions Alire, 2011, 535 p.

MORE, Thomas, *L'Utopie* [1516], Bibliothèque Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi, Chicoutimi, 2002, 84 p. Édition numérique réalisée le 9 mars 2002 à partir du livre de Thomas More, *L'Utopie*. Traduction française de Victor Stouvenel, 1842.